JOHN CARTER BROWN
LIBRARY
Elizabeth Goodale Kenyon
& Robert W. Kenyon
BOOK FUND

CANDIDE

EN

DANNEMARC.

RPJCB

CANDIDE
EN
ANNEMARC,
OU
OPTIMISME
DES HONNÊTES GENS.

Paulò graviora canamus:
Doct. Ralph.

A GENEVE.

M. DCC. LXIX.

RPJCB

E TRADUCTEUR

qui il appartiendra, SALUT.

E second Tome de la merveil-
leuse Histoire de Candide a
it redoubler les clameurs contre
Docteur Ralph. Cet admirable
avant s'en défend & s'en venge en
bliant un troisieme tome. Voilà
en un Docteur marqué au bon
in. O vénérable opiniâtreté, la
inité des vieilles Ecoles, vous
bjuguerez tôt ou tard les adver-
ires de l'infatigable Ralph!
éjà j'imagine l'Europe, que les
tres écrites de la Campagne, de
Montagne & de la Ville, assu-
nt partagée aujourd'hui entre le
simisme de Jean-Jacques & l'op-
nisme de Maître Panglos, je
magine réunie avant peu sur le
ilosophe Allemand, regretter
voir balancé si long-tems entre
rêveries du pédagogue d'Emile
les expériences de Candide.
Le Docteur Ralph passionné com-
me

me de raiſon pour la gloire de l'Allemagne ſa patrie, paroît déterminé à ne quitter ſon héros, que quand ſon héros manquera lui-même à l'Hiſtoire & à l'univers. Je ſçai de bonne part qu'en cela il compte rendre un grand ſervice au public, & contribuer beaucoup à l'inſtruction générale. Quel que ſoit le reſpect d'un Traducteur pour ſon original, j'attends le mien à la preuve pour l'en croire. Une foule de Docteurs ſans aveu m'a tellement battu les oreilles de cette pédagogie gratuite, que je n'y ai plus de foi. Cependant des Journaliſtes, croyables autant que des Journaliſtes peuvent l'être, ont conjecturé qu'il ne ſeroit pas impoſſible que Mr. Ralph ayant commencé par faire rire, il n'eût pris le meilleur des chemins poſſibles pour inſtruire. Quoi qu'il en ſoit, il a juré d'aller juſqu'au douzieme Tome, plutôt que d'avoir le dernier avec ſes ennemis; & on peut faire fond ſur ſon ſerment.

Tout

LE TRADUCTEUR.

Tout le monde convient que l'il-
ſtre Traducteur a fait dire en
rançois de fort jolies choſes au
énérable Allemand dans ſes deux
remiers Tomes. Mais tout le
onde eſt à peu près également
âché qu'il n'ait pas été plus dé-
ent dans ſes images & dans ſes
xpreſſions que le jeune Veſtpha-
en dans ſes avantures. J'aurois
auvaiſe grace à dénigrer mon il-
ſtre prédéceſſeur. Je ſuis d'opi-
ion que ce grand homme s'eſt pi-
ué d'être hiſtorien fidèle ; & que
ibertin avec ſon héros dans l'âge
u libertinage, il auroit été cir-
onſpect avec lui dans l'âge mûr.
Car la ſaiſon de la judiciaire ſuc-
ède au regne de l'imaginative,
lans la vie des hommes extraordi-
aires comme dans la vie des plus
bſcurs citoyens. L'âge dont l'in-
luence eſt preſque inévitable pour
es plus ſtupides, ne pouvoit pas
ater l'aimable Candide, à qui la
Chronique donne le précieux éloge

 d'avoir

d'avoir uni un jugement droit au cœur le plus ſimple, à l'eſprit le plus docile, au caractere le plus doux; il falloit bien que l'expérience perfectionnât la raiſon dans un ſujet auſſi heureuſement diſpoſé.

La fortune mit fin à la vie vagabonde du Héros de la Veſtphalie, en le faiſant riche & puiſſant Seigneur, mari d'une femme accomplie, & pere des plus beaux enfans du monde. Quand un homme d'eſprit en eſt venu là, il n'a plus la rage d'aller chercher au loin les avantures. S'il voyage encore, c'eſt ſur les grandes routes, en belle & bonne chaiſe de poſte, avec ſes gîtes bien aſſurés, & une ſuite capable de le tirer des mauvaiſes rencontres.

Le noble Canutſon eſt toujours marqué au coin de l'aimable Candide. Mais il eſt déſormais un fils de famille rendu à la Société après des égaremens dont il ne ſeroit pas content que d'autres que lui euſſent les mémoires.

*moires. Ayant enfin reçu un état
e, il en prend l'esprit, il tâche
n acquérir les qualités & les ta-
s; peut-être que dans cette mar-
compassée notre héros ne plaira
s moins que dans les bonds & les
ts qui ont fait rire les plus gra-
Lecteurs des deux premiers
nes.*

*Vous en jugerez en dernier ref-
t, Ami Lecteur, suivant vos
nieres ou votre fantaisie: les
rans de Trévoux sont morts: les
ti-philosophes rassasiés de victi-
s dorment à Liége sur le tombeau
l'Auteur de la* Nature, *qu'ils y
t pieusement assassiné. Le bon
an-Jacques devenu brouillon &
litieux par amour pour le genre
main, a bien d'autres affaires en
e que le commerce des libraires
Genève. Enfin la liberté est ref-
scitée dans la république des Let-
s, pour quiconque sçait laisser
Parlemens & le Clergé se battre
leur aise; & je vous garantis que*

*le Docteur Ralph n'a rien à déme
ler avec ces dépositaires des loi
divines & humaines.*

TABLE DES CHAPITRES,

Et des ſujets traités en iceux.

CHAP. I. *Comment le fidele Cacambo obtient la permiſſion d'entretenir Candide en ſa priſon.* Page 1

CHAP. II. *Entretien fort raiſonnable des deux malheureux.* 3

CHAP. III. *Eclairciſſement du plus grand principe de Morale, par deux ignorans qui ont du bon ſens.* 7

CHAP. IV. *Qu'on lira ſi l'on veut. Conſolation Philoſophique moderne pour ceux qui jouent à ſe faire pendre.* Multi vocati pauci electi. 13

CHAP. V. *Caractere du Seigneur Valhall, avec ce qui avint à la belle Zénoïde, après l'évaſion de ſon amant.* 17

CHAP.

Chap. VI. *Quel homme c'étoit que le libérateur de la belle Priſonniere.* 23

Chap. VII. *Comment la belle Zénoïde fut tirée du hideux Château.* 26

Chap. VIII. *Exploits Militaires du Seigneur Volhall.* 31

Chap. IX. *Continuation du même ſujet.* 36

Chap. X. *Quelles furent la mort & les dernieres diſpoſitions du Seigneur Volhall.* 40

Chap. XI. *Les Confidences & les Evénemens.* 46

Chap. XII. *Candide eſt mis en liberté, & va à Hambourg pour affaire importante.* 57

Chap. XIII. *Entretien curieux de Candide avec un habile Généalogiſte.* 62

Chap. XIV. *Réunion des deux Amans. Leurs arrangemens pour ſe marier ſolemnellement.* 69

HAP. XV. *Joye de moriage.* 72

HAP. XVI. *Entretien important de Mr. & Mme Canutson.* 79

HAP. XVII. *Suite & conclusion de l'entretien précédent.* 86

HAP. XVIII. *Comme Mme. Canutson fit un bon plan qui n'eut point d'exécution.* 98

CHAP. XIX. *Comment fut reçu des intéressés le Testament du feu Seigneur Volhall, & comme Candide prit tout-à-coup le bon air & le bon ton.* 101

CHAP. XX. *Quelle vie menerent Mr. & Mme. Canutson dans le Magnifique Hôtel.* 110

CHAP. XXI. *Le Dîner.* 115

CHAP. XXII. *L'Après-Dîner.* 118

CHAP.

CHAP. XXIII. *Comment Mr. Canutſon, ſans penſer, ſe fit une réputation.* 123

CHAP. XXIV. *Ce que Mr. Canutſon vit dans l'Antichambre du premier Mineſtre.* 131

CHAP. XXV. *Candide chez ſon Excellence.* 136

CHAP. XXVI. *Comme Mr. Canutſon rencontre Martin chez le Roi, & le perd.* 141

CHAP. XXVII. *Comment M. Canutſon fut trompé ſur un Philoſophe ſingulier, qu'il croyoit être Martin.* 147

CHAP. XXVIII. *Entretien curieux de Mr. Canutſon avec le très-ſingulier philoſophe Jean-Jacques.* 152

CHAP. XXIX. *Concluſion du curieux Entretien. Comment Mr. Canutſon voulut inutilement être gé-*

reux

néreux envers le Philosophe Jean-Jaques. 162

[CH]AP. XXX. *Comme Candide retrouve Martin qui lui prouve que c'est lui qui a tort.* 167

[CH]AP. XXXI. *Sentimens de Martin sur le sort de Mr. Canutson.* 175

[CH]AP. XXXII. *Aventure de Martin depuis le départ de Candide du jar[din] de la Propontide.* 179

[CH]AP. XXXIII. *Révolution dans le magnifique Hôtel. Mr. Canutson est accablé de chagrin.* 190

[CH]AP. XXXIV. *Comment Martin devient plus malheureux que jamais; & comme le généreux Canutson lui rend & lui assure sa tranquillité. Martin se trouve bon Chrétien.* 191

[CH]AP. XXXV. & dernier. *Comme M. Canutson prend sur ses chagrins*

grins domeſtiques un parti vigoureux qui lui réuſſit. Il demande & obtient l'Ambaſſade de Dannemarc en Ruſſie. 203

Fin de la Table des Chapitres.

CANDIDE
EN
DANNEMARC.

CHAPITRE I.

Comment Cacambo obtient la permission d'entretenir Candide en sa prison.

LE fidele Cacambo avoit suivi de près le Révérend Pere Colonel, qui marchoit au pas des chevaux, autant pour leur commodité que pour celle de sa noble sœur. Il arriva à la barriere environ une heure après que le fier couple s'en fut éloigné. Ayant apperçu le cheval de Candide attaché à un piquet, il soupçonna quelque désastre : il prit langue, & il sçut bientôt ce qui venoit de se passer ; il ne déchira point ses habits, il ne s'arracha point les cheveux, ces témoi-

gnage

gnages d'une affliction extrême n'étant plus à la mode en son temps. Mais il n'en fut pas moins pénétré de la plus vive douleur. L'amitié fut le sentiment qui prit le dessus. Il courut se jetter aux piés du Prévôt, qu'il n'eut pas de peine à reconnoître pour le maître de tout ce qui l'environnoit. Seigneur, lui dit-il, en embrassant ses genoux, ayez pitié de deux infortunés. Je suis le fidele Domestique du Gentilhomme que vous venez de faire mettre en prison, sans doute pour de bonnes raisons. Il est bien le mortel le plus doux & le plus honnête qui soit sur la terre : s'il fait des sottises quelquefois c'est toujours à bonne intention. Je lui ai juré un attachement inviolable : j'aimerois mieux mourir avec lui que vivre loin de lui. Enfermez-nous ensemble, je vous en conjure. Peut-être sera-t'il un jour en état de récompenser votre générosité. Sa disgrace vient de l'amour, & l'amour a tant de ressources pour tirer ses favoris des embarras où il les jette !

Le Prévôt n'interrompit point le suppliant, il l'avoit considéré avec attention, & à l'étonnement de tous ses gens il avoit soûri plus d'une fois en écoutant sa courte harangue. Leve-toi, dit-il au triste Ca-

mbo. Un mortel de ta couleur eſt cer-
in de ne manquer jamais de maître : le
ain du Roi ſe donne volontiers à tes pa-
ils. Mais ce n'eſt pas le pain que Sa Ma-
ſté accorde aux priſons. Contente ton af-
ction ; je te permets de tenir compagnie
 priſonnier juſqu'à ce ſoir : ce ſont
ois heures ; tu aurois bien des choſes à
i dire , ſi pendant ce tems-là tu ne pou-
is pas lui dire tout. Auſſi-tôt il ordonna
ue deux fuſiliers conduiſiſſent le fidele Mé-
 à la priſon. Parbleu ! ſe dit-il, la jour-
e eſt bonne. Voilà un Pendard qui fera
 Timbalier de la meilleure mine. J'en
erai au moins cent ducats : le Cheval en
ut cinquante comme un ſol. Je ferai par-
 demain les deux animaux pour l'armée.

CHAPITRE II.

ntretien fort raiſonnable de deux malheureux.

ES noms ne font rien aux choſes, a dit
rt ſçavamment un grand homme de ce
ècle. On appelloit la ſalle-baſſe du Corps
 Garde l'endroit où Candide avoit été en-

 fermé.

fermé. Au vrai, c'étoit un cachot de neuf à dix piés en quarré, où le jour ne perçoit que par une meurtriére large de cinq à six pouces. L'infortuné Candide étoit dans un coin sur quelques poignées de vieille paille, piés & poings pris dans des ceps, & attaché par une large ceinture de fer à un anneau scellé dans le mur.

Le fidele Cacambo fut touché jusqu'aux larmes : il se précipita sur son malheureux ami, le serra dans ses bras, & mouilla son visage de ses pleurs, sans pouvoir proférer une parole. Après l'effusion de la plus tendre compassion, il se reprocha d'avoir peut-être attristé un malheureux dont il devoit au contraire fortifier le courage. Candide qui le devina aux premiers mots, lui dit : ne crains point que je sois foible, mon cher Cacambo. Sans m'amuser à des lamentations qui ne feroient que m'abattre, je cherche dans ma raison & dans la Philosophie de Pangloss tout ce qui peut opérer ma résignation à un mal auquel je ne vois point de remede. Laissez-là, répondit Cacambo, les rêveries de Pangloss, & tenez-vous-en à votre raison. Ah ! s'écria douloureusement Candide, qu'elle est foible contre d'aussi grands maux que les miens ! Il s'a-

t de mourir, mon ami. Eh bien, dit le
ourageux valet, voilà tout. Qu'est deve-
ue cette fermeté Angloise ou Romaine que
i eu tant de peine à réduire ? On dispose
yement de sa vie quand on en est le maî-
e, répondit le prisonnier; mais on a bien
la peine à l'abandonner à un ennemi.
istinction de Philosophie, mon cher maî-
e. Pourquoi perdre de vue le point capi-
l pour vous fixer sur des incidens? Mou-
r par l'ignorance ou la témérité d'un Mé-
ecin, mourir par les coups que nous nous
ortons nous-mêmes, ou par ceux que nous
ortent nos ennemis, c'est toujours mourir.
oute la question est de sçavoir si mourir
t un si grand mal. Pour moi, je vis
ns me soucier de vivre, & je n'ai ja-
ais pu me mettre dans la tête que la vie
it un bien. —- Que dis-tu cher Cacambo?
uel plus grand bien que de vivre avec
énoïde au milieu des bois de la Norvege?
être aimé d'elle dans un des plus beaux
ôtels de Copenhague ? ... Eh ! mon cher
aître, encore un coup, si vous voulez for-
fier votre courage à l'aide de votre raison,
xez-vous sur votre état présent. Ce n'est
oint à la belle Zénoïde que Volhall vous
rache. Echapé au Prévôt Danois, vous

regagniés la Weſtphalie avec la noble Cunegonde & l'orgueilleux mortel qui a l'honneur d'être né Baron de Tunder-Ten-Trunck. Vous défierez-vous de votre bonne fortune quand vous tiendrez pour certain que vous auriez eu peu de contentement ? Tu as raiſon, mon ami, répondit Candide ; avec une femme fiere, jalouſe, & laide & un beau-frere Jéſuite, j'aurois été trop heureux de ne pas devenir fou. Partez de là, reprit le judicieux Métis ; & ſuppoſé que le ciel vous eût accordé de végéter trente ou quarante ans dans les mazures du plus beau des Châteaux en mangeant du porc & des pommes de terre, pareille vie mérite-t'elle d'être regrettée ? Ta réflexion, cher Cacambo, m'en fait naître une autre encore plus conſolante. Je ſuis âgé de trente ans. Il y en a à peu près quatorze que je reçus derriere un paravent le délicieux baiſer qui me fit ſentir pour la premiere fois le plaiſir d'être homme. Depuis ce temps là j'ai eu du bien & du mal : je n'en ferai point le bilan. Soit pour l'honneur de mon cher maître Pangloſſ que la meſure & le partage ayent été au mieux. Or que ſont aujourd'hui pour moi ces quatorze années telles quelles ? Rien. Euſſent-elles été toutes des plaiſirs,

laiſirs, ce ſeroit la même choſe. En ſup-
oſant avec toi que ſans le Prevôt Danois,
 ciel m'en eût accordé vingt à trente au-
es pareilles, je me dis qu'étant une fois
oulées, elles ne ſeroient rien de plus
el pour moi que les quatorze dont il ne
ie reſte que le ſouvenir. Il faudroit pour-
int me réſoudre à ceſſer de vivre, j'en ſe-
is préciſément où j'en ſuis aujourd'hui.
'u as raiſon, mourir n'eſt rien; mais mou-
ir d'un ſupplice honteux, être compté en-
re les criminels infâmes, tandis qu'il n'en-
ra jamais dans mon cœur d'autres ſentimens
ue ceux de bienfaiſance & d'humanité, je
e puis ſoutenir cette horrible idée.

CHAPITRE III.

Eclairciſſement du plus grand principe de Morale par deux ignorans qui ont du bon ſens.

LEs notions que Candide avoit reçues de
'honneur dans le Château de Tunder-Ten-
Trunck s'étant renouvellées en ce moment,
l parut dans la plus grande agitation, à la-
quelle ſuccéda un profond abattement: ſes

joues furent mouillées de ses larmes. Cacambo étonné d'une pareille révolution étoit muet, & laissoit voir son embarras dans ses regards. Tout à coup Candide reprit avec tranquillité : mon ami Martin raisonnoit, & quoique trop laconique à mon avis, il raisonnoit souvent fort juste. J'aimerois à croire avec lui que comme le vice & la vertu ne doivent pas dépendre de l'opinion des hommes, l'homme vertueux ne doit pas attacher sa récompense à cette opinion. Ma conscience me rend le témoignage qu'en aimant la tendre Zénoïde je n'ai point fait un crime. Non, quoi qu'en puisse dire le Seigneur Volhall, je ne suis point criminel. Il s'arrêta là comme effrayé de la hardiesse de sa conclusion. Cacambo qui avoit eu le temps de se remettre, ne lui donna pas celui de se justifier par le raisonnement, le témoignage de sa conscience. Se persuader qu'on est innocent, c'est, dit-il, un mauvais moyen pour s'aider à digérer une injustice, il vaudroit bien mieux réussir à se trouver coupable. Alors on se soumet à son sort par conviction de l'avoir mérité. Vous n'aviez reçu qu'un baiser de Cunegonde derriere le paravent; & vous payâtes ce baiser d'un bannissement perpétuel aggravé de vingt coups

de

piés au cul. Monſeigneur le Baron vo-
e bienfaiteur n'étoit point un Volhall, il
us punit d'avoir reçu ce baiſer; on eſt
nc puniſſable de recevoir un baiſer d'une
le de qualité, belle, jeune & tendre, quand
n'eſt pas auſſi noble qu'elle. Or vous
ez reçu de Zénoïde bien plus qu'un baiſer.
La niéce du Seigneur Volhall n'eſt pas
ıne moindre qualité que la fille du Baron
Tunder-Ten-Trunck, elle eſt plus belle
plus tendre; & votre naiſſance ne vaut
s mieux aujourd'hui qu'il y a quatorze ans.
mment donc pouvez-vous vous croire in-
cent?

Le Diſciple de Pangloſſ fut frappé de l'air
vérité de ce raiſonnement. Mais comme
avoit l'eſprit naturellement fort juſte, un
ment de réflexion lui fit appercevoir le
aut. Je ne penſe pas comme toi, dit-il
on fidéle Cacambo, que l'innocence ſoit
fardeau pour un homme oprimé. Je
nberois dans le découragement, ſi je dou-
s de la mienne. Cunegonde étoit mineu-
, ſous le pouvoir d'un pere qui étoit mon
nfaiteur à toutes ſortes de titres, & à qui
devois un reſpect inviolable. Ce ne fut
de mon amour pour ſa fille, mais bien
mon ingratitude envers lui, que Monſei-

gneu

gneur le Baron me punit : il me fit grace en ne me livrant pas à ſon Baillif qui m'auroit pu faire pendre ſans miſéricorde.

Mais Zénoïde étoit libre & maîtreſſe d'elle-même. J'étois le ſeul homme pour elle dans l'univers. Ses infortunés parens m'imposerent l'obligation de l'aimer, de la protéger, de la ſervir, de contribuer autant qu'il ſeroit en moi à la rendre heureuſe ; & elle a trouvé ſon bonheur à faire le mien. Volhall eſt ſon tyran, à qui d'ailleurs je ne dois rien, qui ignore également & que je ne ſois pas né Gentilhomme, & que j'aye été favori d'un puiſſant Monarque, Viceroi d'une grande province, poſſeſſeur de plus grands tréſors que ceux de tous les Souverains de l'Europe enſemble. Il ſe tient offenſé de mon amour pour ſa niéce & de l'amour de ſa niéce pour moi : tant pis pour lui ; eſt-ce que je dois plus d'égards à ſa ſatisfaction qu'à celle de Zénoïde & à la mienne ? Eh ! mon cher maître, interrompit Cacambo, eſt-ce que vous oubliez que la loi naturelle & la loi divine vous défendent de faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait à vous-même ? Non, reprit gravement le Priſonnier, je n'oublierai jamais ce premier principe de l'humanité & de la Société

té gravé dans nos cœurs. Mais je me
nnois ; si j'avois une niéce, je ne la gêne-
s point dans ses amours. Voudrois-tu
nc que pour me juger avec équité dans
causе j'adoptasse les travers & les préju-
du cruel Volhall ? Cette méthode ne ren-
seroit-elle pas tout l'ordre des Sociétés.
se disant que si on avoit le malheur
re l'homme injuste, l'oppresseur, le ra-
seur, le meurtrier, on voudroit bien n'ê-
pas poursuivi, on laisseroit tous les scé-
ats jouir tranquillement du fruit de leurs
mes ? Je veux que si j'avois la façon de
nser du barbare Volhall, je trouvasse
uvais qu'un inconnu fût amant favorisé
ma niece. Qu'en conclure ? Le bon
s ne dit-il pas de considérer en une af-
e les personnes qu'elle touche plus parti-
iérement ? Quel est l'intérêt de Volhall
comparaison de celui de Zénoïde & du
n ? Ce barbare fut-il jamais un bon pa-
t pour sa niéce & pour les auteurs de
jours ? Il les abandonna à leur infortu-
, il la causa peut-être, il s'en réjouit, il
insulta cruellement. Pourquoi auroit-
es droits d'un parent quand il n'en a pas
npli les devoirs ? cette loi naturelle &
ne qui doit être la regle de nos actions
ne

ne me donne-t'elle pas des rapports plus prochains & plus puiſſans avec la niéce qu'avec l'oncle? Devois-je me laiſſer conſumer de deſirs, devois-je affliger Zénoïde par mes mépris ou par mon inconſtance, plutôt que d'offenſer l'orgueil du féroce Norvégien? J'ai fait ce que tout honnête & galant homme à ma place auroit fait. J'ai conſolé une orpheline accablée des plus grands chagrins, je l'ai arrachée au ſouvenir douloureux de ſes pertes, aux funeſtes effets de ſon déſeſpoir. On peut me pendre comme un coquin. Mais je ne m'en eſtimerai pas moins : peut m'importe d'être mangé des mouches ou des vers.

Le crime fait la honte, & non pas l'échaffaut.

Le bon Candide ne faiſoit pas attention à ſon mariage qui changeoit l'état de la queſtion.

CHAPITRE IV.

on lira, si l'on veut. Consolation Philosophique moderne pour ceux qui jouent à se faire ndre. Multi vocati pauci electi.

E prisonnier raisonneur s'étant ainsi dé- de la crainte de la mort & de la hon- u supplice, il n'étoit pas homme à s'ef- er de l'appareil, à s'épouvanter de la eur. Cependant comme en pareille dé- e, l'esprit se plaît à épuiser son sujet, e Héros se fixa désagréablement sur la use image d'un pendu; & il ne conjec- it point sans horreur qu'un genre de t qui défigure si affreusement son hom- devoit faire étrangement pâtir la nature. mbo ne sçavoit que lui dire : il n'étoit né dans un pays * où le goût des Scien- fût si fort que l'on voulût s'y instruire out par l'expérience. Il en fit l'aveu à maître, qui lui dit : ton ignorance me rappelle

Voyez l'Année Littéraire de Freron ;

rappelle certains prétendus Sçavans de la Perse, qui disoient avoir fait vœu de consacrer leurs veilles & leurs travaux au bonheur du genre-humain. D'après ce généreux engagement, ils se croyoient en droit d'indiquer aux hommes de nouvelles voyes, de leur donner de nouvelles idées pour se rendre heureux. Dans ma retraite de Sus, j'ai lu plusieurs de leurs écrits, mais avec dégoût ; car ayant été Gouverneur de province, j'étois ami de l'ordre, de la paix, & de la justice ; j'étois bien éloigné d'applaudir à des gens qui donnoient pour démontré que les conventions constitutives des Sociétés civiles sont de même nature en tout point que les contrats particuliers qui n'obligent point les Mineurs. Je n'approuvois point du tout que des hommes qui s'annonçoient pour les docteurs des nations prissent à tache d'altérer, d'affoiblir dans l'esprit des peuples le respect pour les anciennes loix & pour les anciens usages réputés aussi vénérables qu'elles. Au fond de mon palais de Sus j'avois de la liberté d'esprit de reste pour critiquer. Au fond de ce cachot je me rappelle avec plaisir ces Sçavans & ce que j'ai vu dans leurs écrits qui a rapport à ma situation. Ces Messieurs non contens d'avoir corrigé

rigé les vieilles idées sur le crime, ont
té la charité jusqu'à prémunir les hom-
s portés au crime contre la crainte du
plice le plus ordinairement employé en-
s les criminels. Au moyen de recherches
l'expériences d'une sagacité admirable, ils
découvert qu'il n'y a gueres de mort
s douce que celle d'un pendu : que les
ons de la lumiere interceptés sous les
pieres du patient, & foulés sur la rétine,
emblent pour lui en un instant toutes
merveilleuses opérations du prisme, &
procurent le spectacle de la plus bril-
e illumination : que la subite affluence
sang aux extrêmités produit le plus dé-
ux chatouillement à la plante des piés ;
nfin les momens qui précedent l'entiere
cation sont des momens de plaisir que
oluptueux qui en auroit l'idée envieroit
suppliciés.

ndide exposoit cette singuliere décou-
d'un ton & d'un air si ingénus, que
fidele valet ne put retenir un violent
de rire. Le Prisonnier ne le prit
en mauvaise part. Au milieu des plus
les douleurs, il ne faut qu'une distrac-
pour faire saillir la gayeté : notre es-
est une vraye lanterne-magique où une

ombre

ombre couvre ou chaſſe l'autre. Les Philoſophes anciens définiſſoient très-bien l'homme un animal riſible. Je ris comme toi, dit-il, de la folie des Philoſophes Perſans qui ſe ſont imaginé qu'ils perſuaderoient qu'il y auroit du plaiſir à ſe faire pendre. Cependant leur folie me conſole. Que m'importe en la ſituation où je ſuis que leur découverte ſoit préjudiciable au bien de la Société ? L'univers entier n'eſt plus rien pour moi. Je n'y vois que moi; pour mourir avec tranquilité je dois même n'y pas voir autre choſe. Y a-t'il Docteurs que je puiſſe eſtimer plus que ceux qui éloignent de moi ce qui eſt capable de m'affliger ?

Les deux malheureux diſtraits de l'idée de leurs peines ſe livroient à ces heureux inſtans d'enjoûment & de bonne humeur, quand le Geolier vint avertir le fidele valet qu'il étoit attendu à la porte par les deux Fuſiliers. Il embraſſa ſon maître & ſon ami, & ſe retira comme un véritable ami qui laiſſoit la moitié de ſoi-même dans le hideux cachot.

CHA-

CHAPITRE V.

aractere du Seigneur Volhall, avec ce qui avint à la tendre Zénoïde après la fuite de son amant.

L y avoit environ cinquante ans que le eigneur Volhall étoit en âge de raison; & y avoit tout juste ce temps-là qu'il abusoit e sa raison pour outrager l'humanité. Un mpéramment vigoureux l'avoit fait jouir une santé brillante, en dépit de ses excès u lit & de la table. Inaccessible à la ma-die, il l'étoit devenu à l'idée de la mort, a vue d'un malade en proye aux souffran-es & à la douleur, cette vue si propre à ire rentrer en eux-mêmes les hommes les lus orgueilleux, à attendrir les plus durs & s plus féroces, n'avoit fait qu'accroître n orgueil & nourrir sa férocité. Il ne outoit point qu'il ne fût d'une nature ou 'une trempe supérieure à celle des autres ommes; & croyant n'avoir au fond que rt peu de chose qui lui fût commun avec ux, il se considéroit seul sur la terre, il cherchoit sa satisfaction, sans se soucier de

de ce qu'elle pouvoit coûter aux autres. Comme il n'avoit jamais interrogé sa conscience, il ignoroit également le sentiment délicieux de la bienfaisance, & la dévorante impression du remord : c'étoit sous une figure humaine la brute la plus intraitable, au milieu d'une nation civilisée, & d'une cour polie le sauvage le plus décidé. Timide & rampant devant le petit nombre de ceux qu'il craignoit, insociable avec ses égaux, impitoyable pour ses inférieurs, il ne prenoit conseil que de son intérêt & de ses passions. Il s'étoit marié une fois par avarice & par ambition; & il avoit fait mourir de chagrin sa malheureuse compagne, dont le cœur fut trop haut pour se soumettre à être son esclave. Il avoit aimé plus d'une fois, mais par instinct, & sans autre choix que celui de ses yeux, sans autre volupté que celle des sens. Ses sales desirs s'étoient portés sur Zénoïde & sa respectable mere, parce qu'elles étoient de figure à faire naître des desirs. Il ne fut touché ni de la vertu de celle-ci, ni de l'innocence de celle-là, ni de leur infortune qui auroit suffi pour fléchir des barbares. Après s'être fait haïr par ses importunités, mépriser par ses insultes, il étoit déterminé à se faire abhor-

er par les derniers outrages. On a vu com-
ie la vertueuſe famille s'étoit eſtimée moins
ialheureuſe de périr de faim & de ſoif au
iilieu des forêts de la Norvége, que de
ivre ſous ſa protection dans un château où
étoit le maître.

Incapable d'un ſentiment généreux, il avoit
pris ſes lâches eſpérances ſur ſa niéce en
voyant orpheline & ſans autre aſile que
lui qu'il lui donnoit. Le cruel remarqua
iaque jour avec un redoublement de joye
ue cette belle fille ſembloit ſe conſoler de
s malheurs, qu'elle ſoutenoit ſa vue avec
oins de peine, qu'elle mettoit moins d'ai-
reur dans ſes expreſſions, plus d'égards &
complaiſance dans ſes manieres avec lui.
étoit trop ignorant de la belle nature pour
tribuer ce changement à ſa véritable cauſe,
our y reconnoître l'amour heureux qui ré-
and ſa ſatisfaction ſur tout ce qui l'appro-
ie, pour y démêler la timide innocence,
ujours prompte à payer d'une générоſité
ns bornes l'indulgence qu'elle ſollicite pour
ne foibleſſe. L'homme féroce s'imagina
ie le courage & la vertu de ſa niéce cé-
oient peu à peu à une honteuſe prudence:
i'elle s'exerçoit à ſacrifier ſes reſſentimens
la néceſſité, qu'elle redoutoit un oncle

irrité, & qu'elle ne tarderoit pas à le souhaiter tendre. On tâcheroit en vain de peindre ses fureurs & sa rage, quand la jalouse Cunegonde lui eut révélé les secrets de sa maison. La suite de son heureux rival livra sa tendre niéce à tout son emportement. Après l'avoir traitée avec la derniere inhumanité, il la fit partir pour ce triste Château de la Norvége, où avoient commencé ses infortunes, où elle avoit reçu tant de preuves de la noire méchanceté de ce tyran, où enfin elle devoit être absolument à sa discrétion.

Le Seigneur Volhall tenoit en ce hideux Château une vieille femme, plus laide encore que la fille du Pape Urbain, mais beaucoup moins compatissante, parce qu'elle n'avoit point eu d'avantures. Cette vieille furie avoit mérité par quarante ans de services les bienfaits & la confiance de son maître. Ce fut à elle qu'il abandonna le soin de réduire l'ame noble & vertueuse de Zénoïde. Ayant apprivoisé des loups & des ours par la faim & par les coups, il n'exceptoit aucun animal de l'efficace qu'il attribuoit à cette méthode; & le succès lui en paroissoit indubitable sur une jeune personne que la tendresse infinie de ses parens

oit conſtamment tenue éloignée de toute
reuve de ce genre. Sa prévention à cet
ırd étoit ſi forte, qu'il crut n'avoir à ſe
ntraindre que pour quelques ſemaines, en
férant d'aller en Norvége juſqu'à ce que
ıfortunée demandât ſa viſite comme une
eur.

La belle & vertueuſe fille du Seigneur
no trouva la déteſtable vieille déjà mu-
de ſon inſtruſtion : elle la connoiſſoit &
mépriſoit trop, pour eſſayer de la fléchir
r ſes prieres & par ſes larmes. Sans per-
ttre que ni elle ni une groſſe ſervante qui
it à ſes ordres, la touchaſſent, elle échan-
a avec fermeté ſa robe de Peckin contre
ſac de groſſe toile bleue ; & elle ſe laiſſa
ſiblement enfermer dans la Chambre ob-
ıre d'une vieille tour, qui depuis long-
ns n'étoit plus habitée que par les Hi-
ux. Une fois le jour, elle recevoit par
guichet percé dans le mur un morceau de
n noir, avec une cruche pleine d'eau frai-
e. Deux ou trois gerbes de paille, &
elques peaux d'ours compoſoient tout ſon
. De temps en temps la vieille venoit in-
ter à ſa vertu par de longs diſcours tels
'on les peut imaginer ; & elle ſe retiroit
ıjours plus irritée du noble ſilence que lui
oppo-

oppoſoit la belle Priſonniere. Mais ſoi
que Volhall ſe reſpectât encore un peu dans
ſa niéce, ſoit qu'il eût des raiſons pour ne
pas preſſer la conquête, la Vieille n'alla jamais plus loin que la menace. L'Hiſtoire oſe
bien garantir que la fermeté de l'Héroïne
auroit tenu contre les mauvais traitemens de
toute eſpece; & l'on eſt tenté de l'en croire:
car le lierre ne s'attache pas ſi fortement à
l'ormeau, qu'une femme à l'amant ſur qui
on la contrarie. Ce qui eſt plus certain,
c'eſt qu'il y avoit déjà ſept mois qu'elle ſoutenoit la cruelle épreuve, ſans s'être démentie un inſtant, lorſque le Seigneur Volhall fut honoré du commandement de l'armée du Roi, pour la mener contre les payſans d'une extrémité de la Norvége, qui
s'étoient ſoulevés.

CHAPITRE VI.

homme étoit le Libérateur de la belle Prisonniere.

El que nous l'avons dépeint, le Sei-r Volhall étoit un guerrier du premier : car quoi qu'en dise la vénérable an-té, le goût du carnage qu'elle aime à er à ses héros, manque moins rare-aux grands scélérats qu'aux grands nes. L'ordre de la Cour eût-il été s pressant, le nouveau Général n'au-pas préféré le plaisir qu'il croyoit cer-le réduire sa niéce, à la gloire qu'il es-t acquérir en massacrant des milliers de ns. A certain âge l'ambition est la n maîtresse. L'ordre portoit d'aller re sur le champ l'armée assemblée, & Excellence se fit honneur de sa promp-éissance. Pendant que le futur héros Gazettes s'éloignoit de la Capitale du emarc, l'Ange qui veille à la conserva-des beautés tendres & fideles, amenoit l'affreux château un Libérateur à la bel-noïde.

La

La Cour non moins attentive à mainten
la tranquillité dans une partie du Royaume
qu'à la rétablir dans l'autre, avoit envoy
des ordres en conféquence au Commandan
pour le Roi dans cette province de la No
vége où étoit le Château de Volhall. C
ce Commandant étoit un Seigneur prefqu
auffi rare de fon efpece, que Volhall de
fienne. Gentilhomme qualifié d'une maifo
très-ancienne & très-illuftre, il n'avoit poin
honte d'être encore plus aimé, eftimé, &
refpecté, que craint du peuple & de la No
bleffe. Il étoit équitable, généreux, bien
faifant, fans fe foucier d'en être loué
fans fe fâcher d'en être quelquefois raillé
& d'être plus fouvent trompé. Il avoit paf
tout le printemps de fon âge dans les ar
mées étrangeres, pour apprendre l'art de l
guerre, qu'il regardoit comme une connoif
fance dont fa naiffance lui faifoit un be
foin. Mais après s'être rendu capable d
fervir fon Prince & de défendre fon pays,
s'étoit retiré fur fes terres, en fe refufant
fa promotion dans les armées de Sa Majefté
Mon bien, mon fang, & ma vie, répondit
il, appartiennent à l'Etat & au Roi : ils me
trouveront toujours prêts à les facrifier pou
leur fervice.

Mai

Mais il eſt indigne de moi de les leur
louer. Serve qui voudra pour des gages les
andes & petites paſſions des Miniſtres de
Majeſté. Pour moi, je ſervirai le Roi &
tat, parce que je le dois. Je tiendrai tou-
ırs à gloire & à bonheur de les ſervir, ja-
ıis je ne me mettrai dans le cas de le tenir
race.

Aujourd'hui, on mépriſeroit à la Cour,
chanſonneroit à la Ville & dans les Pro-
ıces le Seigneur qui s'aviſeroit de ſe chauſ-
de pareilles idées dans la tête. Mais au
ıps de Candide, on étoit partout bien
ins ſubtil & bien moins judicieux. Auſſi
Chronique de ce temps encore Gothique,
-elle foi que le Roi de Dannemarc trou-
rès-noble la façon de penſer du Seigneur
rh-Adelich; & que de ce moment Sa Ma-
é fit grande eſtime de ſa perſonne. Elle
ıte que les Miniſtres ſe figurant que leurs
ens, leurs amis & leurs créatures y au-
nt trouvé leur avantage, ſi toute la hau-
: riche Nobleſſe Danoiſe avoit été auſſi
aneſque, ils applaudirent au diſcerne-
t de S. M. ſans tenir rancune au Noble
oſophe ſur ſon petit mot de ſatire con-
x. Il y eut plus encore : Les Nobles
ıs opulens lui ſçurent un gré infini de

s'offrir à la même carriere qu'eux, sans leur en vouloir dérober les prix. Le Seigneur Warh-Adelich est placé avec éloge & distinction entre les meilleurs Gouverneurs de cette Province. Les Chroniqueurs assurent qu'il eut cet emploi sans l'avoir brigué, & qu'il le remplit jusqu'à sa mort, sans s'y être ni enrichi ni endetté. Ce temps encore un coup étoit un autre temps que le nôtre.

CHAPITRE VII.

Comment la belle Zénoïde fut tirée du hideux Château.

Ce Gouverneur ou Commandant de Province si singulier, avoit reçu ordre de faire sa tournée dans son Gouvernement, pour en affermir les peuples dans le devoir: d'en assembler les Milices, afin de les tenir prêtes à joindre l'armée, & surtout d'établir en divers Cantons des magasins de vivres & de fourage. Il vint au Village dépendant du Château de Volhall; ce Village étoit chétif, les habitans si pau-

es & si misérables, qu'il n'y avoit pas une
ison où un Officier pût être logé dé-
nment. Ce fut force à l'honnête Com-
ndant d'occuper le château. Il se con-
fit d'ailleurs avec tous les égards imagi-
bles pour le Seigneur propriétaire ; l'af-
e le regardant uniquement, il se crut le
ître de relâcher de ses droits à sa volon-
Mais ayant jugé qu'il étoit du bien du
vice de Sa Majesté de placer un magasin
s la Tour, le Châtelain & la Vieille lui
ontrerent inutilement que leur maître
rouveroit mauvais. Sans paroître faire
ntion à leurs representations, il leur or-
na de déblayer les Chambres du haut &
bas. Comme leurs instances lui firent
oçonner que le Seigneur Volhall avoit
effets précieux dans quelque endroit de
Tour, il se mit sur le champ en devoir
faire lui-même la visite, afin que rien
fût distrait, & que l'inventaire fût dressé
ses yeux.

out étant ouvert & dans un état de dé-
ement, il n'y avoit pas moyen de ca-
plus long-temps que la Tour étoit un
x bâtiment abandonné. La vieille es-
pourtant soustraire sa prisonniere à la
e. Elle courut à la chambre dont elle

 ouvrit

ouvrit la porte pour la premiere fois. Elle inventa un accident qui menaçoit la Tour d'une ruine entiere, enfin elle détermina la tendre Zénoïde à la suivre : car cette fidele amante avoit un pressentiment qu'elle seroit réunie à son cher Candide, & elle ne vouloit pas mourir. Déjà elle avoit descendu un étage, quand le Seigneur Warh-Adelich entroit dans l'escalier. Au bruit de plusieurs voix qu'elle entendit confusément, la belle prisonniere n'eut point d'autre idée que celle de se cacher.

Cette mauvaise honte enfant du faste & de la vanité, & qu'on prend faussement pour un sentiment d'honneur, fut plus forte que le sentiment de son innocence : elle craignit d'être vue dans le grossier habillement où elle étoit ; & elle remonta précipitamment l'escalier, en pressant la Vieille de la dérober à la vue de ses libérateurs. Celle-ci étoit dans un grand embarras. Entraînée jusqu'au donjon qu'il n'y avoit pas apparence que le Seigneur Commandant négligeât de visiter, elle se convainquit de l'impossibilité d'éviter sa rencontre. L'unique parti qu'elle eût à prendre lui parut le meilleur. Elle dit en peu de mots à Zénoïde de quoi il s'agissoit en se recommandant

andant à sa générosité. Le nom du Commandant releva merveilleusement le courage l'Héroïne. Elle avoit accompagné pluurs fois sa mere chez la Dame Warhdelich, toujours son amie malgré ses maleurs. Elle connoissoit la noble & vertueuse mille, & elle osa se flater de n'en être ni bliée ni méprisée : ce qui lui rendit l'honte hardiesse qu'exigeoit la circonstance. yant promis à la Vieille son pardon, elle nvoya prier de sa part le Seigneur Comandant de venir seul au donjon. Cet mme généreux & poli y vola, défendant la suite d'avancer après lui. Il trouva Zéïde sur le seuil de la porte. En dépit de chagrins & de l'étrange négligé de sa pare, elle étoit belle. Sans pleurer, elle oit dans les yeux l'attendrissement & la uleur. La vivacité dont elle saisit de ses ux mains une de celles du Commandant ima son visage : elle auroit touché Volhall -même. Seigneur, lui dit-elle, la mort a enlevé mon pere & ma mere, mon derer malheur est d'avoir un oncle... Warhdelich ne lui donna pas le temps d'en dire vantage ; & en se faisant violence pour reir ses larmes, il lui répondit. Laissezi, Mademoiselle, m'en tenir à vous plain-

 dre

cre & à vous protéger. Gardez des secrets domestiques, que je ne pourrois apprendre sans chercher à vous venger. Je vais vous éloigner de ce hideux château qui vous rappelleroit trop vivement vos peines. Vous trouverez dans ma maison une amie empressée à vous les faire oublier. Peut-être que le temps nous donnera les moyens de les faire finir.

La Vieille revint alors avec l'habillement que Zénoïde avoit apporté de Coppenhague. En moins d'un quart-d'heure la belle Danoise fut en état de se rendre auprès de son libérateur, & d'être vue des gens de sa suite avec bienséance. Pendant sa courte toilette six chevaux avoient été attelés à un carrosse, on avoit mis dans les coffres du pain, des viandes froides, & quelques bouteilles de vin. Du plus loin que le Seigneur Warh-Adelich apperçut la belle prisonniere, il fut à elle; & en lui faisant goûter les raisons qu'il avoit de la dérober promptement à la curiosité des Gentilshommes & Officiers de sa suite, il lui donna le bras jusqu'au carrosse. Elle emmena la Vieille; & le chef de l'escorte qui avoit ses ordres guida les cochers.

CHAPITRE VIII.

Exploits militaires du Seigneur Volhall.

NUl contretemps n'avoit interrompu le Général Volhall ſur ſa route. Enveloppé dans une fine fourrure de Sibérie, à demi-couché ſur d'épais couſſins dans un traîneau matelaſſé d'ouate, & non moins exactement fermé qu'artiſtement coupé, il ſe fit voler à travers les neiges & les glaces avec une intrépidité dont les Gazettes firent la plus honorable mention. Comme il n'y avoit point à douter qu'on ne lui tînt compte à la Cour de ſa diligence, il n'eut pas plûtôt mis pié à terre, qu'il expédia un Courier chargé du certificat de ſon heureuſe arrivée. En attendant la venue de ſes équipages, il fut traité ſplendidement par les Entrepreneurs généraux des vivres & des fourage, & par l'Intendant de l'armée : il reçut les députations, les ſuppliques & les préſens des Villes & des Communes qui avoient le déſaſtreux honneur d'être à dix lieues à la ronde ſur les derrieres de ſon quartier. Enfin lorſque tout ce canton de bons

& paiſibles ſujets de Sa Majeſté fut mangé, Son Excellence ordonna de marcher en avant, & Elle entama les opérations de la campagne.

La premiere fut de faire pendre ſans miſéricorde une centaine de Rebelles, hommes & femmes enlevés pendant la nuit dans leur village qui avoit été pillé, puis brûlé par les troupes légeres. Ces miſérables avoient fait le chemin juſqu'au camp attachés à la queue des chevaux : ils avoient déja ſouffert plusieurs morts avant que de mourir. Les habiles politiques de la Cour ne pouvoient manquer d'applaudir à l'effroyable exécution; car le crime de cette odieuſe province menaçoit la Monarchie des plus funeſtes ſuites, ſi l'on n'y pourvoyoit par la terreur de l'exemple. Voici en quoi il conſiſtoit. L'Ordonnance du Roi pour la conſtruction & la réparation des grands chemins avoit aſſigné un ſalaire journalier aux travailleurs des deux ſéxes, & même aux enfans. Mais les Intendans, bien mieux aviſés que les Miniſtres avoient décidé entr'eux qu'il étoit plus avantageux à l'Etat qu'ils s'appropriaſſent ces deniers pour récompenſe de leur habileté à faire faire le travail par corvées. Une autre Ordonnance du Roi avoit établi un impôt

pour

pour le logement & l'utencile des troupes ; & Sa Majesté y avoit déclaré que son objet & son intention étoient que ses troupes ne fussent plus à charge à ces deux égards aux habitans des villes & des campagnes. Mais les Intendans s'étant réservé d'entendre pour le mieux la volonté du Roi, ils avoient levé l'impôt avec la plus grande exactitude, & laissé les soldats vivre à discrétion chez le Paysan, comme auparavant. Les Communes des Villages & des Bourgs, les Magistratures des Villes, avoient porté plainte contre les Seigneurs Intendans aux Seigneurs Intendans eux-mêmes, qui avoient envoyé au cachot les faiseurs de remontrances. Les Communes irritées de cette apparente injustice s'étoient concertées pour faire parvenir leurs gémissemens au pié du trône ; leurs députés interceptés en chemin avoient été conduits aux Galeres. Enfin une Compagnie de Dragons se faisant un divertissement d'insulter les femmes & les filles du village où elle avoit sont quartier, de battre les garçons & les maris, de casser les meubles, & de dissiper les provisions de ses hôtes, la Commune lui courut sus, & eut la témérité de blesser griévement d'un coup de pierre à la tête Mr. le Capitaine, qui étoit fils du caissier

d'un

d'un riche Partisan. La nouvelle en vola dans la Province, chaque Compagnie de Cavalerie & de Dragons se vit dans la Compagnie battue, & crut avoir à se venger. Ce fut dans tous les bourgs & villages une guerre ouverte entre les Soldats & les Paysans. Non-seulement les Manans eurent l'audace de se défendre, ils eurent encore celle de malmener leurs ennemis, & de leur refuser le retour en leurs chaumieres à demi ruinées, à moins que les Officiers ne se rendissent garans sur leur honneur d'un entier oubli du passé. Quelle imprudence criminelle d'oser capituler avec les troupes du Roi! Cette exécrable rebellion étant déférée à la Cour avec toute son énormité par les Intendans, l'on opina à la pluralité dans le Conseil, qu'il y alloit d'un bouleversement universel, si l'on n'employoit pas le fer & le feu contre les Rebelles.

Cependant comme les profonds politiques sont souvent égarés par leur propre sagacité qui les fait aller au-delà du possible, l'événement montra qu'on n'avoit pas pris le meilleur parti. C'étoit effectivement imiter celui qui feroit promptement abattre sa maison, de peur que le feu de la cheminée ne vint à la consumer. La méthode choisie par la pluralité

luralité des Conſeillers changea un peuple
e ſupplians en un peuple de déſeſpérés. Le
énéral Volhall ne put faire un pas, qu'il
'eût à dos & ſur ſes flancs des pelotons de
raconniers, qui déployoient à grands coups
e fuſil ſur tout ce qui étoit à portée de
urs armes, l'adreſſe qu'ils avoient acquiſe à
chaſſe. Les petits partis qu'il détachoit man-
uoient rarement d'être accablés par le nom-
re, les gros tomboient dans des embuſca-
es, où ils étoient taillés en piéces. Ses
aîneurs & ſes maraudeurs, tantôt coupés,
ntôt enveloppés, ne rejoignoient jamais.
e quelque maniere qu'il s'y prît pour en ve-
ir à une affaire déciſive, il ne put y parve-
ir : La parfaite connoiſſance du pays valoit
ux ruſtres l'art & le génie de la guerre : ils
i firent faire une campagne extrêmement
énible & déſagréable. Cependant les bul-
tins pour la Cour n'en contenoient pas
oins de longs & exacts détails d'attaque &
prise de Forts importans, où les troupes
e S. M. & les Officiers chéris au bureau
voient fait des prodiges de valeur. En dé-
it de notre vanité, il nous faut avouer que
ous ne ſommes pas inventeurs autant que
ous nous le faiſons accroire, & qu'avant
notre

notre temps on faisoit des bulletins au moins aussi singuliers que les nôtres.

CHAPITRE IX.

Suite du même Sujet.

LE Seigneur Volhall espérant mieux pour l'avenir quitta la campagne de bonne heure, & cantonna les troupes dans un parfait concert avec les Intendans des provinces. On conçoit aisément que le cordon ayant à envelopper nombre de Terres & de Seigneuries appartenantes à des hommes puissans à la Cour, & qu'on ne vouloit pas fouler, il fut d'une grande étendue. La faute étoit indispensable, & d'ailleurs le mépris qu'on faisoit de l'ennemi ne la fit appercevoir qu'après coup. Les Rebelles la remarquerent d'abord: mais ils furent assez malicieusement avisés pour n'en rien faire connoître: ce qui tint le Général & les troupes dans une pleine sécurité. Les deux tiers de l'hiver s'étoient passés en divertissemens & en fêtes au quartier général. Comme on y étoit informé que les Rebelles qui avoient fait très-petite mois-

ıoiſſon l'année précédente, ſouffroient de
difette, on ſe promettoit d'en avoir bon
ıarché au printemps; & on ne prit aucune
ıquiétude de l'avis qu'on reçut que leurs
eilleurs hommes étoient allés courir les
ɔis. On préſuma qu'ils comptoient ſe fai-
reſſource de la chaſſe. Ils eurent donc
ut le temps qu'ils voulurent pour s'épar-
ller, ſe raſſembler, & pour concerter leur
arche ſur le quartier général par diver-
s routes. La ſurpriſe fut complette. Avant
ue l'allarme fût parvenue aux autres quar-
es, celui-là fut enlevé. Le terrible Volhall
ui ſe battoit courageuſement en retraite
vec ce qu'il avoit pu rallier de ſes gens,
ɔmba percé de coups; & dés qu'on ne le
t plus, chacun chercha ſon ſalut dans la
ıite.

Les vainqueurs ne voulurent pas ſe reti-
er ſans emporter leurs bleſſés & le butin.
s reconnurent Volhall entre les morts.
Quelques-uns de ceux qui avoient le plus
erdu à ſes cruelles exécutions, inſultoient
ı cadavre avec la pointe de leurs bayon-
ettes, lorſqu'ils lui virent ouvrir les yeux,
donner pluſieurs autres ſignes de vie. Leur
eſſentiment céda à la pitié, ou au reſpect;
s avertirent leurs chefs, qui concevant de
gran-

grandes espérances d'un prisonnier de ce rang, le firent transporter sur un brancard, & donnerent leurs ordres pour qu'il fût soigné avec les plus respectueuses attentions. Ces hommes grossiers & ignorans s'imaginoient que les Grands Seigneurs étoient les protecteurs nés du peuple, & qu'ayant l'honneur d'approcher du Roi, il ne se pouvoit pas qu'ils n'eussent un peu de sa bonté & de sa bienfaisance. Dans ce préjugé, ils se dirent que le Général qui se portoit avec une espece de fureur à les exterminer, s'intéresseroit pour eux aussi-tôt qu'ils l'auroient convaincu qu'ils aimoient leur auguste Souverain de tout leur cœur. Ils firent donc au Général toutes sortes de bons traitemens, dont la longueur de sa convalescence ne leur fit rien rabattre.

Le rusé Militaire profita de la confiance de ces misérables, pour pénétrer dans le secret de leurs moyens de défense : il ne leur parla de sa rançon & de sa liberté que quand il ne lui resta plus rien à reconnoître. Il fut très-étonné de s'entendre dire qu'il avoit été libre dès le moment qu'il avoit été en état de se faire transporter : qu'un Seigneur tel que lui ne pouvoit pas être prisonnier chez les Sujets de Sa Majesté : qu'on se te-

noit

it honoré du séjour qu'il avoit fait dans le
nton; & qu'enfin c'étoit par respect qu'on
toit abstenu de lui parler de son départ.
harangueur ajouta que les Communes le
plioient d'intercéder auprès du Roi pour
peuple innocent, opprimé, & calomnié,
nt des tyrans subalternes empêchoient les
s-humbles prieres & le respectueux hom-
ge de parvenir au pié du trône. Volhall
omit tout ce qu'on voulut, & partit com-
des vœux & des bénédictions de ceux à
i il devoit la vie.

Mais au lieu de prendre la route de Cop-
nhague, il fut droit à l'armée. Il fit as-
nbler le Conseil de guerre, auquel il com-
iniqua le nouveau plan d'opérations qu'il
oit formé. Les ordres furent donnés en
nséquence; & peu de jours après l'armée
replia sur plusieurs colonnes vers l'inté-
ur du Royaume. Des déserteurs apostés
porterent aux paysans qu'elle se retiroit,
ces bonnes gens attribuerent l'événement
a bienveillance de leur noble Prisonnier.
olhall ne fut donc point suivi. Ayant lon-
tout autant qu'il voulut le pays soulevé,
ns faire aucune mauvaise rencontre, il se
ouva, suivant son plan, sur les derrieres
lieu fort où les rebelles avoient rassem-
blé

blé leurs femmes, leurs enfans, & leurs meilleurs effets. Au commencement de la nuit ce réduit fut attaqué fur divers points. L'attaque étant imprévue, elle fut foutenue en défordre pendant fort peu de temps, après quoi le retranchement fut forcé. Les troupes fe répandirent dans l'enceinte, avec l'ordre, qu'elles n'exécuterent que trop bien, de paffer au fil de l'épée tout ce qui fe préfenteroit devant elles. Bientôt le feu fut de moitié avec le fer pour faire périr cette multitude de vieillards, de femmes & d'enfans.

CHAPITRE X.

Quelles furent la mort & les dernieres difpofitions du Seigneur Volhall.

On diftinguoit à la lueur de l'incendie le terrible Volhall, qui animoit fes gens au carnage. Cette ardeur martiale le perdit. Il fut remarqué d'un malheureux qui rendoit les derniers foupirs fur les corps de fa famille maffacrée fous fes yeux. L'efpoir de la vengeance lui donna la force de recharger

ger ſon fuſil & de le tirer. Les trois bal-
es atteignirent au dos le Général victo-
ieux & lui caſſerent les reins. La vio-
ence du coup le fit tomber, & ſi malheu-
euſement qu'il ſe rompit une jambe, qu'à la
remiere inſpection les Chirurgiens ſe cru-
ent obligés de lui couper. Une groſſe fié-
re qui vint à la ſuite de l'opération, leur
arut exiger trois ſaignées conſécutives. En
oins de deux heures, le bleſſé épuiſé de
rces & de ſang, vit s'éteindre ſon audace
 diſparoître ſa férocité. Inquiet ſur ſon
at, il demanda inſtamment qu'on ne la lui
ſſimulât pas; & il lui fut répondu avec
rt peu de ménagement qu'il devoit penſer
mourir. Il fut effrayé de ces mots, tout-à-
it nouveaux pour ſon oreille. Ses yeux
rerent ſur les viſages de ceux qui entou-
ient ſon lit, & il crut y lire ſon arrêt de
ort. Un morne ſilence qui n'étoit inter-
mpu que par des chuchottemens, régnoit
ns la chambre. Chacun ſembloit dire au
alade qu'il l'abandonnoit à ſes réflexions.
entendit ce langage muet: ſes yeux ſe fer-
erent; & pour la premiere fois de ſa vie il
 aux priſes avec ſa conſcience. L'épou-
nte & l'horreur étoient dans ſes yeux quand
es rouvrit. Le paſſé & l'avenir ſe ſuccé-

 doient

doient rapidement dans ſon imagination; & il étoit également tourmenté de l'un & de l'autre. Il déſeſpéra de ſoutenir ſans ſecours la violence de la criſe; & il demanda un prêtre. Ce fut avec tant d'inſtance, que les laquais ſe diſperſerent pour trouver & amener en diligence un Aumônier de l'armée. Mais ces Mrs. qui n'avoient pas prévu qu'il leur dût venir une pareille pratique, étoient occupés ſuivant leur goût. Les uns s'enyvroient chez les vivandiers, les autres s'accommodoient à vil prix des meilleurs effets échapés à l'incendie; on n'en put rencontrer aucun. Un vieux Valet de chambre qui aimoit ſon maître malgré ſes vices, parce qu'il étoit à lui depuis ſon enfance, avoit prévu la difficulté d'avoir un Chapelain, & il avoit d'abord dépêché au Curé du village Cacombo, dont le Seigneur Volhall avoit mieux aimé faire un de ſes Coureurs qu'un Timballier. Le Métis trouva le Paſteur au milieu d'une multitude de rebelles mourans, pour qui il avoit fait de ſon Presbitére un hôpital. Cet honnête Eccléſiaſtique quitta à regret ſa charitable occupation. Peu touché de la belle figure que lui feroit faire dans les Gazettes l'honneur d'expédier ſon Excellence, il ſe rendit à ce qu'il crut devoir à l'édi-

fication

ation publique; & il se laissa conduire par
acambo, qui ne manqua pas, en chemin fai-
nt, de lui bien recommander son cher maî-
Candide & la belle Zénoïde.

Ici les critiques pointilleux doivent se tai-
, & admirer en silence le privilége singu-
r qu'ont les Historiens de sçavoir mot pour
ot tout ce qui s'est dit dans un tête-à-tête
pénétrable. A la vue du Prêtre, les Offi-
rs & les Domestiques se retirerent; & le
steur resta seul avec le haut & puissant
igneur, qui n'ayant plus d'égard aux fri-
les honneurs de son rang, l'invita de la
ain à s'approcher du lit, & à s'asseoir dans
fauteuil.

Mon heure est venue, lui dit le malade
une voix à demi éteinte. Aidez-moi à en
utenir l'horreur. Je sçais à peu près ce
e je dois craindre, dites-moi ce que je
ux espérer. Je remplirai avec joye au-
ès de vous, Seigneur, les fonctions de
on ministere, lui répondit le Curé avec au-
it de douceur que de gravité. Mais c'est
vous de m'apprendre les espérances que
puis vous donner. La miséricorde de
eu est infinie, & aussi sa justice. Je suis
rdu, reprit Volhall en poussant un pro-
d soupir. si l'une n'est pas supérieure à

l'autre. Je ſuis couvert d'iniquités qui crient vengeance, & je n'ai que mon repentir qui ſollicite grace. Rendez-vous compte à vous-même de ce repentir, répartir le vertueux Eccléaſtique; il eſt bien tardif, mais s'il eſt ſincere, vous pouvez vous en promettre beaucoup. Ah mon ami! j'ai péché contre Dieu & le prochain pendant toute ma vie, je n'ai reſpecté ni loix divines, ni loix humaines, quand j'ai pu les enfreindre impunément. La miſéricorde de l'être infiniment bon, répondit le judicieux Paſteur, n'a point de bornes, quand il s'agit de notre ingratitude envers lui; & un inſtant de pur hommage peut ſatisfaire pour ſa rébellion de la plus longue vie. Mais je ſuis obligé de vous dire que cette miſéricorde, dont l'infini réſulte de la diſtance infinie à laquelle le Créateur eſt de la créature, de ſon ingratitude & de ſes outrages, doit diſparoître, & ceſſer d'être un des attributs de la divinité, lorſque les relations de créature à créature réclament ſa juſtice. Nos lumieres ſont trop bornées pour pénétrer dans l'avenir auquel la mort nous livre. Dieu eſt juſte : conſéquemment il récompenſe & punit : voilà tout ce que nous ſçavons avec certitude. L'oppreſſeur n'eſt point juſtifié en ceſſant d'opprimer.

r. L'hommage de ſang & de rapine ne
vient pas innocent en mettant fin à ſes
urtres & à ſes concuſſions. Quelle in-
ence leurs remors, quelque vifs qu'on les
ppoſe, peuvent-ils avoir ſur le ſort des
lheureux que leur barbarie a jettés dans
déſeſpoir ? Conſultez avec vous-même,
gneur, voyez ſi vous êtes en pouvoir &
volonté de réparer le tort que vous avez
: au prochain. Procédez promptement à
te réparation. Alors, je pourrai, ſans tra-
la vérité & le devoir de mon miniſtere,
is inviter à ne voir dans le ſouverain juge
un être infiniment miſéricordieux. Hélas!
ria douloureuſement le moribond, c'eſt
nc là toute la conſolation que vous avez
ne donner ? La religion exigeroit-elle de
i l'impoſſible ? C'eſt vous, Seigneur, qui
nez cette injuſte prétention à ſa charge,
is qui voudriez que de ſtériles regrets qui
ſe font ſentir qu'au moment où vous vous
uſeriez inutilement à eux, vous acquittaſ-
t tout d'un coup envers les infortunés
nt vous avez ſacrifié le bien-être à vos
ſions. La religion nous préſente pluſieurs
ſes ſupérieures à notre raiſon. Mais ja-
s ſes Miniſtres, s'ils ne ſont des impoſ-
rs ou des ignorans, ne vous en ont pré-
ſenté

préſenté que votre raiſon pût convaincre d'injuſtice. La religion me dit de gémir ſur vous, & de vous plaindre, ſi vous avez fait plus de mal que vous n'en pouvez réparer. Elle m'ordonne de vous exhorter à faire ſans délai toutes les réparations & ſatisfactions qui ſont en votre pouvoir ; elle me permet de vous inviter à eſpérer que ceux dont vous avez fait le malheur en ce monde & qui ſont morts, ayant été récompenſés dans l'autre de la vertu avec laquelle ils ſoutinrent le poids accablant de l'injuſtice & de l'oppreſſion, vous n'aurez à répondre que pour ce qu'ils ont ſouffert, & que vous aurez déſiré maintenant de réparer. Mais, hélas ! que puis-je vous dire de conſolant ſur ceux que vous avez jettés dans le déſeſpoir, & dont vous avez fait périr le corps & l'ame ! je deviendrois votre complice, & j'outragerois l'humanité, ſi je vous diſois la religion plus indulgente. Dieu eſt miſéricordieux. Mais il n'eſt pas moins juſte.

Il eſt impoſſible de décrire la terrible perplexité dans laquelle tomba le mourant : il eut deux heures d'angoiſſes & d'épreintes, plus douloureuſes que le plus cruel ſupplice. Lorſque le vertueux Eccléſiaſtique vit dans ſes ſouffrances une eſpece d'expiation, il

fit uſage des lénitifs convenables, pour
ener ſon homme où il le vouloit, c'eſt-
lire, au ſacrifice de ſes paſſions, & à
réparation du mal qu'elles avoient cau-
, qui étoit encore réparable. Sa judi-
uſe piété lui fournit nombre d'autres rai-
nemens auxquels le malade effrayé par
conſcience reconnut la force de la dé-
nſtration. On voit qu'il n'étoit pas hom-
à occuper ſon pénitent des hautes ſpé-
ations de la Théologie, ou des menues
tiques de dévotion. Mettant à profit le
de temps dont le mourant pouvoit diſpo-
, il le preſſa d'appeller des Notaires,
l'équivalent. Volhall parut conſterné
voir à faire ſes honteuſes confidences à
gens dont la diſcrétion eſt auſſi équi-
que que leur bonne-foi. Le ſage Paſteur,
i n'avoit point d'idées outrées de l'hu-
lité Chrétienne, paſſa à un homme vieilli
ns celles de l'honneur de ce bas mon-
, d'avoir de la répugnance à conſigner
ns un Greffe un monument de ſes iniqui-
; il conſentit d'écrire ſous ſa dictée. Il
en eut pour pluſieurs heures. Le bon
ccléſiaſtique empêcha bien que le malheu-
ux Candide fût oublié. Pour Zénoïde,
n'eut pas beſoin de ſon éloquence. Le
cœur

cœur & l'esprit du malade étoient pleins d'elle & de ses infortunés parens.

Le Cahier dûment signé, scellé, & certifié de la propre main du Testateur, fut remis en présence de témoins respectables à l'Intendant de l'armée assisté convenablement. Les Notaires prirent acte du dépôt, avec la note des scels & signatures à quoi il devoit être reconnu. Ils reçurent en forme de Codicile à part la déclaration du malade, portant que sa derniere volonté étoit que l'ouverture du Testament ne se fît qu'au jour anniversaire de sa sépulture; & que jusqu'à ce jour sa niéce Zénoïde fût usufruitiere de tous ceux de ses biens dont la substitution masculine ne lui ôtoit pas la faculté de disposer. Après ces dispositions, il fut un peu plus tranquille: mais par l'équitable piété du Curé qui vouloit faire respecter la religion comme il convient, il fut jusqu'à son dernier soupir flottant entre la crainte de la justice de Dieu & l'espérance en sa miséricorde. Enfin il mourut; & aussitôt Cacambo, à la suite du vieux Valet de chambre qui en avoit l'ordre, partit pour le château du Seigneur Warh-Adelich.

CHAPITRE XI.

Les Confidences & les Evénemens.

LE Seigneur Warh-Adelich n'étoit point n son château. Après sa tournée, il avoit té mandé en Cour. Il ne douta point que le essentiment de Volhall ne lui eût suscité quelque tracasserie. Mais qu'avoit à craindre un homme tel que lui ? Il n'envisagea dans ce voyage à la Cour que la satisfaction de rendre ses devoirs à son Roi, & d'intéresser peut-être sa bienfaisance en faveur de ses malheureux sujets, qu'on égorgeoit impitoyablement loin de sa vue. La fille du Seigneur Zéno n'en avoit pas moins trouvé dans la maison de son libérateur beaucoup plus que ne lui avoit promis cet homme généreux. Outre la Dame son épouse, qui témoigna à la belle réfugiée toute le tendresse d'une mere, une parente qui s'étoit retirée chez lui depuis plusieurs années lui offrit la meilleure amie & la plus utile confidente qu'elle eût pu se choisir elle-même. Avec le secours de ces deux excellentes personnes, notre Héroïne parvint bientôt à ou-

blier Vohall, ses iniquités & ses fureurs. Mais rien ne pouvoit affoiblir le souvenir de son cher Candide. La Dame Warh-Adelich étoit d'une vertu austere, & un peu campagnarde, hérissée par conséquent de préjugés. Il n'y avoit pas à se promettre qu'elle fût indulgente. Lui parler d'un amant, & d'un amant favorisé, c'étoit s'enlever son estime : lui faire connoître cet amant, c'étoit s'ôter sans retour sa bienveillance & se rendre méprisable à ses yeux.

La *Freulen* (Damoiselle) Von-Erfahrenheit avoit vécu dans le grand monde. Elle avoit eu au moins une tendre foiblesse ; sa vertu douce, sociable & compatissante, auroit suffi à cet égard pour sa conviction. Mais ce n'en étoit pas moins une vertu solide ; & si l'inégalité des conditions n'étoit pas capable de l'indisposer contre les deux amans, il étoit indubitable que le mari de la fiere & laide Baronne de Thunder-ten-trunck la révolteroit contre l'aimable Candide. La Dame Warh-Adelich mettoit de bonne-foi sur le compte de la perversité du Seigneur Volhall les mauvais traitemens qu'il avoit faits à sa Niéce. Zénoïde pouvoit avec elle garder le secret de son cœur. Mais la cousine étoit un demi-philosohe, qui n'admettoit

aucun

cun effet ſans cauſe occaſionnelle. Il fal-
it ouvertement lui témoigner qu'on n'avoit
oint de confiance en elle, ou hazarder de
i faire ſa confeſſion: car pénétrante com-
e elle étoit, une partie l'auroit miſe ſur
s voyes du tout. Un petit événement dé-
da Zénoïde, & la força à l'entiere confi-
ence.

Un jour qu'elle étoit fort occupée de
ette grande affaire, on annonça à Mme. la
Gouvernante un Marchand de toile de Bile-
eld qui venoit tous les ans preſenter ſa mar-
handiſe au Château. Le bon Veſtphalien
e parla pas beaucoup, ſans faire connoître
e quel pays il étoit. Qu'on juge de la joye
e Zénoïde à la vûe d'un homme qui ne
ouvoit pas ignorer le noble nom & l'illuſtre
maiſon de Thunder-ten-trunk, d'un homme
qui avoit peut-être rencontré le gendre de
Mgr. le Baron. Elle n'eut pas de peine à
faire jaſer le Marchand ſur les beaux Châ-
teaux du vilain pays de Veſtphalie: il nom-
ma ceux qu'on y admiroit encore; puis il en-
fila la liſte de ceux qui avoient été ruinés
dans la derniere guerre par les Bulgares &
les Abarres: celui qui avoit eu des portes
& des fenêtres ne fut pas oublié. Les Da-
mes ſe prirent de compaſſion pour tant de

nobles familles qui n'avoient plus de château.

Le Marchand leur dit tout ce qu'il en ſçavoit pour les attendrir davantage, & entr'autres particularités bien touchantes, que la Baronne Cunegonde de Tunder-ten-Trunk héritiere de cette noble maiſon, étant ſur le point d'épouſer un Capitaine réformé qui lui faiſoit ſa fortune, elle étoit morte de froid dans les maſures de ſon Château, où elle avoit voulu recevoir les viſites de ſon futur. Zénoïde s'évanouit à l'ouie de la nouvelle. Madame la Gouvernante l'attribua à un excès de pitié, & fit tout l'honneur de l'accident au bon cœur de la belle réfugiée. La Couſine au contraire crut qu'elle pâmoit d'envie de rire; & elle ſe promettoit de la bien gronder, pour s'être ainſi expoſée à étouffer par reſpect. L'une & l'autre lui ayant donné les ſecours d'uſage, elle reprit ſes ſens: ſes yeux ſe rouvrirent, & il en coula des larmes en abondance, ce qui acheva de la remettre. Elle eſt donc morte, s'écria-t'elle en regardant le ciel & joignant les mains avec un mouvement convulſif. Les deux Dames bien ébahies ne ſçurent que dire: la Gouvernante n'en penſoit pas plus qu'elle n'en diſoit. Mais la Couſine ſoupçonnant

nnant des choſes qu'il étoit à propos de
i cacher, ſe plaignit de l'excès de la cha-
ur du fourneau, & opina à faire prendre
ir à ſon amie, pour diſſiper ſes vapeurs ;
en même-temps elle paſſa avec elle dans
ſalle, d'où elle la conduiſit à ſa chambre,
elle l'obligea de ſe mettre au lit, en-
yant dire à Madame la Gouvernante ce
i la devoit tranquiliſer, & leur procurer
liberté de s'entretenir ſans être inter-
mpues.

Zénoïde connut qu'elle étoit au moment
ouvrir ſon cœur à ſon amie, ou de per-
e ſon amitié : elle n'héſita pas ſur l'alter-
tive : la mort de Cunegonde la délivroit
plus grand reproche auquel l'expoſât ſon
nour pour Candide. La Couſine ne ſe mon-
a point un cenſeur rigoureux. Le portrait
e la tendre amante fit de ſon amant la diſ-
ſa en faveur du Veſtphalien. Mais elle
it guérir celle-ci de ſa paſſion, en lui
ſant obſerver que ce ſecond mariage de
inegonde ne laiſſoit point douter de la
ort de ſon premier mari. L'obſervation ne
it point. Zénoïde ſçavoit confuſément
mbien la noble Veſtphalienne étoit peu
upuleuſe. Un ſecret preſſentiment lui
ſoit de ſe réjouir de n'avoir plus de ri-

 vaſe,

vale, & elle s'abandonna à lui parce qu'elle souhaitoit qu'il fût vrai. La complaisante Cousine feignant de l'en croire, n'insista point. Mais, reprit-elle, un amant qui n'a qu'une jambe... Ah! interrompit Zénoïde, qu'est-ce en amour qu'une jambe de plus ou de moins? La Cousine éclatant de rire se jetta à son cou. Tu as raison, ma belle amie, lui dit-elle en l'embrassant, tout est dans notre fantaisie; & nous comptons la beauté elle-même pour rien, ou bien nous croyons la voir où elle n'est pas. J'ai aimé un homme parfaitement bien fait, mais dont le visage paroissoit laid à tout le monde. Moi, je lui trouvois la plus belle & la plus heureuse physionomie. Mon frere s'avisa de me blâmer de l'attention que je faisois à lui. Cela m'y en fit faire davantage. Il étoit noble, mais d'une noblesse fort inférieure à la nôtre, & de plus il étoit étranger. Mon frere le prit avec lui d'une hauteur qu'un galant homme ne pouvoit pas souffrir, & que cependant il souffrit par égard pour moi. Mon frere fût enhardi par sa patience, & porta le mépris jusqu'à le faire maltraiter par des domestiques. Il étoit homme de cœur : il partit sur le champ pour Hambourg, où il se fit faire une Généalogie

i le mettoit de pair avec mon frere ; &
pancarte à la main, il vint lui présenter
cartel. Mon frere fut dangereusement
ssé, mon amant obligé de prendre la fui-
: il faut qu'il soit mort, puisque je n'ai
cune de ses nouvelles.
Zénoïde n'écoutoit plus son amie : elle
oit été frappée de l'achat d'une Généalo-
, & son imagination travailloit sur cette
couverte. La Cousine étonnée de sa dis-
ction lui en demanda le sujet, dont elle
lui fit point mystere. Quoi ! lui dit-elle,
us ignoriez qu'on fabrique des Généalo-
s comme de vieilles médailles, & cela
maniere à tromper les plus fins connois-
rs ? Oui, sûrement, répondit l'amante de
ndide, si je l'avois sçu, j'aurois eu bien
inquiétudes de moins. Eh bien, ma
ere, reprit la Cousine, sachez qu'il y a
ns l'Europe plusieurs hommes sçavans qui
sont voués au service des ambitieux opu-
s, & qui se feroient fort de trouver
hommes les plus nouveaux la plus hau-
& la plus illustre noblesse. Il y en a
à Hambourg qui a pour cela un talent
mirable.
Comme les deux amies en étoient là de
rs confidences, Madame la Gouvernante

envoya les inviter à descendre pour affaire importante. La curiosité fut la plus forte, elles furent peu de momens après dans le Sallon, où elles trouverent un Exprès dépêché de Coppenhague par le Seigneur Warh-Adelich, & porteur d'une lettre pour la fille du Seigneur Zeno. La lettre du généreux Gouverneur annonçoit à sa belle hôtesse, qu'il avoit détruit heureusement les mauvais offices que Volhall avoit voulu lui rendre, & que par la protection d'un Ministre aussi bienfaisant que son auguste Souverain, il avoit obtenu du Roi pour la fille du Seigneur Zéno une pension de quatre mille écus sur les biens confisqués de son pere. Quelle délicieuse révolution pour la fidele amante! Avec le secours de l'indulgente Cousine, elle fit faire quantité de perquisitions sur son cher Candide; & leur inutilité ne lui faisoit pas perdre l'espérance. Enfin arriva au Château de Warh-Adelich le vieux Valet-de-chambre de Volhall suivi de Cacambo.

CHAPITRE XII.

dide est mis en liberté & va à Hambourg.

E vieux Valet étoit chargé d'une lettre ée de son maître qui l'avoit dictée au é, & d'un écrin de pierreries de grande ur. Zénoïde eut la générosité de ne communiquer la lettre, quand elle en fait lecture. Elle annonça à Madame ouvernante la mort de son oncle, & le ur de sa bienveillance pour elle. Puis se retira dans sa chambre avec la Cousi- qui ne lui avoit jamais été si nécessaire. n'avoit pas fait attention à Cacambo, ique ce fidelle domestique se fût démené outes façons pour en être apperçu. Mais ne l'avoit jamais vu; & Candide en lui ntant ses avantures par fragmens, avoit ux peint le cœur & l'esprit du Métis que igure. La sensible Zénoïde se jetta sur lit, & fondit en larmes. Elle étoit tou- sincérement du sort de son oncle & son repentir. Après ce tribut payé à cellence de son naturel, elle s'écria dou-

loureu-

loureusement : ah cher Candide ! si je vous ai perdu pour jamais, de quoi me servira ma petite fortune ? Je n'en souhaitois que pour la partager avec vous. Pour la premiere fois la Cousine eut à ranimer ses espérances. Elle auroit eu peine à y reussir, car selon que notre tête est montée, nous rejettons & nous recevons les possibles avec la même opiniâtreté. Mais une femme de chambre mit fin à la petite dispute, en annonçant un demi-Négre, ancien domestique du Seigneur Candide, qui demandoit avec importunité à paroître devant Mademoiselle. L'éclair n'est pas plus prompt que le mouvement dela tendre amante pour quitter son lit. Elle ordonna que le demi-Noir fût introduit.

Le fidele Cacambo se jetta à ses piés, pénétré de respect & d'admiration; il n'avoit jamais vu cette belle personne qui avoit frappé si vivement son cher maître au cœur. Si vous vous intéressez encore, Madame, lui dit-il, au sort d'un infortuné Gentilhomme qui ne respire que pour vous, daignez m'envoyer le tirer d'un affreux cachot où il languit. Devenu par hazard domestique du feu Seigneur Volhall, j'ai eu occasion de ménager dans ses dernieres heures un instant en faveur de mon cher maître ; & je suis porteur de l'or-

dre

pour lui rendre sa liberté. Mais que
-t'il de cette liberté, ayant été absolu-
t dépouillé, & manquant de tout? Il est
difficile de fixer les sentimens de la
re Danoise. Elle pleuroit, moitié de
, moitié de joye. Mon ami, dit-elle
létis, ne vous appellez-vous pas Cacam-
... Oh bien! c'est assez, voilà ma bour-
l y a peu de chose, mais il y a assez
votre voyage. Puis prenant trois des
belles bagues de l'écrin, & les lui don-
; tenez, faites de l'argent de cela où
en trouverez l'occasion, & courez met-
votre maître en liberté. Elle se saisit
e plume & écrivit sur un morceau de
er ce peu de mots; » Cher Candide, je
toujours la même à votre égard. Je ne
vous exprimer le chagrin que j'ai de
peines, & le plaisir que j'ai à les faire
er. Mon impatience sur ce dernier point
grande, que je me refuse à la satisfac-
de vous écrire plus au long. Allez à
nbourg; faites-vous-y faire une Généa-
e qui rapproche les distances que le ha-
a mises entre nous, & revenez à Cop-
hague attendre votre Zénoïde ». Le papier,
ourse & les bagues furent remis à Ca-
bo avec un empressement qui le con-
vain-

vainquit que son cher maître n'aimoit pas plus qu'il n'étoit aimé. Il courut à la poste voisine, où il se fit donner des chevaux, & il vola vers la frontiere.

L'heureux Candide ne s'attendoit nullement à la révolution. Convaincu & persuadé sur tous les objets de ses tristes réflexions, il n'avoit que de l'impatience sur le moment qui devoit finir ses miseres : il le hâtoit de ses vœux avec une tranquile sérénité, qui ne laissoit point soupçonner que le Philosophe fût un désespéré. Cependant l'histoire ne doit point cacher qu'il répétoit de temps en temps & douloureusement le nom de la belle Danoise. Zénoïde, chere Zénoïde ! s'écrioit-il fréquemment, tu faisois mon bonheur : Je n'en veux point d'autre que celui de mourir, puisqu'il ne m'est pas permis de vivre pour toi. Sans trancher mal à propos du Tacite, l'historien dira simplement que son héros étoit parvenu à posséder son ame en tranquillité au fort d'une crise que peu de philosophes modernes soutiendroient sans se démentir. Que son courage & sa fermeté fussent le fruit de sa raison, ou l'effet de son erreur, peu importe. Les plus habiles seroient bien embarrassés à prouver qu'une forte illusion ne vaille pas les meilleurs raisonnemens.

Su-

upérieur à ſa mauvaiſe fortune le pri-
nier s'étoit familiariſé avec l'horreur de
cachot & de ſes fers, lorſque le Geo-
vint à lui au commencement de la nuit,
uvrit ſes ceps. Il l'aida à ſe lever, &
préſentant la main pour s'en faire ſui-
hors du caveau, il lui dit: vous revenez
in, Seigneur, je vous en félicite quoi-
j'y perde les dix écus qui m'apparte-
nt ſi vous aviez été pendu comme on
e faiſoit eſpérer. Vous ne les perdrez
lui répondit Candide avec ſa douceur
relle, ſi jamais je les poſſede. Mais
Dieu dites-moi ce qu'on va faire de
Avant la réponſe du Geolier, il ſe
a dans les bras du fidele Cacambo. Ah
cher maître! lui crioit ce véritable ami
porté de joye, vous en ferez ce qu'il
plaira. Un événement arrivé au fond
Norvege change votre deſtinée. Can-
'embraſſoit, comprenant très-bien qu'il
roit point pendu, & même qu'il étoit
Mais la bonté de ſon cœur ne lui
t point deviner l'accident qui le ren-
a la vie & à la liberté. Partons pour
bourg, reprit Cacambo, je vous infor-
de tout dans la route. Il avoit apporté
billement complet dont il l'aida à ſe

revê-

revêtir : les chevaux étoient attelés à la chaise ; ils se jetterent dedans & partirent.

CHAPITRE XIII.

Candide à Hambourg. Curieux entretien qu'il a avec un habile Généalogiste.

CAcambo n'étoit point un Ecuyer de Roman. Sachant bien qu'un bon repas feroit plaisir à son cher maître, il avoit mis des provisions dans la chaise ; & quand il vit Candide manger de bon appétit, il se livra au plaisir de lui apprendre toutes le nouvelles qu'il ignoroit. Le héros écouta avec la plus grande attention ; mais il n'en comprit pas mieux les vues de Zénoïde, & l'objet de cette Généalogie qu'elle lui recommandoit. Le judicieux Métis lassé d'observations qui troubloient leur joye commune lui dit assez brusquement ; Quelle rage est la vôtre d'empoisonner des momens de plaisir dont vous devriez jouir sans distraction. Eh si Madame Cunegonde est morte ? .. Ah mon ami, répondit le naïf Candide, le ciel ne fait plus de miracles. Patience, reprit Cacambo

cambo, notre Généalogiſtie nous dira ce
en eſt.

ès le lendemain de leur arrivée à Ham-
rg, Candide ſe mit en quête du céle-
Généalogiſte. Le premier Libraire dans
outique duquel il entra lui indiqua ſon
me, en lui préſentant une douzaine
is volumes dont il lui donna l'auteur
le premier Géographe & le plus fort
alogiſte du ſiecle. Il acheta les livres,
retira fort content. Ayant fait deman-
heure pour le lendemain au Sçavant, il
ndit ponctuellement à celle qui lui fut
ée. Mais il étoit dans la maiſon qu'il
avoit pas encore ce qu'il diroit à ſon
ne, & ſurtout comment il débuteroit
lui : l'achat & la fabrique d'une Gé-
gie n'entroient point dans ſa tête.

Sçavant le reçut avec les plus grands
s, & tout en lui prodiguant ſes com-
ns & ſes révérences, il obſerva ſa ri-
ille, ſa belle phiſionomie, & ſa fauſſe
, & il tira là-deſſus des conjectures,
véritable Sçavant il eut bien vîte
pour des vérités. Sans-doute, Mon-
dit-il à Candide, que vous avez dans
Généalogie quelque lacune, qui vous
indre le refus d'un Cordon que vous

avez

avez trop payé déjà par la perte d'une jambe ? Puisque l'on vous a adressé à moi, soyez sans inquiétude : plus le trou sera grand, & mieux je sçaurai le remplir. Candide rit de l'imagination du Sçavant, mais il ne mentoit jamais; & d'ailleurs le mensonge & la dissimulation n'alloient point avec un homme qui ne pouvoit livrer de bonne marchandise qu'autant qu'on lui diroit la vérité. Vous êtes, Monsieur, lui répondit-il, dans une erreur qui m'est honorable, mais où je ne dois pas vous laisser pour mon propre intérêt. Il n'y a point de lacune dans ma Généalogie, car je n'ai point de Généalogie. Je n'ai connu ni mon pere ni ma mere. J'ai lieu de croire qu'ils avoient une Généalogie, mais je ne les ai point connus. Je ne vous demande donc point leur Généalogie, mais la mienne. Je vous entens, reprit le Sçavant, vous êtes un enfant de l'amour, & aussi noble peut-être que les plus nobles Seigneurs; tout en vous l'annonce. Mais êtes-vous beaucoup connu & répandu dans le monde? Non : je suis peut-être le mortel le plus ignoré de l'Europe. Ma maîtresse & un domestique qui est mon ami sont les seules personnes instruites de ma naissance.
T

'ant mieux, j'aurai bientôt fait votre affai-
e. Un homme tout neuf eſt pour nous le
ıjet le plus avantageux, nous le faiſons
enir d'où nous voulons, comme nous vou-
ns, d'auſſi haut & d'auſſi loin que nous
oulons. Le travail eſt quand nous avons
illuſtrer un parvenu dont le berceau eſt
nnu du petit peuple. J'en avois un ſous
main, il y a quelque temps, qui ayant
heté des titres, & même des Ordres de
hevalerie exigeoit que je lui donnaſſe pour
eux les premiers Seigneurs d'un petit pays
iſin de ſon pays natal. Sa raiſon étoit
'il portoit leur nom. Mais il étoit de
toriété publique que ſon pere & ſon fre-
avoient vendu à pot & à pinte dans la
lle dont ils étoient de très-petits Bour-
ois. Je ſuai ſang & eau pour combler le
ſſé, pour monter & deſcendre avec quel-
e air de vraiſemblance. Mais mon hom-
a été le ſeul content de mon travail,
'il m'a pourtant aſſez mal payé. J'au-
s vu indubitablement tomber ſur moi la
ocquerie publique, s'il n'avoit eu l'adreſſe
faire adopter l'arbre de ma compoſition
les Gazettes. Le Public hua les Gaze-
s, je me tins coi, il m'a laiſſé en repos.
ur vous, Monſieur, je peux tailler en

plein drap, & vous n'avez qu'à commander. Voulez-vous de la haute antiquité ? Comment vous appellez-vous ? --- Candide. --- Bon, c'eſt une deſcendance Romaine. --- Quoi ! ſur mon nom vous bâtiriez un .... Oui, Monſieur, laiſſez-moi faire. Il y a quelque temps qu'un homme très-noble, mais qui avoit acheté des titres ſupérieurs à ſa naiſſance, me marqua ſon chagrin de ne pouvoir pas remonter plus haut dans ſa Généalogie que la conquête du Royaume de Naples par les Normands. Je lui offris de le faire deſcendre des Empereurs de Conſtantinople : cela ne le ſatisfaiſoit pas. Je lui propoſai de lui donner pour premier ayeul un Empereur Romain : cela lui plut. J'allois me mettre au travail, quand je fis attention à ſon nom. Auſſi-tôt je diſpoſai mes générations pour faire venir de l'Empereur Gallien la ſouche de ſon illuſtre famille. Un fil devient quelquefois pour nous un cable. Il y a des rapports qu'il n'appartient qu'à nous de ſaiſir. Par exemple, quel champ pour un habile Généalogiſte, ſi les Maiſons de Biren de Courlande, & de Biron de France, vouloient avoir la même ſouche ! Une Princeſſe de Ruſſie épouſa le Roi de France Philippe-Auguſte. Le

Bi

ons de France veulent-ils venir de Russie ?
Biren, qui étoit un des premiers Offi-
rs de la maison de la Princesse, la suivit
France & s'y établit. Sont-ce les Biren
Courlande qui veulent être originaires
France ? La Princesse ayant à négocier
r des allodiaux que son frere lui dispu-
choisit un homme de mérite & de qua-
qu'elle envoya en Russie avec sa procu-
on ; & cet homme de mérite & de qualité
un Baron de Biron, que l'amour & la for-
fixerent en Russie, & dont le nom s'al-
par laps de temps. L'essentiel est de bien
sir son époque & son lieu de transplan-
n. D'où voulez-vous être originaire ?
sieur, répondit Candide, la personne
'adore est née Danoise : Je souhaiterois
originaire de Dannemarc. Rien de plus
reprit le Sçavant. Nous avons l'épo-
de Chistiern II. où quantité de Nobles-
déroba au tyran, en s'expatriant. Nous
s celle de Frideric III. où plusieurs No-
brouillons & mauvais patriotes se reti-
t chez l'Etranger. Prenons la premie-
oque, elle est honorable. Quel est le
de votre naissance ? -- La Vestphalie.
merveilles. Votre ayeul se retira dans
hé de Munster, qui fourmille d'an-

cienne nobleſſe, dont les honneurs obſcurs d'un Régiment font toute l'illuſtration, & qui eſt ignoré du reſte de l'Europe. Nous avons nos alliances à choiſir. J'ai ſur mes Tablettes les noms des filles des premieres maiſons, dont on ne connoît que la naiſſance. Allez, Monſieur, donnez-moi huitaine, & revenez, j'eſpere que vous ſerez content. Le travail n'eſt pas petit, mais je ne rançonne pas mon monde. Cinquante ducats d'avance, & cinquante autres en vous livrant votre arbre Généalogique, avec les Tablettes, qui en contiendront les preuves juſtificatives. Les frais du Graveur & de l'Imprimeur ſeront à votre charge. Candide ne marchanda point. En payant les cinquante ducats, il demanda au Sçavant s'il n'avoit pas des Mémoires ſur la noble maiſon de Thunder-Ten-Trunk. Elle eſt éteinte, reprit bruſquement le Sçavant. L'héritiere eſt morte depuis peu, quelques jours avant que de célébrer ſon mariage qui étoit arrêté avec un Gentilhomme du pays de Bremen. On imaginera, ſi l'on veut, les divers ſentimens que le bon & tendre Candide éprouva en réfléchiſſant ſur l'heureux événement.

CHA

CHAPITRE XIV.

Réunion des deux Amans : leurs arrangemens pour se marier solemnellement.

CAndide n'alloit point à Copenhague avec l'allégresse d'un amant certain de rejoindre une maîtresse adorée. Le balot de Généalogie qu'il y portoit étoit un fardeau qui lui pesoit étrangement sur le cœur. Son ame noble & franche ne pouvoit se plier au mensonge & à l'imposture. Tyrannique préjugé ! disoit-il avec indignation ; il faut donc que je te sacrifie la vertu la plus précieuse à un honnête-homme ! Vous êtes un homme singulier, mon cher maître, interrompit Cacambo qui n'aimoit pas les réflexions hors de propos. Voilà un des cas où la philosophie de Pangloss est applicable. Le monde veut être trompé : vous le trompez, tout est au mieux. A qui faites-vous tort ? Vous irez à côté de gens qui sans votre Généalogie vous feroient aller derriere eux. Quel mal à cela ? Car ne vous imaginez pas que votre belle Généalogie vous fasse supplanter personne dans la poursuite des hon-

honneurs & des emplois. Ah ! dit Candide, je n'en ferai jamais un pareil uſage. Qu'elle me faſſe obtenir la main de Zénoïde; & je la relegue dans quelqu'endroit d'où je ne la tirerai jamais.

Zénoïde occupoit déja à Copenhague le magnifique Hôtel du Seigneur Volhall. La Madame Warſt-Adelich prenant cette occaſion de ſe réunir avec ſon vertueux époux, l'avoit accompagnée. L'illuſtre famille avoit fait l'honneur à ſon amie de venir prendre logement chez elle: & la ſpirituelle Zénoïde avoit fait naître adroitement l'occaſion de lui faire ſes confidences. Le Seigneur Warſt - Adelich qui ſoupçonoit très-difficilement la ſincérité des gens, crut de bonne foi que Mr. Canutſon étoit un Gentilhomme Allemand qui avoit rendu de grands ſervices au Seigneur Zéno & à ſa famille dans leurs derniers malheurs, & n'ayant pas de peine à voir que la reconnoiſſance n'étoit pas le ſentiment dont la belle Danoiſe fût le plus vivement atteinte, il regarda ſon mariage avec ſon amant comme néceſſaire à ſon bonheur. Il prit ſur ſoi d'en parler au Miniſtre afin de ménager ſans éclat l'agrément de Sa Majeſté.

Telles étoient les diſpoſitions du généreux

x protecteur, lorſque notre Héros lui présenté. Il ne vit point cette heureuſe yſionomie ſur laquelle étoient peintes la deur & l'honnêteté, cet air noble & mote qui étoit particulier à l'heureux Veſtalien, ſans ſe ſentir prévenir à ſon avane, & ſans deſirer d'aſſurer proptement ı bonheur. Il vit la Généalogie, & n'eut s même l'idée qu'il y eût de l'impoſture, obtint du Miniſtre ce qu'il lui demanda faveur des deux amans, ſous condition pendant que le Noble Canutſon feroit les marches convenables pour faire agréer ı alliance à la famille de Zéno, devenue es-nombreuſe depuis que l'Héritiere étoit état de vivre ſelon ſa qualité. On prétexta l'ignorance de la langue Danoiſe, & s uſages du pays, pour épargner au noul époux le dangereux honneur de ſe monter ſitôt à la Cour. Tout étant arrangé de côté, Mr. Canutſon, en équipage propre leſte, mais ſans rien d'affecté, fit ſes ſites: il fut bien reçu partout, parce qu'un acun étoit fort indifférent ſur la dot d'une héritiere qui n'avoit que des penſions. laiſſa la Généalogie dans chaque maiſon. nfin mettant toute la décence imaginable ıns ſes viſites à Zénoïde & dans ſa conduite

duite, il gagna le temps où sa fidele amante lui pouvoit donner publiquement son cœur & sa main avec bienséance.

CHAPITRE XV.

Joye de Mariage.

LA généalogie de Conrad Léopold Gaspar-Auguste-Frédéric-Christian Canut Canut-Son ayant eu à la vérification la plûpart des caracteres de vérité qu'on demande dans une Généalogie en pays Gentilhommier & Chapitral, la publication de ses trois bans de mariage avec Christine-Valpurge-Ferdinandine-Hedvige-Ulrique-Amelie Zénoïde Zéno von Zénoïsdorff se fit, sans essuyer aucune opposition. Le Ministre Luthérien qui assista pour de l'argent à la célébration, ne fut point scandalisé de voir la Niéce du très-haut & très-puissant Seigneur Volhall donner la droite à son futur mari; & le Prêtre Catholique dont le religieux Candide voulut recevoir la bénédiction Sacramentale, ou Sacramentelle, n'eut pas la moindre idée qu'il vendit son ministere à la célébration d'un ma-

mariage *difpar.* Cependant les Seigneurs & Dames de la très-ancienne maifon de Zéno ne jugerent pas à propos, pour des raifons qui furent victorieufes dans une affemblée de parens, d'adopter avec éclat leur nouvel allié. Au lieu des bruyantes & faftueufes vifites de ces perfonnes illuftres fuivies de leur train, Mr. & Mme. Canutfon n'eurent à recevoir que les meffages obfcurs de deux à trois cens laquais, dont chacun vint en cheville & de grand matin, pendant la huitaine, remettre au portier de l'Hôtel le nom de leur maître ou maîtreffe.

Pour toute autre femme que Zénoïde, c'eût été là un terrible rabat-joie de nôces. Mais elle étoit trop contente de fon cher Candide, & trop femblable à la Zénoïde que le lecteur connoît, pour prendre de l'humeur fur cette demi politeffe humiliante de fa famille. Au contraire elle montra de la joye d'être délivrée de l'embarras du Cérémonial; il étoit midi fonné, & elle ne faifoit que fortir du lit. Candide feul avec elle dans fon Cabinet de toilette, l'aidoit de fon mieux à cacher un peu à fes femmes le défordre de fa belle chévelure, lorfque le portier envoya la lifte des meffages de cette premiere journée. Ah mon cher! s'écria-

t'elle en faiſant un long éclat de rire, voilà le pauvre Goltlib hors d'une grande inquiétude. Tout ſçavant cocher qu'il eſt, il auroit étrangement eu de la peine à nous faire faire nos ſtations avec ordre devant la porte de mes orgueilleux parens, ſans paſſer & repaſſer indécemment devant plusieurs! Jeune épouſe qui ſort du lit nuptial à midi, & qui fait ſa premiere toilette avec le ſecours de ſon mari, eſt rarement mélancolique pour ce moment. La ſpirituelle Danoiſe badina ſur l'heureuſe étoile de ſon cocher. Notre complaiſant Veſtphalien n'étoit pas encore homme à connoître tout le ſacrifice que lui faiſoit ſa femme : il badina parce qu'elle badinoit, & parce qu'elle vouloit du badinage. Sérieuſement, dit-elle, je ſuis charmée de l'indifférence où mes proches me permettent d'être à leur égard. Nous ſommes dégagés envers eux de ces ridicules & gênantes politeſſes qui tiennent les gens de qualité dans un eſclavage continuel. Nous vivrons réciproquement pour nous, mon cher Candide. Je vous tiens lieu de la plus nombreuſe famille, vous en ferez autant pour moi. Il écoutoit attentivement, mais avec une diſtraction marquée. Les derniers mots firent ſur lui la plus vive impreſſion,

ſon

ſon cœur étoit plein & ne put contenir la reconnoiſſance qu'ils réveillerent. Il interrompit la belle cauſeuſe par une exclamation. Oh Pangloſſ ! s'écria-t'il, que vous étiez un grand philoſophe, & que vous ſeriez joyeux ſi vous n'étiez pas mort ! Zénoïde ſe ſouvenoit à peine du pédagogue Veſtphalien. La parole expira ſur ſes levres avec quelque dépit. Elle fixa Candide avec étonnement ; & elle le vit les yeux preſqu'entiérement cachés ſous la paupiére, qui ſembloit perdu dans les abîmes d'une joyeuſe réminiſcence. Son viſage étoit animé des plus vives couleurs. Sa bouche vermeille eût raſſuré ſur ſon état l'amante la plus prompte à craindre les évanouiſſemens. Non, reprit-il d'un ton d'enthouſiaſte, je ne douterai plus de l'optimiſme. Ma condition eſt la meilleure des conditions poſſibles. Je trouve très-bonnes, & très-néceſſaires toutes les épines qui ont parſemé le chemin par où je ſuis arrivé à la félicité. Non, les coups de pieds au cul qui me mirent hors du plus beau château de la Veſtphalie, la promenade douloureuſe au ſon du tambour entre deux hayes de ſoldats Bulgares, le zéle peu courtois des prêcheurs de la charité Chrétienne en Hollande & de leurs chaſ-

tes moitiés, la fessée publique au chant du faux bourdon dans un Auto-da-fé Portugais, le dépit d'être filouté par un Moine Franciscain, d'être cocufié en herbe par un Gouverneur Espagnol à la côte des Patagons, d'être frappé & méprisé par un Jésuite, d'être volé par un Juge & par un marchand Hollandois, d'être trompé, dupé, trahi, vendu, livré par un Abbé François, le malheur d'épouser sa premiere maîtresse par principe d'honneur, & de s'ennuyer de manger des cedras confits, celui d'être malgré soi le favori d'un grand Roi qui se plaît à faire donner l'estrapade, les douleurs d'une jambe fracassée, puis coupée, les fatigues & les dégoûts d'un serrail nombreux, les injustices de la cour, les incommodités de la gueuserie & de l'esclavage, les gourmades du Lapon qui se fâche de ce qu'un honnête homme ne veut pas baiser sa femme, celles des philosophes Anglois qui achevent leurs démonstrations à coup de poings, celles des Paysans Danois qui battent les gens désespérés qui dansent, l'horrible prurit de la galle, le hideux métier de Frere servant d'hôpital, le rapatriement forcé avec une femme laide, libertine, jalouse & noble, les arrêts dans un souter-

rain

train de Corps-de-garde avec deux quintaux de fer ſur le corps; non, rien de tout cela n'eſt un mal. Tout cela entroit néceſſairemens dans l'ordre univerſel, & dans le meilleur ordre des choſes poſſibles; il falloit que j'en eſſuyaſſe la plus grande partie pour rencontrer l'incomparable Zénoïde dans les bois de la Norvege, pour oſer l'aimer & pour parvenir à en être aimé: il falloit que j'en paſſaſſe par le reſte, pour me trouver dans la Capitale du Dannemarc, en un riche appartement d'un ſuperbe Hôtel, ſur une Ottomanne de velours bleu-azur garni de larges crépines d'argent, ou dans un vaſte lit de damas cramoiſi, entre les bras de cette adorable épouſe. La poſſeſſion tranquille de Zénoïde eſt la raiſon ſuffiſante de tout ce que j'ai ſouffert; & elle la feroit encore quand j'aurois ſouffert mille fois davantage. Oh Pangloſſ! vous aviez raiſon. Vous étiez un grand philoſophe!

Après cette tirade, ſes yeux retomberent ſur Mme. Canutſon, qui vouloit parler à ſon tours. Mais il n'étoit point du tout capable d'écouter. Se précipitant dans ſes bras, l'attirant dans les ſiens, craignant de l'y ſerrer trop, & la ſerrant de plus en plus, il interceptoit avec des baiſers brû-

lans & ſans nombre les paroles prêtes à ſortir de ſa belle bouche : il rendoit ſes hommages à toutes les parties de ſon beau corps que ſa main infatiguable parcouroit. Il ſoupiroit, il rioit, il pleuroit, ſes yeux dardoient des étincelles. Puis tout-à-coup, immobiles & ardens, ils fixoient le charmant viſage avec l'expreſſion d'un Chérubin qui ſentiroit tout ſon bonheur. Il nageoit dans la joie, ſans chercher à la diſſimuler, car il n'étoit pas encore un grand Seigneur.

Pendant quinze jours & quinze nuits ce fut pour nos deux époux, livrés à eux-mêmes, une jouiſſance qui n'admettoit aucune diſtraction. L'heureuſe ſobriété des premieres années de leur printemps rendoit inépuiſables pour eux les reſſources de la ſolide volupté. Les dangereux paſſetemps d'une imagination précoce n'avoient point altéré leur vigoureuſe conſtitution : ils n'avoient point affoibli les organes, émouſſé le ſentiment du plaiſir. Leurs corps auſſi pleins de ſucs que leurs cœurs de deſirs, ſembloient ſe renouveller ſans ceſſe pour de nouveaux tranſports : ils ſe devinoient mutuellement ſur leurs deſirs, parce que leurs deſirs étoient les mêmes, & ſe ſuccédoient avec la même rapidité ; ils ſe préve-

noien

soient de leurs caresses, & ils ne croyoient point être prévenus ; ils ne tomboient dans la douce langueur qui suit l'excès du plaisir, que pour se replonger plus délicieusement dans les transports qui le précedent & dans l'ivresse qui l'accompagne. Oh quel monde ce seroit que notre monde, si pareil enchantement ne finissoit qu'avec notre vie ! Mais notre monde n'est pas le monde infini. Tout y passe. Nos enfans nous diront si un Sage Oriental a dit vrai, quand il a dit que tout y passe pour y revenir.

CHAPITRE XVI.

Entretien important de Mr. & Mme. Canutson.

CE fut justement au bout de la quinzaine que Mme. Canutson alla à l'Eglise, & que Mr. Canutson fit la revue des livres de son Cabinet. Les esprit vitaux ayant cessé de fermenter outre mesure chez le philosophe rassasié de plaisirs, & la sage nature œconomisant pour le plus noble ouvrage la surabondance des sucs chez la ten-

tendre épouſe ; chacun trouva une autre eſpece de volupté dans le recueillement & dans ſes ſouvenirs. De temps en temps Zénoïde venoit au Cabinet s'aſſurer par ſes yeux que Candide y étoit encore ; comme s'il eût pu n'y être pas & être ailleurs qu'auprès d'elle. Candide fut pareillement pouſſé pluſieurs fois dans le ſallon par l'impulſion de la curioſité. Avec le temps Mr. & Mme. s'accoutumerent à ſe ſçavoir & à ſe croire ſous le même toît. Lorſqu'ils ne furent plus heureux que comme les autres heureux, ils n'étoient plus qu'à diſtance de trois ſemaines du jour qui les menaçoit de réduire leur fortune préſente aux penſions que Zénoïde tenoit de la munificence Royale. Le feu Seigneur Volhall avoit fait un Teſtament autographe, dont le contenu n'étoit connu que de lui ſeul & du Curé. En le confiant à un Magiſtrat bien ſcellé du ſceau de ſes armes, en préſence de témoins convenables, il avoit déclaré, comme nous l'avons dit, que ſa volonté étoit que l'ouverture ne s'en fît que le dernier jour de l'anniverſaire de ſa ſépulture , & que juſqu'à ce jour ſa niéce Zénoïde fût uſufruitiere de tous ceux de ſes biens dont la ſubſtitution héréditaire lui permettoit de diſpoſer. C'étoit à ce titre

que

e l'amante de notre héros étoit reſtée dans
magnifique Hôtel, tenant le même train
faiſant le même fracas que le défunt.
Niéce reſpectueuſe elle avoit différé ſon
riage avec Candide juſqu'au lendemain de
nniverſaire du décès ; & le noble cadavre
pendieuſement embaumé n'avoit été aban-
nné aux vers que ſix ſemaines après qu'il
été privé de vie. L'opinion étoit aſſez
nérale que le Seigneur Volhall n'avoit
ce ſort à ſa niéce, qu'afin de lui faire
rdre par le goût de la grande opulence
goût qu'il lui reprochoit pour Candide,
de la diſpoſer à donner ſa main à l'héri-
que la loi lui déſignoit. Ce dernier,
feroit peut-être devenu un amant in-
nmode & importun, ſi ſa couſine étoit
trée dans tous les biens du Seigneur Zé-
ſon pere, avoit été foiblement touché
ne dot en penſions. Indifférent ſur l'ob-
de ſon choix, il s'étoit réjoui qu'elle en
fait un ; & il avoit fait ſa levée de Pro-
eurs & d'Avocats prêts à chicanner Zé-
de ſur le teſtament, s'il y avoit quelques
s pour elle. Il n'étoit pas beſoin d'une
ſi forte doſe de ſympathie entre les deux
ux pour qu'ils euſſent d'eux-mêmes &
en

en même temps l'idée d'un avenir, auquel il leur convenoit de pourvoir.

Un jour qu'après un ſouper court & léger, tous les domeſtiques étant retirés, nos gens s'amuſoient près d'un feu de printemps à tiſonner l'un avec la tenaille, l'autre avec les pincettes, ſans ſe dire mot, le naïf Candide rompit ce ſilence tout-à-fait nouveau pour lui ; & il adreſſa ainſi la parole à ſa femme.

Je ne ſçai, Madame, ſi au lieu de s'efforcer d'être content dans l'adverſité, en réfléchiſſant que l'on doit ſe trouver bien, préciſément parce qu'on eſt mal, il ne feroit pas plus ſenſé de tâcher de pénétrer, ou du moins d'entrevoir le futur poſſible, afin d'en diriger l'ordre à notre avantage. Qu'en penſez-vous, chere Zénoïde ? Je conçois bien qu'il y a un ordre immuable. Par exemple, ſi je n'avois pas été battu & pillé par les Lapons, je n'aurois point tourné mes pas vers la Norvége. Si je ne m'étois pas arrêté quelque temps avec les raiſonneurs Anglois qui me voulurent convaincre à coups de poing, je vous aurois devancée dans la forêt, & mon bonheur feroit demeuré à jamais derriere moi. Mais ſuivant toute apparence je ne ferois ni moins aimé, ni

moins

oins reconnoiſſant d'être aimé de vous ſi
us avions été plus diſcrets dans la conduite
nos amours ; ſi j'avois ſçus me dérober aux
cherches de Cunegonde de Thunder-ten-
nck, ou l'éloigner par quelque défaite hon-
te, ſi je n'avois pas été réduit à être Frere
vant d'hôpital, il me ſemble que je pou-
is m'épargner ces dernieres traverſes ſans
ubler lordre univerſel.

Briſons ſur toutes ces ſpéculations, mon
er, repartit Zénoïde, je vois à peu près
vous en voulez venir, & en vérité vous
prenez pas le chemin pour y arriver.
r il vous faudra auſſi mettre dans l'or-
univerſel & néceſſaire votre arrêt & vo-
emprisonnement ſur la frontiere, puiſ-
'il eſt démontré que ſi quelque déguiſement
is avoit fait tromper la diligence du
évôt, vous ſeriez maintenant à cultiver
s pommes de terre dans quelque coin de
ide Veſtphalie. Croyons, cher époux, à
e providence ſupérieure, tant univerſel-
que particuliere, mais conduiſons-nous
nme ſi elle nous abandonnoit aux lumie-
qu'elle nous accorda pour nous condui-
Il lui a plu de combiner une multitude
vénemens bizarres pour faire de l'aimable
ndide le noble Canutſon. Le dernier n'eſt

rien

rien autre chofe que le premier émancipé de curatelle, livré à lui-même & refponfable à la famille dont le voilà le chef, du bon emploi des heureufes qualités qu'il a reçues de la nature. Oui, reprit-il, vous êtes auffi judicieufe que belle. Cet Auteur de tous les êtres, ce confervateur immuable de l'harmonie qu'il a établie entr'eux, cet ordonnateur infiniment fage de l'ordre univerfel, que j'adore même dans l'ordre particulier, quand il me paroît y mettre tout en défordre, pour me tracaffer, ce maître de toutes les combinaifons poffibles m'a laiffé ignorer le tourbillon auquel il m'a attaché comme le ver au vaiffeau qu'on jette à la mer. Par-là il femble s'être ménagé l'amufement de me voir marcher & agir comme fi je le faifois à ma volonté : il femble par-là m'avoir ménagé à moi l'orgueilleufe & confolante idée de m'approprier mes bonnes actions, & de rejetter les autres fur la tyrannie d'un agent inconnu. Voilà pour la feconde fois, fage Zénoïde, que vous m'ouvrez les yeux fur ces grands objets. Pangloff étoit indubitablement un grand philofophe ; mais c'étoit pour la théorie. En fait de pratique vos leçons font infiniment plus à mon goût que les fiennes. J'ofe le croire, répli-

pliqua M^ne^. Canutſon en ſouriant ma-
ieuſement, & je reçois du plaiſir de l'aveu
e vous en faites. Mais je ceſſerai d'ai-
er mon diſciple, s'il s'aviſe jamais de me
ettre en concurrence avec un autre maître
e le Docteur Pangloſſ. Candide n'étoit
as ſi ſimple qu'il ne donnât qu'un ſens aux
roles. Peut-être avoit-il fait déjà d'aſſez
ands progrès pour en prêter à celles de ſa
mme au-delà de ce qu'elle y en mettoit
-même, en homme d'eſprit il s'attacha à
ui qui donnoit le plus de priſe; & il em-
ya en habile homme la réthorique des
ans pour convaincre Zénoïde qu'il n'y
oit aucune créature au monde capable de
alancer dans ſon eſprit & dans ſon cœur.
rſqu'il put croire raiſonnablement qu'il
it réuſſi, il pria ſa ſage moitié de ré-
ndre à ſa penſée qu'elle diſoit avoir devi-
. Cette femme incomparable, qui n'a-
t pas le défaut de parler peu & qui le
voit, craignit que le ſommeil ne vînt
prendre ſon auditeur avant qu'elle fût au
t de ſa réponſe, & elle renvoya la con-
ſation au lendemain; l'excuſe fut aſſaiſon-
convenablement. Au mouvement d'un
don pluſieurs laquais accoururent char-
de flambeaux. L'heureux couple ſe
ren-

rendit à l'appartement qu'il aimoit le mieux, quoiqu'il y raisonnât le moins : il est bien vraisemblable qu'avant de se livrer au sommeil, Mr. & Mme. Canutson eurent encore un petit entretien. Mais l'histoire ne s'en est point chargée ; & elle passe rapidement à celui qu'on peut regarder comme le couronnement du premier.

CHAPITRE XVII.

Suite & Conclusion de l'Entretien précédent.

LE lendemain à la même heure, & à-peu-près dans les mêmes dispositions que la veille, Mme. Canutson remplit son engagement. Elle fit quelques petites mines, baissa un peu les yeux, rougit de même, puis regardant son cher Candide en dessous, elle commença en ces termes.

J'espere, cher époux de mon choix, qu'étant unis par la religion & par la loi, étant sans inquiétude sur les effets très-naturels de la cause la plus naturelle, nous ne tarderons point à voir les fruits de cette union légitime. Je l'espere bien aussi, inter

errompit Candide. Depuis avant-hier je
is uniquement occupé de la qualité dont
vous invite de si grand cœur & de si
nne foi à m'honorer, elle est en tête de
ites mes idées, toutes mes spéculations
ulent sur ses devoirs & sur ce que je peux
ttre du mien pour les remplir. Oh ma
ere Zénoïde ! que je suis honteux & em-
rassé de mon impuissance ! Misérable que
suis ! j'ai eu cent moutons d'Eldorado
nt un seul auroit suffi pour assurer une
tune brillante à la plus nombreuse famil-
& j'ai dissipé follement ce que le ciel
nbloit m'avoir conservé de la charge du
nier pour rendre ma Zénoïde heureuse !
e a ses inquiétudes à me reprocher. Non,
ondit-elle en riant malgré qu'elle en eût
cette saillie de mémoire, non, je n'ai
à vous reprocher. Vous sçavez que
r être à moi dans Coppenhague, il fal-
que vous vinssiez en certain endroit d'u-
orêt de Norvége à l'heure précise ; & il
lieu de douter que vous y eussiez été
ctuel, si vous aviez tiré tout le parti
ible de la charge de votre dernier mou-
Mais laissons, je vous prie, les ré-
ions sur un passé qui ne peut ni reve-
ni se corriger. J'ai souhaité vous par-
ler

ler du futur que nous tenons pour ainſi dire en nos mains.

Candide ſe tut, promettant bien d'être tout oreilles. Zénoïde continua. Cette qualité de chef & pere de famille doit faire notre conſolation, bien loin de nous donner de l'inquiétude. Elle eſt une reſſource ménagée par le ſuprême diſpenſateur des plaiſirs des humains, pour reſſerrer entre deux époux vertueux des liens que l'habitude pourroit relâcher. Ses devoirs ſont nombreux: mais l'honnête homme en fait ſes plaiſirs. Le premier pour gens de notre condition, eſt de ne pas borner au don de la vie & de l'éducation l'objet de la reconnoiſſance de leurs héritiers naturels. Souche d'une nouvelle maiſon en Dannemarc, vous devez faire enſorte d'en nourrir aſſez heureuſement les rameaux, pour que dans la poſtérité la plus reculée ils voyent de l'honneur à reclamer leur origine. C'eſt faute de cette attention généreuſe que votre pere vous eſt inconnu. C'eſt l'impuiſſance de rien exécuter à cet égard qui jette dans le mépris cette multitude infinie qu'on appelle peuple, compoſée d'hommes à qui l'on ne compte point d'ancêtres, quoiqu'ils ayent eu leurs peres, grands-peres & ayeux, comme les

Sei-

ſeigneurs les plus qualifiés. Ah généreuſe
Zénoïde! interrompit encore le ſenſible Can-
dide, ne faites point d'efforts de raiſonne-
ment pour diminuer la diſtance à laquelle
vous étiez de moi. Votre bonté m'a élevé
juſqu'à vous & je n'en ſuis digne que par
ma tendreſſe. L'on m'a appris à me con-
noître dans le Château de Thunder-Ten-
trunk; & je ſerois un monſtre d'orgueil ſi
j'oſois prétendre aux 72. quartiers de pair
avec le très-noble Baron mon bienfaiteur,
ou avec ſes pareils. Qui n'admirera les
profondes racines de la vanité dans le cœur
des *Nobles de race*? M^me. Canutſon ne
tança point ſon mari de l'avoir interrom-
pue. Au contraire, elle applaudit d'un ſigne
de tête à ſon humble préjugé; & prenant
avec lui un petit air de dignité, avec un
ton mi-grave & mi-tendre, elle reprit: Vous
êtes à préſent homme de qualité, Monſieur,
pour empêcher les autres d'en douter, ce
qui eſt très-important, vous devez tâcher
de vous le perſuader à vous-même. Pour
cet effet, cher époux, commencez par ou-
blier vos avantutes paſſées, dont ſi j'excep-
te vôtre ſouper de Veniſe, il en eſt peu
qu'un noble Chapitral aimât à ſe rappel-
ler. Je ne mets pas en compte le ſéjour
H en

en Eldorado, dont vous pouvez vous ſouvenir comme d'un rêve agréable. Soyez toujours Candide pour moi : pour le reſte de l'univers vous êtes le noble Canutſon. Appliquez-vous à corriger, à extirper ceux de vos goûts qui ſentent le roturier. Guériſſez-vous de la manie de raiſonner en pédant, ou en écolier d'un pédant. Evitez les queſtions qui ſe décident à force de citations. L'homme de qualité ne doit ſe montrer qu'homme de ſens & d'eſprit ; il doit ſçavoir beaucoup, mais paroître ſçavoir tout ce qu'il ſçait ſans avoir jamais rien appris : il eſt lui-même ſon auteur & ſon garant. Madame, interrompit encore le diſciple de Pangloſſ, ce que vous me demandez-là n'eſt pas aiſé dans la pratique. Où en ferai-je, bons Dieux ! ſi en devenant homme de qualité en Dannemarc, je ſuis obligé de n'avoir point d'autre converſation que celle de mon ſouper de Veniſe. Par reſpect j'ai tâché de l'oublier. Mais je vous aſſure ſur mon honneur que juſqu'à ce que Cacambo s'en mêlât, je ne fis que bâiller. Vos commenſaux de Veniſe ne ſe connoiſſoient pas même de nom, repartit Zénoïde, que vouliez-vous qu'ils ſe diſſent d'intéreſſant ? L'homme ſage a autant de plai-

ſir

à garder le ſilence devant des inconnus, 'à s'épancher avec ſes amis. Vous ne derez pas, Monſieur, à être plus habi- que moi ſur l'article, & à obſerver que te ingénuité qui vous feroit chérir dans pays d'Eldorado eſt en Europe un grand faut, ſi elle n'y eſt pas tout-à-fait un e. Tout ce que j'exige de vous avant que us en ſoyez-là, c'eſt de vous imaginer e même étant avec moi, vous êtes écouté cenſuré par des critiques cachés derriere tapiſſerie. Bientôt l'habitude.... Je ré- nds de moi avec les autres; chere Zénoï- , mais je ne me réſoudrai jamais à me ontrer à vous autrement que dans mon turel. J'aimerai toujours à vous y voir, -elle, avec un ſourire charmant; mais de elque parure que vous l'orniez, je ſçaurai reconnoître & y applaudir. J'imagine, re- it-il du même air, de m'impoſer pour mon rit le tems du négligé & celui du Gala. rt bien, répliqua-t'elle; je vous promets ne vous chicanner que ſur l'excès du habillé, & ſeulement pour empêcher l'ha- ude d'empiéter au-delà du tems convenu. Peut-être que dans trois ſemaines tou- notre fortune, cher Candide, ſera ſur ma e, la perſpective ne m'afflige point, elle

ne doit pas vous chagriner & nous empêcher de recevoir avec une joie vive & pure les dons de l'hyménée. Telle qu'elle est cette fortune, elle suffit à notre ambition, parce que nous serons ambitieux avec discernement : mais son instabilité doit être pour vous un puissant éguillon pour vous faire marcher avec ardeur dans la carriere qui vous est ouverte. Cette carriere est extrêmement vaste pour un homme de votre âge qui auroit eu l'éducation de votre rang. Elle est extrêmement resserrée pour vous, & ce n'est pas un malheur. Le service du Roi est en Dannemarc une seule & même chose avec le service de l'Etat. Il est un centre commun auquel tendent toutes les lignes du cercle marqué pour la Noblesse. Je vous connois & vous aime trop, cher époux, pour vous souhaiter l'ambition d'être sur la ligne de la profession des armes. Votre silence sur l'accident qui vous a coûté une jambe vous vaudra peut-être un peu de la considération que cette dangereuse profession donne dans la société, ses périls & ses honneurs seront pour nos enfans. Les gens de qualité servent encore le Roi avec distinction, en représentant avec dignité & magnificence en son nom, dans les cours étrangeres.

eres. Cet emploi toujours diſpendieux exi-
e, ou de grandes richeſſes avec un grand
om, ou des talens ſupérieurs. Vous n'ê-
s pas aſſez verſé dans la connoiſſance des
ommes & des affaires pour ſuppléer par la
ıpacité aux autres qualités qui vous man-
uent pour ce glorieux perſonnage. Peut-
re qu'avec le temps & de l'application vous
cquérerez le ſçavoir, alors vous ſerez en
at de vous apprécier vous-même ſur le
ſte. J'ai entendu de feu mon pere que le
ſte qui eſt compté pour très-peu de cho-
par les Sçavans de livre, eſt le princi-
al; & que faute de l'art du Courtiſan qu'ils
éepriſent ſans reſtriction, le plus profond
olitique ne fait ſouvent que des ſotiſes.

Il eſt très-honorable de ſervir en ſecond
ous les repréſentans de la Majeſté du Souve-
ain chez l'étranger. Mais l'apprentiſſage
ſt long; & quand on n'y devient pas un
aître, le ſervice tient le ſerviteur dans
ne obſcurité qui approche de l'humilia-
on. Je ne ſuis pas recevable à vous par-
er plus en détail de la ligne du Courtiſan.
'ai été élevée loin de la cour, & pour des
aiſons que je vous laiſſe à deviner, j'ai
enu bon contre les inſtances que mon on-
le m'a faites de m'y laiſſer produire. Je
me

me souviens que feu mon pere ne faisoit pas l'éloge de cette profession, qui avoit été la sienne sous les régnes précédens. Feu mon oncle m'a paru n'en avoir pas été plus content. Je peux juger sur quelques plaintes qui lui sont échapées, que c'est une route de fortune dégradée, & presqu'entiérement abandonnée sous ce regne. Il accusoit les Ministres du Roi de ne donner aux plus assidus courtisans que l'apparence de la faveur & de réserver les fortes pensions, les grands emplois, les honneurs réels, pour le génie, les talens & l'application. Du caractere dont vous êtes, mon cher Candide, doux, complaisant & généreux, vous plairez à la Cour, dès que vous sçaurez vous y montrer avec tous vos avantages. Le personnage de Courtisan sera pour vous une espece de surtout. Je reçois l'augure avec avidité, dit Candite d'un air abbattu ; mais j'ai bien peur que les habits & le surtout que je tâcherai de me donner ne soient si mal taillés pour la cour & le service du Roi, qu'ils m'en fassent fermer la porte. Rassurez-vous, Monsieur, reprit Zénoïde, celui que j'ai aimé & estimé avec tous ses petits défauts est certain d'être aimé & estimé de tout le monde, dès qu'il n'aura plus que

ses

vertus & ses excellentes qualités. Tra-
llez, cher Candide, à accommoder les
es & les autres au goût du monde où
us vous trouvez maintenant, & je vous
ponds de votre fortune. Recueillez-vous
ndant quelques jours dans votre cabinet,
tez un coup-d'œil attentif sur les divers
partemens de l'administration intérieure,
sez avec une noble audace ce que vous
uvez mettre de génie & de talent dans
acun; & d'après le conseil des amis que
us ne tarderez pas à vous acquérir, vous
us déciderez pour le département sur le-
el vous sentirez que votre goût fait pan-
ér la balance. Cet examen n'est point
-dessûs des forces d'un homme qui a
uverné une vaste Province de la Perse.
élas! dit-il, il est bien vrai que j'ai gou-
rné avec les meilleures intentions du mon-
une des plus grandes provinces du royau-
e de Perse. Mais cela ne m'a point
ussi, puisque le nombre de ceux qui se
nt réjouis de ma déposition a été beau-
up plus grand que le nombre de ceux
ui m'ont regretté: Votre raison suffisante
ous manque bien au besoin, reprit Zénoï-
. Ne la voyez-vous pas dans la supério-
té éternelle du nombre des méchans &
des

des aveugles ? Vous avez préſumé trop avantageuſement de l'eſpece humaine, parce que vous n'avez pas connu les hommes. Je crois que vous avez raiſon, répartit-il ; car je me ſouviens d'avoir gouverné comme ſi les hommes étoient tels qu'ils doivent être. J'ai tâché de rendre le peuple confié à mes ſoins auſſi heureux que je ſouhaitois qu'il fût ; & j'entrevois maintenant qu'il faut prendre les hommes comme ils ſont, & meſurer le bonheur qu'on veut leur procurer, ſur celui qu'ils peuvent recevoir & ſupporter. Je me perds en vérité dans l'étude dont j'ai beſoin pour les bien connoître. J'ai beaucoup vu, mais j'ai peu réfléchi : mon expérience (& vous ſçavez, Madame, que j'en ai quelqu'une) m'a laiſſé preſque auſſi neuf que j'étois derriere le paravant, lorſque.... Un regard de M^ne. Canutſon accompagné d'un geſte marqué des épaules, rendit muet l'imprudent diſcoureur ; il rougit, il pâlit, il baiſſa les yeux, & enfin perdit toute contenance. Plus prompte que l'éclair, l'idée d'être écouté derriere la tapiſſerie le remplit de confuſion : il comprit que de tous ſes ſouvenirs, celui-là étoit le plus déplacé vis-à-vis de ſa délicate épouſe. Elle vit ſon embarras & elle eut la générosité de ne pas en abuſer.

bufer. Ne vous plaignez point, cher Can-
ide, lui dit-elle du ton le plus doux, ne
ous plaignez point du peu de fruit que
ous avez retiré de tant d'avantures finiſtres
u bizarres que vous avez eſſuyées. L'im-
reſſion s'en renouvellera à votre avan-
ıge quand vous ſçaurez y faire un bon
ommentaire. Vous avez peu réfléchi,
arce que vous avez ſenti trop vivement :
eſprit trop occupé de la fable n'en ſaiſit
as le ſens moral. Lorſque vous connoî-
ez l'eſpece de diſſimulation que la vertu
e déſavoue point, & qui conſiſte à maî-
iſer ſes paſſions, & même ſes affections
ſes goûts.... Eh! Madame, qui me fera
nnoître cette vertu dont je n'ai pas la
oindre idée ? Quels ſeront les maîtres
ſez indulgents pour ſupporter mon igno-
nce ſur tant d'autres choſes également im-
ortantes, aſſez généreux pour m'aider à la
ſſiper? L'uſage du monde, la lecture, le
mmerce familier d'un petit nombre de per-
nnes de mérite, & votre propre diſcerne-
ent, voilà vos docteurs, mon cher Candide.
vec leurs ſecours, le noble Canutſon
ndra ſa Zénoïde auſſi glorieuſe qu'elle eſt
ntente d'avoir uni ſa deſtinée à la ſien-
· il la rendra l'objet de la jalouſie & de

 l'admi-

l'admiration des premieres Dames du Dannemarc. Le lecteur judicieux imagine la conclusion de ce grave & important entretien.

CHAPITRE XVIII.

Comment Mme. Canutson fit un bon plan qui n'eut point d'exécution.

L'Œconomie de la maison de Mr. Canutson se sentoit de l'incertitude où étoient les maîtres sur leur fortune. Le nombreux domestique du feu Seigneur Volhall étoit conservé par respect jusqu'à ce qu'on connût ses dernieres volontés par son Testament. Malgré les soins du fidele Cacambo qui faisoit les fonctions d'Intendant, sans en vouloir les priviléges, il n'y avoit point d'autre économie que celle des très-grands Seigneurs, c'est-à-dire que tout étoit à peu près au pillage. La prudente Zénoïde avoit fait de profondes réflexions sur la néceſſité d'une réforme. Aſſurée de l'aveu de son mari, elle projetta d'après la supposition que l'ouverture du Testament notifiant les vues de son oncle sur le don de

de main, leur inexécution la feroit déchoir de sa bienveillance & de ses bienfaits. La médiocrité, se dit-elle, n'est point un mal, pourvu qu'on sçache s'y plier de tout point. Alors on y trouve les agrémens solides que la fastueuse opulence ignore. Mes proches m'ont mise à mon aise. Je pourrai proportionner notre dépense à notre revenu, & préférer le plaisir *d'être* à celui de *paroître*. Nous pourrons disposer de notre tems, nous ménager du loisir & des récréations, choisir notre compagnie, & n'avoir en titre d'amis que les personnes que nous jugerons dignes de notre amitié. Ce fut de là qu'elle partit pour calculer les commodités d'une vie convenable à son rang & à sa fortune. Le nombreux domestique fut réduit à cinq hommes & trois femmes, y compris le fidele Cacambo, qui refusoit de changer de condition, content de toujours servir un maître qui étoit son ami. L'Ecuyer devoit être remercié, les palfreniers congédiés, l'Ecurie ne dût nourrir que trois animaux, sçavoir, deux chevaux & un cocher. Une jolie maison agréablement située dans un quartier éloigné de la Cour, fut couchée en joue. Enfin de plusieurs centaines de personnes des deux sexes & de tout rang, qu'el-

le avoit eu occasion d'étudier à la table du magnifique hôtel, Zénoïde comptoit en trouver cinq à six qui voudroient bien former avec elle & son mari une liaison d'amitié. Elle avoit la délicatesse de ne pas marquer à Candide l'emploi de sa journée. Mais elle partageoit tellement la sienne entre ses devoir grands & petits, qu'il n'y avoit pas à douter que M. Canutson n'en fût animé à faire une aussi sage & utile distribution de la sienne. Elle confia tout son plan au papier & le donna à son mari en le priant de l'examiner, de le corriger, & de le lui rendre avec ses notes & sa ratification. Candide lut le cahier avec toute l'attention dont il étoit capable; il écrivit ses notes à la marge, mais au lieu de corrections, elles étoient des formules d'approbation galante & badine, qui faisoient l'éloge le plus flatteur de la petite composition. L'histoire rend témoignage à Mme. Canutson qu'il n'y avoit ni forfanterie ni mesquinerie dans son fait. Effectivement elle fit un autre plan avec autant de facilité que de plaisir, lorsque des découvertes tout-à-fait inattendues accrurent sa fortune au point de n'avoir plus à consulter que son discernement sur sa dépense.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Comment fut reçu des intéressés le Testament du feu Seigneur Volkall, & comme Candide prit tout à coup le bon air & le bon ton.

LE jour si impatiemment attendu des deux parties, dans des intentions bien différentes, arriva. Le Seigneur Héritier se rendit à l'hôtel, accompagné des principaux de ses proches, & suivi des Avocats qui formoient son conseil. Candide & Zénoïde avec quatre personnes déjà couchées sur le livre des amis, firent les honneurs de la grande salle à l'illustre & nombreuse compagnie. Chacun étant assis ou debout comme il lui plut, le Magistrat dépositaire du Testament le remit entre les mains d'un Notaire royal très-renommé pour son exactitude à mettre les points sur les i i; & Mr. le Gardenote procéda à la lecture d'une voix haute & distincte, après la vérification des scels & de la signature.

Vingt articles qui sembloient n'être que des préliminaires firent faire bien mau-

vais sang au noble héritier. Chacun étoit terminé par cette apostille. Au reste, j'abandonne cette disposition à la bonne volonté de ma niéce Zénoïde. Qu'on se figure l'étonnement, le dépit, & l'inquiétude du nouveau Seigneur Volhall à l'ouie de l'article vingt & un qui formoit lui seul tout le corps du Testament. Le Testateur disoit : » Je legue & donne à ma niéce Zé-» noïde & aux siens mon Hôtel de Cop-» penhague avec ma belle maison de plai-» sance de N. y compris leurs attenances, » appartenances, meubles & effets quelcon-» ques, & en outre tous mes contrats de » banque & de constitution, nommément » ceux qui sont contenus dans la layette » cottée R. de mon grand bureau dans mon » cabinet, & qui portent 400 mille Rixdal-» lers de capital, priant madite niéce de » ne pas faire usage des autres papiers que » je fie à sa générosité, pour troubler mon » héritier légal dans la succession aux biens » que je crois lui être nécessaires pour » soutenir le rang & le nom que je lui » laisse.

Le nouveau Seigneur Volhall passa dans la chambre voisine où il se fit suivre de son conseil. Les maîtres en chicanne étoient décon-

déconcerté. Quelques-uns ſoupçonnerent que Zénoïde étoit fille du défunt : & ils opinerent à conteſter les prétentions d'une naiſſance ou douteuſe ou clandeſtine. Mais un vieil Avocat qui depuis quarante ans étoit l'artiſan & le dépoſitaire des iniquités de la haute Nobleſſe de Dannemarc, impoſa ſilence à la cohue ; & s'adreſſant à l'héritier conſterné, il lui parla en ces termes : Seigneur, ne retourne point dans la caverne du Cyclope pour y reprendre ton chapeau. Je n'ai jamais fait les affaires du feu Seigneur Volhall : ainſi je peux en honneur & en conſcience te faire part de mes conjectures. Entre les biens qui te ſont laiſſés, il y a de riches acquiſitions. Nous ignorons de quels deniers elles ont été faites. Les biens du Seigneur Zéno n'ont été confiſqués que dix ans ou environ après ſa diſgrace. Il n'a rien paru de ſon riche mobilier, l'on n'a pas vu bien clair dans la note de ſes biens-fonds. Cependant on ſçait que dans ſa retraite il ne conſerva aucuns débris de ſon ancienne opulence, & que préciſément dans ce temps-là celle du feu Seigneur Volhall s'accrut conſidérablement. De tout cela, Seigneur, il s'éleve le ſoupçon d'un myſtere qu'il ne te ſeroit honorable ni avantageux

 de

de fouiller. Penſe, ſi tu veux, que le défunt t'a fait une injuſtice, & que les grandes & nobles Seigneuries qu'il te laiſſe ne te payent pas ſuffiſamment l'attention généreuſe que tu as eue de lui épargner ta préſence pendant ſes dernieres années. Mon avis eſt que tu ailles complimenter Mme. Canutſon, lui demander ſon amitié, & par l'offre de la tienne mériter qu'elle ſe déſaiſiſſe en tes mains, pour ton repos & l'honneur de la mémoire de ſon oncle, de ces dangereux papiers cottés au Teſtament. Tu verras à loiſir ce qu'ils renferment : peut-être feront-ils des couteaux à deux tranchans. Le conſeil s'étant rangé à l'opinion du doyen des chicaneurs, le Seigneur Volhall repaſſa dans la ſalle. Il revit Zénoïde aſſiſe dans le même fauteuil qu'elle occupoit lors de ſon éclipſe. Elle étoit entourée des Dames ſes parentes qui avoient fait cortége à ſon cohéritier. A peine remarquoit-on une légere altération ſur ſon viſage, & le plus habile phyſionomiſte n'auroit oſé aſſurer qu'elle ſe fît violence. Les Seigneurs fatiguoient Mr. Canutſon de leurs politeſſes. Ce dernier obſervoit le Seigneur Volhall du coin de l'œil, & ſans paroître diſtrait, il ne perdoit pas un mot de ſon compliment à ſa

couſi-

ſine. Déja habile à deviner les gens, il
nprit qu'avant que de répondre quelque
ſe de poſitif à ſon parent, Zénoïde ſou-
toit une conférence ſecrette avec ſon ma-
De l'air le plus aiſé & le plus engageant,
borda le Seigneur Volhall, ſans lui rien
il lui donna à entendre mille choſes gra-
iſes. De politeſſes en politeſſes il le
na à ſe trouver engagé à dîner à l'Hôtel.
chef-d'œuvre de l'uſage du monde ſur-
& charma Zénoïde. Elle invita ſes au-
convives comme de concert avec ſon
i. Midi ayant ſonné la foule s'écoula
es élus paſſerent dans la grande galerie.
e. Canutſon prit un autre chemin qui
celui de ſon appartement, où Candide
a laiſſa pas long-temps ſeule : en moins
e minute ils réglerent des intérêts que des
tres ſe feroient applaudis d'avoir ajuſtés
in mois ; on ne s'apperçut preſque pas
Mr. Canutſon eût diſparu.

n laquais étant venu dire à haute
, que Madame attendoit la compagnie
le ſallon, tout le monde y paſſa. Mon-
, dit Zénoïde à ſon Couſin, encore
petite formalité, & votre amitié avec
mari ſera indiſſoluble. Il veut que
némoire de l'illuſtre mort nous ſoit
égale-

également chere. Je garderai l'Hôtel don mon oncle m'a fait don, nous vous prion de recevoir celui de la maison de plaisance. Voici l'acte de cession que nous allon signer Mr. Canutson & moi. Voici le Testament au pied duquel vous mettrez votr acceptation si vous le jugez à propos ; & voilà que je détruis jusqu'au germe de l division entre nous & entre les nôtres: en même-temps sans attendre la réponse du Seigneur Volhall, elle jetta dans un brasier allumé une liasse de papiers, sur lesque personne ne prit le change, tant son visage annonçoit de générosité, de candeur & de satisfaction intérieure. Il faudroit avoi vu la superbe maison de plaisance avec se magnifiques jardins & son vaste parc; il faudroit sçavoir combien les possessions d cette nature sont prisées dans le Nord pou imaginer la mesure de considération que l noble assemblée accorda à Mr. & Mme. Canutson. Le Seigneur héritier saisit la plu me avec respect, & il écrivit au revers d Testament deux lignes qui lui font honneur. Un homme qui n'auroit pas conn la valeur des révérences & des complimen Allemands se seroit mis en tête que les act de générosité étoient rares en Dannemar

Ma

s auſſitôt que les Notaires furent congé-, que le Seigneur Volhall & le noble Ca-ſon eurent ſcellé leur amitié d'une embraſ-, un chacun ſe rendant à la repréſenta-, parut n'avoir loué qu'un procédé digne ouange, qu'une action noble dont il s'eſti-t également capable. Il eſt bien certain Candide & Zénoïde ne voyoient pas la ſe avec d'autres yeux.

Ime. Canutſon avoit déja un plan va-de la vie heureuſe, dans lequel il n'en-point de former une liaiſon intime avec perſonnes qui avoient tant de titres & oms, & de les avoir fréquemment pour vives. Afin de ſe conſerver la liberté ſe dérober & de ſe rendre quand elle le haiteroit à l'honneur qu'elles lui faiſoient, obſerva ponctuellement avec tous & cha-le plus exact cérémoniel. Outre la ſa-ction infinie qu'on lui en témoigna, il evint encore que l'on prit le dîner pour dîner d'apparat, que chacun ſe promit de e pas en reſte, & que les feſtins rom-tout commerce habituel, elle put ſe er d'être toujours au mieux avec ſon il-e famille, en lui ſacrifiant quinze ou t jours de l'année. Au deſſert l'idée à Candide de faire pour les Dames une

petite

petite loterie d'une quantité de babioles fo
jolies que ses yeux philosophes avoient r
marquées avec dépit dans son cabinet.
osa prendre la galanterie sur son compte
présumer qu'il n'en seroit point blâmé p
sa femme. En quoi il ne fut pas tromp
Zénoïde fut charmée que son cher Candi
prît si bien l'esprit de son état : car e
ignoroit que le Seigneur en Gouverne
avoit donné plus d'une fois ce divertiss
ment aux beautés de son serrail. La su
prise des Dames fut d'autant plus agréabl
que l'impromptu n'étoit point équivoqu
Ces amusemens & quelques autres qui
naissoient firent durer la table jusqu'à
nuit. On passa alors dans le grand sallon
qui étoit éclairé d'un grand nombre
bougies rangées avec art, & dont les lumi
res répétées dans les glaces des trumeaux mu
tiplioient presque à l'infini la noble Compa
gnie. L'on alloit, l'on venoit, à l'œil o
se croyoit dans la foule. Le moyen d
procurer du divertissement à tant de mond
le reste de la soirée? Une jeune Dame pro
posa de danser ; & aussi-tôt les cors de chass
préluderent : ils ne tarderent pas à être ren
forcés convenablement. Ce fut un tapag
digne d'une des plus nobles assemblées d

l'Alle

emagne. On danſa quelques menuets & contredanſes avec le virbel de Soua-Mr. Canutſon fut ſimple ſpectateur. pirouetter ſoi-même & faire pirouetter me autour d'une vaſte ſalle & tout d'u-aleine, les maîtres de danſe exigent que avalier ait ſes deux jambes. En récom-e notre héros brilla beaucoup dans la uite des dames à leur carroſſe par le d eſcalier. Il s'empara d'elles l'une l'autre à la porte du ſallon juſqu'où ïde les accompagnoit : il leur donna amment la main juſqu'au veſtibule : il ſçavamment à la portiere de chaque re, juſqu'à ce que le cocher donnât premier coup de fouet : enfin il fournit urs une profonde révérence à l'inſtant es chevaux enlevoient le char doré. Ce fut un jour dont on parla beaucoup le main dans les bonnes maiſons de Cop-ague. Candide & Zénoïde s'étoient lement ennuyés. M. Canutſon dont la e de bois trompoit les yeux, ne pou-ſe faire illuſion ſur ſa roïdeur ; & il excédé de fatigue. Mais ſa tendre & eeuſe épouſe le combla de louanges & reſſes : il ne ſentit plus que la joye de comporté à la ſatisfaction du cenſeur

chéri,

chéri, qu'il ſouhaitoit le plus de contenter & dont le ſuffrage valoit à ſes yeux celui d tout l'univers.

CHAPITRE XX.

Quelle vie menerent Mr. M^ne. Canutſo dans le magnifique Hôtel.

HUit jours après ce jour mémorable, n'y eut dans Coppenhague aucune maiſo mieux réglée que celle de Canutſon. L Domeſtiques s'y levoient avec l'aurore; l'aſtre du jour ſurprenoit rarement les ma tres au lit. Au ſon d'une cloche qu'il n' toit permis à perſonne de ne pas entendre les uns & les autres ſe rendoient dans la ſa le, où un chapelain les attendoit, un liv de prieres à la main. L'homme à la frai liſoit à-peu-près un quart d'heure, & étoit écouté : le plus profond ſilence prou voit qu'il étoit écouté avec reſpect. Ch cun ſortoit de la ſalle avec moins d'em preſſement qu'il n'y étoit entré; & il faiſo connoître à ſon maintien que l'habitude lui cauſoit ni incommodité ni dégoût. C

pr

mier devoir étant rempli les Domeſtiques
oient où ils étoient appellés par leur état,
cuiſiniers à la cuiſine, les femmes & les
uais dans les appartemens & les offices,
cochers & les palfreniers à l'Ecurie. Ca-
nbo qui en dépit de ſa couleur de ſuye
voit ſe faire reſpecter, étoit d'une fécon-
é merveilleuſe pour fournir du travail à
t de bras. Jamais une nombreuſe Livrée
connut moins l'oiſiveté que ſous ce
énix des Intendans venu du Tucuman en
nnemarc pour faire la guerre aux laquais
eſſeux. Le ſamedi au matin après la
ere, M^lle. Canutſon diſtribuoit le blâme
la louange ſuivant le rapport du noir ſur-
llant. Elle prononçoit de même le châ-
ent; & c'étoient des arrêts ſans appel,
x des appartemens paſſoient aux Offices,
x des Offices à l'Ecurie, & ceux de l'E-
ie étoient envoyés au Jardin. La puni-
ı duroit autant que Mr. Cacambo le ju-
it à propos. La récidive en cas grave
t punie de l'expulſion; & le menſonge
t mis au nombre de ces cas graves. La
ſion viagere accordée aux anciens Do-
ſtiques du feu Seigneur Volhall qui
ient ſubi la réforme, étoit une eſpece d'aſ-
ance pour tous les autres qu'ils pouvoient
vieil-

vieillir sans inquiétude au service de ses légataires : elle faisoit en même-tems un épouventail bien efficace de l'expulsion : on tenoit dans un des fauxbourgs une petite maison destinée pour les malades. Un Vétéran en étoit le Directeur. Tout y étoit de la propreté la plus salubre. Exactement payé & entretenu sur le pied de son engagement, chacun appréhendoit de donner sujet de plainte à un Intendant qui étoit inflexible parce qu'il ne donnoit à personne sujet de se plaindre de lui. Le fidéle Cacambo gouvernoit cent hommes avec autant de facilité qu'il en auroit gouverné un seul. Il y a des gens comme cela, qui ont des idées innées des sciences sur lesquelles d'autres passent leur vie inutilement.

Après la priere M. & M^me^. Canutson passoient dans la galerie ou au jardin, suivant le temps & la saison. Tout en se promenant, ils s'entretenoient de mille bonnes & jolies choses, ils donnoient à ce petit exercice le temps qu'ils jugeoient nécessaire pour tout arranger dans leur chambre & dans leurs cabinets. Madame se retiroit dans son appartement, Monsieur dans le sien. On leur y servoit à déjeuner suivant leur goût. Zénoïde pour l'ordinaire met-

mettoit la derniere main à sa coëffure & à son ajustement en prenant son chocolat. L'ouvrage étoit de peu de durée quand elle devoit passer la journée chez elle. Les jours de cour, ou de spectacle, elle en faisoit à deux fois. Toujours parée de la plus élégante propreté, elle se mettoit avec la premiere de ses femmes à un large métier de tapisserie de petit point, tandis que les autres assises à plomb & sans la moindre gêne sur des chaises à dos, picquoient à la main des cartouches du même travail. C'étoit l'ameublement d'hyver de quelques appartemens où le damas de Lyon étoit répété. L'après-midi quand elle le pouvoit, elle présidoit par de fréquentes apparitions à divers ouvrages d'éguille relatifs à l'œconomie de la maison.

Candide qui avoit contracté en Turquie & en Perse l'habitude de la pipe, prenoit du caffé à la crême en pompant à la Turque & à la Persane, au moyen d'un long tube de porcelaine, la fumée du tabac filtrée & flottante à travers un vase rempli des eaux de senteur qu'il sçavoit les plus agréables à Zénoïde. Pendant ce temps-là, son valet de chambre mettoit ses cheveux en ordre. Le philosophe se ramassoit en lui-même, en regardant stupidement les tourbillons de

la vapeur ondoyante que le plein repouſſoit vers lui. Hors de deſſous la main toujours trop lente du friſeur, il ſe plaçoit à ſon bureau, reprenoit ſes études de la veille, ou s'en donnoit d'autres analogues à ſon plan : Il n'avoit de diſtractions que ce qu'il aimoit à en recevoir de la pipe. La grande habitude rendoit purement machinales les opérations qui avoient rapport à elle : le temps qu'elles ſembloient dérober à la lecture étoit le mieux employé à la réflexion. Il n'y a que les experts qui ſçachent combien l'uſage de la pipe aide aux reſſorts de la mémoire & du jugement. Candide étoit toujours ſurpris quand on venoit lui annoncer qu'il étoit heure d'aller à la Cour ou à table. Il ſe trouvoit prêt pour l'un ou pour l'autre dès qu'il avoit ſubſtitué un habit à ſa robe. S'il s'agiſſoit d'aller dîner, il ſe rendoit avec empreſſement à l'appartement de ſa femme qui donnoit encore quelques regards à ſon miroir, & en recevoit les derniers avis, tous deux paſſoient dans le ſallon où ils étoient attendus de ſix perſonnes qu'ils avoient invitées, & de trois à quatre d'entre dix ou douze qui méritoient qu'on ne les invitât plus. Deux heures ſonnoient. Cacambo, la ſerviette ſous le bras,

bras, adreſſoit la plus courte des harangues à ſa maîtreſſe, qui prenant la main du Convié le plus proche d'elle ſuivoit le noir Maître-d'Hôtel dans la ſalle, & y étoit ſuivie de la Compagnie.

CHAPITRE XXI.

Le Dîner.

TOut étoit arrangé dans la ſalle, comme s'il y eût été uniquement pour le plaiſir des yeux. La plus riche & la plus exacte propreté, ſymbole unique de la véritable opulence, irritoit l'appétit des Convives, excité d'ailleurs par le fumet de divers mets dont un habile Cuiſinier avoit étudié l'alliage. On s'aſſéyoit ſans difficulté à la place qu'on avoit devant ſoi. On parloit peu au premier ſervice. Mais au ſecond qui auroit été le dernier ſi l'on n'avoit pas titré de troiſiéme ſervice le deſſert, la converſation s'animoit ou ſe renforçoit. Elle étoit pour l'ordinaire ſur des ſujets généraux; mais ſans rien tenir de ces diſſections de bel-eſprit, pour leſquelles le faſtididieux

& préſomptueux orateur demande ſilence comme un Profeſſeur du Collége pour la leçon de ſa claſſe. Celui à qui il étoit échu d'entamer la diſcuſſion n'étoit point fâché qu'on l'interrompît, qu'on lui fît des objections, qu'on lui répondît, qu'on lui répliquât, qu'on le contredît ; parce qu'on ne l'en croyoit pas moins habile. Candide avoit ſaiſi promptement ce vrai ton de la bonne compagnie. Le levain de Pangloſſiſme qui fermentoit chez lui à meſure que ſes lumieres s'étendoient, ne faiſoit que rendre ſociable ſon exceſſive modeſtie. Il avoit quelquefois la hardieſſe de conteſter. Mais la juſteſſe de ſon diſcernement, ſa candeur, & ſa douceur naturelle aſſaiſonnoient tellement ſa façon de diſputer qu'il n'y entroit rien des airs & des tons du connoiſſeur. On étoit charmé de n'avoir pas eu raiſon avec lui ſans coup férir. Les viandes étoient levées en un clin d'œil, & leurs plats nombreux remplacés par des criſtaux dont l'adroit Cacambo ſçavoit varier chaque jour les compartimens. L'œil étoit réjoui des diverſes décorations rehauſſées par la porcelaine de Saxe dont ils ſoutenoient les groupes : ſur le point de ſe fatiguer ſur les vives & brillantes couleurs prodiguées par

les

les peines de Meissen, l'œil se reposoit avec complaisance sur la teinte plus douce des fleurs & des fruits colorés par la seule nature. Les laquais se retiroient après avoir distribué sur la table plusieurs pyramides de verres de Bohême aussi nets que le plus pur cristal de roche. Alors chacun choisissoit à son gré ses voisins de droite ou de gauche, ou ceux de l'une & l'autre pour écouter & en être écouté. Le caquet s'établissoit vif sans être trop bruyant. Le Bourgogne, le Champagne & les Muscats de la Provence & de l'Italie également à portée de tous les convives ne se présentoient point avec importunité. Personne ne buvoit par complaisance · personne ne craignoit de paroître boire par goût; on pouvoit disparoître de la salle, sans que cela fût remarqué, & y revenir prendre sa place sans essuyer de gênantes civilités.

CHAPITRE XXII.

L'Après-dîner.

A Un ſignal preſque imperceptible que ſe donnoient Mr. & Mme. Canutſon, la Compagnie ſe mettoit ſur ſes pieds avec allégreſſe, elle ſe partageoit en pelotons comme une troupe de conjurés qui récapitulent leur conférence, & ſe confirment la promeſſe du ſecret. Les laquais l'oreille haute dans le ſallon du buffet, ne manquoient point le premier bruit. Ils entroient, & s'alloient poſter dans les coins de la ſalle à diverſes diſtances, armés d'une aiguiere ſoutenue d'un baſſin du métal ſi chéri des Hollandois. Mme. Canutſon avoit banni de ſon petit cérémoniel familier le faſtueux & mauſſade uſage de grenouiller en public par excès de propreté, & de vouloir avoir la bouche nette au riſque de faire rendre gorge à ſes voiſins. Quiconque avoit beſoin de gargariſme l'alloit prendre en compagnie des Laquais. Quand on avoit reçu à laver pour ſes mains on n'avoit plus rien à faire dans la ſalle. Les deux battans d'une porte du

fond

fond s'ouvroient au premier pas que Zénoïde faisoit vers elle en présentant sa belle main à quelqu'un de l'air le plus gracieux. On se *binoit* pour la suivre à travers une enfilade de vastes appartemens terminée par un grand Cabinet orné à la Turque, lambrissé à la Chinoise, & meublé dans le dernier goût de Paris. Chacun s'étendoit avec volupté sur les sophas & demi-bergeres adossés aux parois. Cacambo versoit dans des coupes de porcelaine de Sève, placées avec ordre sur un cabaret du Japon, cette liqueur nor doré qui embaume de son parfum, & qui sembloit de sa brûlante vapeur ajouter un nouveau luisant aux panneaux de la laque dont les cloisons étoient couvertes. Tout en flairant, en humant cette délicieuse infusion Turque, on causoit nouvelles & politique, sans partialité, sans indiscrétion, du ton le plus leger on s'instruisoit mutuellement de la maniere d'exister qu'il plaisoit à quelques graves personnages de donner à l'Europe pour cette semaine. Toujours respectueuse, mais quelquefois en humeur de plaisanter, la judicieuse troupe refusoit d'admirer avec les gazetiers les riens qu'ils enveloppent de pompeuses épithetes. Il n'étoit pas rare qu'elle traitât de jeux d'enfant

ſant les efforts de génie des Servandoni ſu-
balternes qui ruinent quelques petites Cour
en gaze & en oripeau. Une fois elle déci
da à la pluralité qu'il n'y a de fêtes vérita-
blement royales que celles qui font ſpecta-
cle pour la multitude, qui jettent la joy
dans toutes les claſſes d'un peuple nom-
breux, qui excitent & nourriſſent l'émula-
tion des Seigneurs & des Nobles, & enfi
qui témoignent de l'élévation des goûts d
Souverain, & du diſcernement de ſon ap-
parente prodigalité. Avec quelque circon-
ſpection que ces ſujets fuſſent traités, on s'in-
terdiſoit le ſouvenir de leur diſcuſſion; & u
doigt de *Maraſquin*, que perſonne n'oſo
refuſer ſous le nom que Zénoïde lui avo
donné *d'Elixir d'Oubli*, noyoit ſans retou
la mémoire du badinage.

Inſenſiblement on gagnoit l'heure du ſpec-
tacle. Mr. & Mme Canutſon s'étoient im-
poſé d'y aller deux fois la ſemaine; & com-
me ils étoient perſuadés que des gens qu
ſçavent lire cherchent plutôt à ſe récréer &
à ſe diſtraire qu'à s'inſtruire en allant à l
ſalle de la Comédie, ils prenoient leur
jours, moins ſur la piéce que ſur les ac-
teurs qui devoient jouer. Lorſque la ſoi-
rée n'étoit point deſtinée au théâtre, Zé-
noïde

noïde lioit les parties de jeu qu'elle croyoit capables d'amuſer. Candide paſſoit dans ſon cabinet ou dans la galerie avec ceux qui comme lui ne trouvoient point de plaiſir à jouer. Après les heures qu'il donnoit à Zénoïde il n'en avoit point qui lui fuſſent auſſi agréables que ces deux ou trois, où il ſe livroit ſans réſerve, mais avec diſcrétion, à l'avidité d'augmenter ſes connoiſſances & au beſoin d'acquérir l'art de les faire valoir. Son ame ſe développoit toute entiere devant des hommes vertueux & ſçavans. Il avoit quelquefois à rougir des qualifications qu'ils donnoient aux vices & aux vicieux, mais c'étoit d'une honte qui l'humilioit ſans l'avilir à ſes propres yeux. Si jamais il y eut homme au monde propre à rendre un Métaphyſicien moderne opiniâtre ſur (1) la découverte d'un ſeptiéme ſens, appellé ſçavamment le ſens moral, c'étoit aſſurément notre héros. Son inſtinct pour le bien ſembloit univerſel. Mais il avoit éprouvé que la nature le donne brut cet inſtinct

[1] M. Ralph ne connoiſſoit point encore apparemment l'excellent livre *De la nature* que par les Journaux. Avant que de le déclarer injuſte ou ignorant, on doit l'attendre aux autres Tomes de ſon Hiſtoire. *Note du Traducteur.*

instinct, si elle le donne ; & qu'étant formé, ainsi que le sont ses divers objets, par le caprice ou la convenance des différentes nations, il n'est ni sûr ni invariable dans ses sensations, comme il devroit être, s'il étoit le sens caractéristique du genre-humain. Il se déclaroit donc intérieurement contre la découverte, par vraie conviction. Partout où il trouvoit quelques traits de morale qu'il pût s'appliquer défavorablement, il se consoloit dans le manque de lumieres & d'expérience, dans l'usage, dans les loix du pays, qui avoient rendu ses faux-pas presque inévitables. Ainsi muni contre le découragement, il s'excitoit à reconnoître toutes les routes, à ne se laisser aucune excuse pour les écarts, à présumer avantageusement de sa raison & de ses heureuses inclinations pour l'avenir. Satisfait de ses judicieux amis, & content de soi-même, il retournoit avec eux vers les Dames & leur compagnie que souvent il trouvoit augmentée. Un ambigu élégant sans superfluité, & pour cet effet abandonné à forfait pour toute l'année au chef de cuisine, rassembloit dans la salle les joueurs & les raisonneurs. Un peu après onze heures on se séparoit. Mr. & Mme. Canutson étoient

étoient alors rendus l'un à l'autre. Telle fut la maniere de vivre des deux époux plusieurs mois encore après que Zénoïde eut fait présent à son cher époux d'un fils, à qui pour une parfaite ressemblance avec son pere il ne manquoit que d'être venu au monde avec une jambe de bois. On ne se souvenoit point à Coppenhague d'avoir vu un couple plus heureux & qui méritât davantage de l'être.

CHAPITRE XXIII.

Comment Mr. Canutson sans y penser se fit une réputation.

LA malignité n'avoit point de prise sur le noble Canutson : l'envie & la jalousie étoient mises en défaut par un homme dont la vertu étoit sans rudesse, & l'opulence sans orgueil, qui étoit complaisant sans bassesse, & avec mesure, qui ne faisoit aucune ostentation de sa dépense, qui ne paroissoit rien prétendre du faste qu'il se permettoit. Il ne s'élevoit pas le moindre doute sur la vérité de sa généalogie ; par-

ce que tout dans sa personne & dans sa maison concouroit à éloigner l'idée d'un parvenu. Etant un des riches Gentilshommes du Dannemarc, & occupant un des plus beaux Hôtels de la Capitale, qui est en même temps la résidence des Rois, il ne lui étoit pas possible de rester ignoré ou éloigné de la Cour. Le Seigneur Volhall le pressoit vivement de s'y laisser conduire sous ses auspices. Mais Zénoïde avoit le cœur trop haut pour conseiller à son mari de se choisir un protecteur subalterne; & elle l'estimoit assez pour penser que les hommes de l'espece de ce jeune Seigneur n'étoient point taillés en protecteurs d'un homme tel que son Candide. Heureusement la Cour étoit hors de la Capitale pour toute la belle saison qui ne faisoit que commencer; c'étoit une nouvelle faveur pour notre héros, à qui cela donnoit le temps de se façonner pour ce nouveau monde, avant que de s'y montrer.

Quand un homme sçait prendre l'esprit de son état, toute sa conduite s'ajuste, pour ainsi dire, d'elle-même à la plûpart des relations que lui doit donner son état. M. Canutson s'étoit dit une fois pour toutes qu'il n'étoit plus Candide, c'est-à-dire, qu'il avoit cessé d'être un homme isolé dans la société civi-

civile, lequel ne devant rien à perſonne & n'attendant rien de perſonne, peut ne voir au monde que lui-même, & rapporter, ſubordonner tout à ſa ſatisfaction particuliére. Il ſe conſidéroit ſous toutes ſes relations actuelles & poſſibles. Ainſi qu'un ſage & habile Militaire ne connoît aucune opération de ſon métier, ſans avoir en même temps l'idée de l'audace, de la célérité, de la force, & du ſens froid qui doivent caractériſer les ſuccès glorieux, le vertueux Danois faiſoit entrer à peu près également dans toutes ſes combinaiſons ſon Prince, ſa patrie adoptive, ſa femme & ſes enfans. Le pere & l'époux, le ſujet & le citoyen, ſembloient toujours opiner avec lui : en peu de jours il avoit pris l'habitude de confondre ce qui lui étoit perſonnel avec ce qui lui étoit devenu eſſentiellement relatif; il penſoit avoir ſuffiſamment pourvu à celui-là, lorſqu'il n'avoit rien à ſe reprocher ſur celui-ci. Avec cette façon de penſer, il ſe fit en tout genre une excellente réputation. Quoiqu'il ſe livrât avec volupté à l'entretien des hommes lettrés & ſçavans dont il ſe trouvoit honoré d'avoir tous les jours quelques-uns à ſa table, il ne perdoit jamais de vue la néceſſité que ſon état lui impoſoit de fai-

re illusion sur l'espece & la mesure de l'ignorance dont il cherchoit à sortir. Rarement il faisoit des questions. Déjà il s'étoit convaincu que l'homme de sçavoir qu'on interroge en disciple, prend sans même s'en appercevoir le ton de maître, se fâche d'être contredit, vient jusqu'à prendre le doute pour une insulte, & ordonne plutôt qu'il ne presente ses opinions. Adroit à produire par dégrés, & piece à piece, l'objet de sa curiosité, il sembloit moins consulter des hommes capables de l'instruire, que réfléchir avec eux & chercher à approcher sa façon de penser de la leur, sur les points dont la discussion n'étoit pas nouvelle pour lui. Evitant avec soin les écarts de l'imagination & les vastes spéculations sur le possible, quand elles annonçoient le réformateur, il engageoit ses amis à déployer plus de sçavoir que de subtilité. L'à-propos de ses observations excitoit leur émulation; ils aimoient à paroître sçavans. Foiblesse tant qu'on voudra, celle-là vaut une vertu pour la société. Comme notre héros déroutoit avec un art infini les conjectures des curieux sur sa vie passée, l'opinion s'étoit formée qu'il avoit eu pour ayeul quelque fameux disgracié des régnes précédens, & la distan-

ce

ce où il s'étoit vraiſemblablement tenu du Dannemarc excuſoit le beſoin qu'il avoit d'éclairciſſemens ſur quantité de détails. On ſe le figuroit tenant de ſon éducation les notions du gouvernement arbitraire établi par la loi ; & on n'étoit point ſurpris que des reſſentimens héréditaires l'ayant empêché d'obſerver un monarque qui embraſſoit la félicité de ſon peuple en toutes ſes branches, il parût tout-à-fait étranger dans pluſieurs opérations du gouvernement paternel & de l'adminiſtration patriotique. Les plus pénétrans s'accordoient avec les autres pour le reconnoître homme de grand ſens. Ceux qui ſe diſtinguoient moins par la profondeur que par les agrémens du ſçavoir, faiſoient honneur à ſon diſcernement, du cas qu'il témoignoit faire de leur perſonne. Enfin il paſſa pour un Seigneur de beaucoup d'eſprit, pour un véritable amateur, chez qui la modeſtie & la politeſſe étoient l'ornement d'un mérite ſolide. La reconnoiſſance de quelques-uns dont ſa diſcrette généroſité avoit deviné & fait ceſſer les petits embarras domeſtiques, n'avoit pas été muette. L'eſtime qu'on eut pour lui dans ce département étoit accompagnée d'une ſorte de reſpect, qui le garantiſſoit à

jamais du venin de ces insectes littéraires qu'on voit darder leur sale éguillon contre les Mécenes qu'ils ne sont pas dignes d'avoir pour bienfaiteurs.

Mr. Canutson étoit bien éloigné de l'altiere inapplication du feu Seigneur Volhall. Il n'avoit pas jugé que la meilleure & la plus convenable maniere de faire valoir son bien fût celle qui donne moins de soins. La constitution à rente lui parut instituée pour la sûreté des veuves & des orphelins, pour la tranquilité d'un fainéant, & nullement pour la satisfaction d'un citoyen. Le desir de placer plus avantageusement à tous égards un capital d'environ 600 mille Rixdalers, dont il se trouvoit maître, le porta à rechercher l'amitié des plus habiles commis des Bureaux du Commerce, à former liaison avec plusieurs négocians de réputation, avec des Agronomes & des artistes ; au bout de rois à quatre mois il eut des fonds dans la plûpart des grandes fabriques & un intérêt sur les vaisseaux destinés pour les Indes : il fut propriétaire d'un vaste terrein dans la Norvége ; & il avoit pris des arrangemens si judicieux pour sa culture, qu'il s'en pouvoit prometre le plus heureux défrichement. Avant le retour de la Cour il étoit cotté sur

le

les tablettes des Miniſtres du Roi pour un ſujet digne de leur eſtime & de la bienveillance royale. Il ne s'en doutoit nullement, car il étoit uniquement remué dans tout ce qu'il faiſoit par le deſir de faire tout au mieux. Plus fidele à ſon amitié pour Pangloſſ qu'aux leçons de Zénoïde ſur ſa philoſophie, il aimoit à raiſonner ſur ſa condition d'après le ſyſtême du raiſonneur Veſtphalien ; & quand il étoit content de ſoi, ce qui lui arrivoit ſouvent, il ſe diſoit en lui-même : Pangloſſ, Pangloſſ, vous aviez raiſon, tout eſt au mieux, & ſur-tout quand nous le voulons. Votre opinion n'eſt point enterrée avec vous, mon cher Maître : je la ſoutiendrai toute ma vie & je vous en donnerai toute la gloire.

Notre héros ignoroit pareillement que ſortant très-rarement de ſon hôtel, il fût fort connu dans la ville & univerſellement aimé du peuple. Comme il ne voyoit que l'équité la plus commune dans ſon exactitude à payer les marchands & les livranciers, il n'imaginoit pas qu'elle lui attirât la plus grande conſidération. Les Paſteurs de pluſieurs paroiſſes de la capitale étoient ponctuels à lui faire leur viſite le ſamedi dans la matinée : rien là pour lui d'extraordinaire ; & il

ne

ne pensoit pas que cela fût remarqué. La premiere Suivante de sa femme alloit fréquemment dans des quartiers éloignés du sien, elle entroit comme à la dérobée dans plusieurs maisons où étoient des malades de son sexe : elle y restoit peu ; & elle en sortoit comme elle y étoit entrée. Les petits ne sont pas toujours méchans comme on le dit. Espions des Grands, ils notent encore plus volontiers leurs bonnes que leurs mauvaises actions ; & malgré la pieuse promesse des Pasteurs, malgré les précautions de la femme de chambre, les misérables qui recevoient du soulagement par leur entremise avoient connu la main bienfaisante qui s'étendoit sur eux ; & ils croyoient n'être reconnoissans qu'en la faisant connoître. Chéri à la Ville, estimé à la Cour, prôné par les tenans de la République des Lettres, notre héros avoit auprés des Ministres du Roi la plus puissante & la plus glorieuse recommandation, lorsque étant enhardi par Zénoïde il résolut d'aller se présenter lui-même à celui qu'il avoit choisi pour en faire son protecteur : c'étoit l'ami du Seigneur Wath-Adelich, ce patriote qui avoit pacifié la Norvége en persuadant à Sa Majesté de suspendre les opérations de ses armées jusqu'au

u'au retour des Commiſſaires, qu'il choiſit our aller ſur les lieux.

CHAPITRE XXIV.

e que Mr. Canutſon vit dans l'anti-chambre du premier Miniſtre.

LA juſte idée que Candide s'étoit faite l'autorité royale, le fit entrer avec reſpect ns le palais où habitoit ſon principal dé-ſitaire. Quelle conſolation pour la foule ſuppliants qui étoit dans la premiere ſalle i'il traverſoit, ſi elle avoit ſu reconnoî-e ſur ſon viſage & dans ſon maintien ce ntiment dont il étoit pénétré ! Il étoit ſi u avantageux, qu'il n'avoit oſé prendre e autre heure que celle des audiences. paſſa dans l'anti-chambre ſur l'invitation ın Laquais qui à ſa vue en avoit ouvert porte. Il n'apperçut d'abord qu'un pelo-ı de cinq à ſix hommes, dont l'habille-ent auſſi riche que le permet la Pragmati-e Danoiſe, étoit d'une élégance recher-ée juſqu'à la ſingularité. Les ayant ſa-s d'une profonde révérence, il alloit ſe

join-

joindre à eux. Mais ces Meſſieurs paroiſſant à peine avoir fait attention à ſon ſalut, continuerent la promenade qu'ils faiſoient de long & de large : au moment qu'il les abordoit, le hazard voulut qu'ils lui tournaſſent le dos. Ses yeux parcoururent alors le vaſte appartement. Il vit dix à douze perſonnes aſſiſes loin à loin dans le plus profond ſilence, & qui ſembloient craindre d'occuper toute entiere la chaiſe qu'elles occupoient. Il alla modeſtement prendre place au milieu du plus grand intervalle & figurer avec elles. Comme il aimoit à réfléchir, ſes réflexions le porterent ſur les cinq à ſix perſonnes qui touſſoient, mouchoient, crachoient, prenoient du tabac avec grand bruit. Ils faiſoient de fréquentes gliſſades en marchant, ils ſe retournoient avec une vîteſſe qui rendoit à l'antichambre le même ſervice qu'un ventilateur. Souvent ils s'arrêtoient tout court pour chuchetter entr'eux de l'air le plus myſtérieux ; & après chaque confidence ils pouſſoient un bruyant éclat de rire, qu'on eût dit concerté comme un temps d'évolution militaire. Quels ſont, ſe demandoit-il, ces Meſſieurs ſi dédaigneux, ſi importans & ſi étourdis ? Il n'eſt pas poſſible qu'ils ſoyent des

les parens ou des amis du Miniſtre qu'on
dit ſi fort ſupérieur à ſon rang & à ſa for-
une : ils ſe garderoient bien de le desho-
norer, en affichant ſi près de lui un carac-
ere ſi oppoſé au ſien, ils ſont trop gais
pour des ſolliciteurs, trop peu polis pour
es courtiſans. Ce ſeroit ici bien pire qu'en
Perſe ſi ces inſultans mortels étoient des fa-
oris du Roi. En Perſe je ſuis venu à la
aveur en recevant les étrivieres : ici, on y
iendroit en les méritant !

Comme il en étoit-là de ſes réflexions,
ntra un négociant de ſa connoiſſance, lequel
u grand étonnement du faiſeur de conjec-
ures, prit revanche complette pour lui ſur
s cinq à ſix perſonnages. Lorſqu'ils s'a-
nçoient vers lui avec force courbettes, il
oubla le pas & les eſquiva en leur rendant
our tout ſalut une gliſſade preſque imper-
ptible. Il alloit droit à la porte de la
ambre : mais il apperçut Mr. Canutſon.
uſſi-tôt il vint à lui, & lui reprocha po-
ment de perdre ſon temps dans l'Anti-
ambre. Candide briſa ſur le compliment,
ur contenter ſa curioſité. Depuis un
art-d'heure, dit-il à Mr. Ducrédit, je
amuſe à examiner ces cinq à ſix Meſſieurs.
ous paroiſſez les connoître, obligez-moi

de

de m'en dire ce que vous en pouvez dire. Hélas ! répondit-il en hauſſant les épaules, ce ſont des fainéans illuſtres, de nobles inutiles qui viennent ici tuer deux ou trois heures de leur journée pour aller enſuite jouer l'importance par la ville. Lorſque le Miniſtre paſſera, ils lui adreſſeront une profonde révérence, à laquelle il n'attache aucune ſignification. Leur carroſſe roulera à la ſuite du ſien juſqu'au Château. Là ils s'éparpilleront dans les appartemens, où ils débiteront à tort & à travers les ſecret du Cabinet, dont ils auront eu la connoiſ ſance que vous voyez. Vous me ſoulage d'un grand fardeau reprit ingénûment Mr Canutſon : j'appréhendois que ces Meſſieur fuſſent plus conſidérables, leur eſpece eſt elle nombreuſe ? Toujours trop, repart Mr. Ducrédit : Cependant c'eſt à préſen beaucoup moins qu'autrefois, car elle e priſée ce qu'elle vaut & ce que la font va loir les Miniſtres. Ces derniers ſe parta gent entre le travail & ſon délaſſemen Pour celui là ils veulent être ſeuls, & pou l'autre, ils attirent près d'eux des homm d'eſprit & de mérite. Ils ne font n compte de ces aſſiduités muettes, do leurs yeux feroient fatigués, ſi l'inflexibi

té des Laquais ne tenoit les Pantomimes à
juste distance hors de leur vue. C'est
ainsi, dit Candide, que les Bedeaux ne pou-
vant pas empêcher certains animaux propha-
nes de pénétrer dans les temples, se bor-
nent à leur fermer l'entrée du sanctuaire.
Candide, le généreux Candide, n'eut pas
plutôt lâché la vive épigramme, qu'il se la
reprocha.

Un laquais ayant mis en ce moment la
tête hors de la porte de la Chambre, le né-
gociant courut à lui, déclina son nom,
et la porte lui fut ouverte. A peine eut-
il laissé Mr. Canutson à sa solitude, que le
peloton dirigea sa marche vers son coin,
avec l'intention marquée de l'aborder. Ces
Messieurs le prenoient dans un bon moment,
dans celui où s'accusant de les avoir traités
trop durement, il étoit disposé à le répa-
rer. Mais sa bonne fortune épargna cette
épreuve à sa complaisance. Le même la-
quais reparut, accourut à lui, & lui porta
respectueusement invitation de Son Excel-
lence pour passer dans son Cabinet. Il
suivit le laquais. Les Messieurs du pelo-
ton qui étoient à portée d'entendre le mes-
sage, se plierent en deux devant lui à son
passage : il resta encore assez dans l'anti-
chambre

chambre pour entendre voler ſon nom de bouche en bouche. Le laquais lui fit traverſer la chambre où étoient pluſieurs perſonnes de ſa connoiſſance outre Ducrédit : il le mena droit à la porte du Cabinet, qui s'ouvrit au léger coup d'ongle qu'il y donna.

CHAPITRE XXV.

Candide chez ſon Excellence.

LE Miniſtre n'avoit avec lui que ſes Secrétaires à qui ſelon toutes les apparence il avoit achevé de tailler leur beſogne puiſqu'ils ſe retiroient. Il fit un pas ver M. Canutſon, en lui tendant la main d l'air le plus gracieux. Celui-ci ne fut poin déconcerté par la rapidité des queſtions qu lui fit ſon Excellence : elles étoient obligeantes, & il y répondit en même-temp avec la politeſſe la plus reſpectueuſe & l plus aiſée. Après quoi, il donna le tou le plus naturel au petit diſcours qu'il avo médité. Le Miniſtre fut charmé de la noble franchiſe avec laquelle il lui offrit c qu'il pouvoit avoir & acquérir de talent dan

tel

elle partie du service de Sa Majesté, où il oudroit l'employer. Il vit avec plaisir que 'ambition de son riche & noble protégé toit uniquement le desir d'être utile. L'enretien s'engagea. Sans ravaler, ni rejetter ucune des diverses manieres de servir Sa Majesté, le pacifique Candide sçut exposer on goût de préférence pour le travail du Cabinet. Sans se parer d'un désintéressenent dont la montre est une satire dans es Cours, il sçut faire entendre qu'il étoit n situation à ne jamais importuner la muificence royale; & qu'avant que de s'offrir ux bienfaits de son Souverain, il souhaitoit de les mériter. Enfin il parut ne souaiter un rang à la Cour, que pour rendre Zénoïde celui pour lequel elle étoit née. e Ministre prenoit plaisir à approfondir out-à-coup un homme qui n'avoit de fauxuyant sur rien. Assuré de son client, & ertain de faire une bonne acquisition, près une conversation de demi-heure, il lui it qu'il le présenteroit le même jour au oi, & qu'avant la nuit il auroit sa place arquée entre les serviteurs particuliers de a Majesté.

M. Canutson sortit du Cabinet pénétré e joye & de reconnoissance. Eh quoi! se

 disoit

disoit-il en repassant dans la chambre, cet homme chargé de titres, d'honneurs & d'affaires est sans le moindre effort, tel que j'ai tâché d'être quand j'étois Gouverneur d'une grande Province de la Perse, & tout le monde dit qu'il est tel qu'il doit être! Les hommes de ce Royaume sont cependant de la même espece que ceux de la Perse. Zénoïde, Zénoïde! il faut bien se garder de juger trop désavantageusement du genre-humain par crainte d'en juger trop favorablement. Les hommes ne sont point nés loups, disoit très-bien le vertueux Anabaptiste Jacques, & je croirois volontiers que s'ils le deviennent, c'est qu'en les traitant comme s'ils l'étoient, on les oblige à le devenir. Tel maître, tels valets. Croyons-en quelquefois Pangloss. Tout est bien, tout est au mieux. Il falloit que les Espagnols fussent des monstres dans le Mexique & dans le Pérou, pour que les peuples d'Eldorado sentissent leur félicité. Il faut qu'en Perse la plûpart de ceux qui ont la main au timon gouvernent mal, afin que les Danois sçachent ce qu'ils doivent à leurs Gouverneurs. Il faut qu'en Perse les habiles & honnêtes gens qui sont à la tête des affaires soyent calomniés, haïs, déposés

&

& dépouillés, afin que les Miniſtres du Roi de Dannemarc tiennent compte à la nation de ſon eſtime & de ſa reconnoiſſance.

Au bout de cette réflexion, Candide ſe trouva au milieu des gens d'élite qui attendoient leur audience particuliere du Miniſtre. Ils garderent Mle ſilence à l'approche de notre héros, croyant qu'il alloit parler : mais il ne parla point, ce qui accrut la haute opinion que Ducrédit avoit donnée de lui. La converſation ſe reprit où elle en étoit lors de ſa venue : il s'y mêla à propos & modeſtement, diſant peu de choſe ſur ce qu'il ſçavoit, & preſque rien ſur ce qu'il ne ſçavoit pas : ce qui eſt le vrai moyen de s'inſtruire & de paroître tout ſçavoir. Deux heures paſſerent pour lui comme un moment dans cette bonne Compagnie, compoſée des premiers hommes de la capitale pour le génie & les talens.

A certain ſignal, les laquais ouvrirent les deux battans de la porte de la chambre. Les Seigneurs de l'antichambre dont le nombre étoit groſſi, entrererent d'un air triomphant. Mais ils ne furent pas plutôt dans la chambre que changeant totalement de viſage & de maintien, ils ſe ſerrerent en haye, la tête haute, les yeux baiſſés,

& immobiles fur leurs pieds comme des ftatues. Le Miniftre fortit du Cabinet. Il falua à droite & à gauche dans la chambre; & prenant Mr. Canutfon par la main, il lui abandonna la fienne jufques dans l'antichambre, en lui difant de l'accompagner au Château. Son Excellence reçut avec un grand air de bonté mêlé d'intérêt les requêtes qu'un chacun vint lui préfenter. E'e jettoit les yeux fur le bordereau & mettoit ces papiers dans fes poches avec quelque diftinction. Il lui en fut donné une par une jeune femme toute charmante, qui croyant que fa reconnoiffance feroit de quelque poids, fe hazarda à parler en faveur du fuppliant. Ce qu'elle dit ayant rappellé au Miniftre l'objet de la fupplique, il lui rendit le placet; j'aurois plaifir, lui dit-il, à vous obliger; mais ce ne fçauroit être en chofe injufte. La place que vous demandez eft occupée par un honnête homme; & la furvivance en eft promife à un autre qu'il en eft également digne. Honteufe & contente, la jeune folliciteufe reprit fa requête, & fe retira. Tous ceux qui étoient venus pour l'audience ayant été expédiés, fon Excellence fe rendit au Château. Mr. Canutfon eut fon carroffe

le

le premier de la ſuite : il fut en même temps que ſon protecteur dans l'appartement de Sa Majeſté.

CHAPITRE XXVI.

Comment Candide rencontre Martin chez le Roi & le perd.

RIen n'étonna plus Mr. Canutſon chez le Roi ; il y voyoit en grand ce qu'il avoit vu en petit chez le Miniſtre : Meſſieurs du peloton n'avoient pas encore publié leurs découvertes ; & quand Sa Majeſté lui eut fait l'honneur de recevoir ſes hommages avec diſtinction, il étoit bien capable de ſoutenir ſans embarras toute l'eſtime que la Cour voudroit faire de lui. En parcourant les figures les plus marquées, il ſe fixa ſur une qu'on pouvoit prendre pour celle de l'indifférence elle-même. L'homme dont elle couronnoit le coloſſe étoit bien couvert, mais mal habillé, ſans paroître ſe ſoucier ni de l'un ni de l'autre ; il voyoit parce qu'il avoit des yeux : mais il ne regardoit rien ou regardoit tout du même œil, ſans

plaiſir

plaisir & sans intérêt. Il étoit isolé entre les tourbillons qui se heurtoient continuellement en allant & venant dans le vaste antichambre. Comme il ne faisoit attention à personne, personne ne faisoit attention à lui, à quoi on pouvoit connoître qu'il n'étoit plus étranger à la Cour. Ayant rencontré par hazard les yeux de Candide qui le fixoient avec avidité, il parut s'animer. S'étant frappé le front du plat de la main, il fit quelques pas vers notre héros, dont aussi-tôt les idées se débrouillerent. Les deux figures si différentes s'approcherent, se joignirent & se baiserent, au grand étonnement de ceux qui le remarquerent : ô mon cher Martin, ô mon ami, mon frere ! j'ai donc la satisfaction de vous embrasser ! il ne manque plus rien à mon bonheur, puisque je dois renoncer à voir Pangloss que j'ai vû mourir de ces deux yeux. Cunegonde m'avoit bien dit que vous étiez du voyage. Mais je vous croyois noyé. Il n'en est rien comme vous voyez, dit Martin de son ton ordinaire. -- O mon cher Philosophe, comment vivez-vous à Coppenhague ? depuis quand y êtes-vous ? Qu'y faites-vous ? Aurois-je la joye que votre étoile eût laissé à mon amitié quelque chose à faire pour votre bien-

bien-être? Non pas pour le présent, répondit Martin, mais cela pourra venir. Oh! reprit Candide, si votre sort n'est pas assuré, n'hésitez pas, mon ami, à vous reposer entiérement de lui sur moi. Je puis faire celui d'un Philosophe tel que vous, & à sa volonté & à l'abri de tout événement. -- Je ne crois ni l'un ni l'autre. -- Pourquoi donc? Est-ce que vous doutez de mon amitié? -- Non, mais je doute de moi & j'ai droit de douter de votre pouvoir. Puis-je répondre que je voudrai demain ce qu'il m'aura plû de vouloir aujourd'hui? Et vous, pouvez-vous tout ce que je pourrai souhaiter que vous fassiez pour moi? -- Mon cher ami, je sçai que vous ne formez point de desirs insensés; & vous serez à souhait, lorsque je vous aurai assuré par contrat une honnête indépendance pour le reste de vos jours. -- Assuré! cela n'est pas possible. -- Pourquoi? Parce que le Diable qui peut m'enlever les bienfaits d'un Monarque bienfaisant, peut à plus forte raison me priver un jour de vos dons: laissons-lui ses coudées franches, c'est le moyen de lui donner moins de prise sur nous. Quoi! judicieux Martin, vous avez cessé d'être malheureux, & vous n'avez pas cessé d'être

Mani-

Manichéens ? -- Je ne vis pas la conséquence de l'un à l'autre : le mauvais principe s'eſt endormi & je m'en trouve bien. Mais il me retrouvera à ſon réveil, & me fera payer la ſurpriſe. -- Votre mauvais Ange eſt dans votre imagination, mon cher ami, vous empoiſonnez vous-même votre bien-être par vos frayeurs. -- Je ſuis prudent & ne ſuis point poltron, je me précautionne & ne m'épouvante pas. -- Nous ne ſommes pas faits pour lire dans l'avenir, mais bien pour jouir du préſent. -- Vous dites d'or : ajoutez qu'il faut jouir comme ne poſſédant pas, & vous aurez ma véritable philoſophie. Les deux principes ſe chamaillent, les pauvres humains abandonnés au vainqueur ſouffrent du chamaillis, à peu près également, en attendant que le ſort décide de la victoire. Il vient d'être démontré que pendant que les coups ſe donnent & ſe rendent, pendant que les deux Anges tiraillent à forces égales, c'eſt même meſure de crainte & d'eſpérance, de plaiſir & de douleur, pour les créatures ſoumiſes à cette influence. Partez de là, & cherchez ce qu'il en eſt de nous quand le battu devient le battant ; puis eſt rebattu avant que de rebattre. Au reſte je n'ai point la rage de

l'eſprit

l'eſprit convertiſſeur. Mon ſiſtême eſt à moi, je ne le chéris que pour moi.

Candide ſe ſentoit fort de raiſons, il aimoit ſincérement le ſauvage philoſophe: il auroit voulu le convaincre & le perſuader; & il diſpoſoit contre ſon opinion toutes les batteries que la religion tient en magazin: Mais la place n'étoit pas tenable. L'Huiſſier de la Chambre appellant à haute voix le noble Canutſon, notre héros dut voler à lui & remettre la diſpute à une autre fois, il n'eut le temps que de dire à Martin de l'attendre, & qu'il alloit le rejoindre inceſſamment: ſans pouvoir attendre ſa réponſe, il marcha où il étoit appellé. Convaincu & perſuadé de l'exiſtence d'un principe ſouverainement bon à ſa maniere, qui eſt au-deſſus de notre intelligence, il entra dans la chambre du Roi comme dans le ſanctuaire où réſidoit le repreſentant de cet être ſuprême & ſon inſtrument principal de la félicité des mortels ici-bas. Que de reſpect, que de ſincérité dans l'hommage qu'il rendit à ſon Prince! De quelle tendreſſe ſon cœur vertueux & reconnoiſſant ne fut-il pas pénétré pour la perſonne du Monarque qui lui laiſſa voir un maître impatient d'être un rémunérateur. Il dit peu

de paroles. Mais l'expreſſion de ſes yeux & de ſon viſage en donnoient plus à entendre que la plus belle harangue.

Etant ſorti du Cabinet de Sa Majeſté, il n'avoit rien qui le preſſât tant que de ſe mettre à l'aiſe par la confidence de ſa joye & de ſes eſpérances. Il étoit dans ces Momens ſi chers à l'ambition vertueuſe, où elle voit juſqu'à perte de vue le chemin de l'honneur & de la gloire. Il chercha des yeux le Philoſophe Martin, & ne le rencontra point. A un inſtant de-là un jeune Seigneur, neveu du Miniſtre, vint lui dire que Son Excellence l'avoit mis du nombre de ſes convives à dîner; & il lui offrit une place dans ſon carroſſe: le reſte de la journée ne fut plus à lui; il ne put rentrer à l'Hôtel avant les huit heures du ſoir. Mais il y rentra avec les brevets & lettres de Chambellan-Honoraire de S. M. & de ſon Conſeiller-Actuel-Intime aux Conſeils du Commerce, des Domaines & des Finances. Il ſe fit annoncer à Zénoïde par Cacambo le Courtiſan & l'homme d'Etat du jour. On ne dira point avec quel empreſſement il lui fit le rapport de ſa journée, avec quelle avidité il fut écouté, avec quelle profuſion il fut loué. Tout d'un coup

coup cet époux qu'elle aimoit uniquement avoit raproché les diſtances que la naiſſance & la fortune avoient miſes entr'eux. Bien loin que déſormais elle fût humiliée en ſe rapellant la route tortueuſe qu'il avoit tenue pour arriver jusqu'à elle, ſa vanité ſe trouvoit flattée d'avoir ſçu diſcerner qu'il étoit digne d'être reçu dans la meilleure: car tout ingénu que s'eſt montré notre Héros, plus prudent que ſon Hiſtorien, il avoit ſçu taire telle & telle hideuſe avanture; & à l'entendre, on étoit forcé d'avouer que la fortune avoit tout fait dans le bizarre aſſemblage de toutes.

CHAPITRE XXVIII.

Comment Mr. Canutſon fut trompé ſur un philoſophe ſingulier qu'il croyoit être Martin.

PLuſieurs jours ſe paſſerent ſans que Candide eût nouvelles du philoſophe Hollandois: il en étoit ſurpris, dépité même. Il croyoit de bonne foi qu'il lui tardât d'être généreux envers ſon ami. Mais ſans qu'il s'en apperçut il lui tardoit bien davantage de l'avoir

pour témoin de ſon opulence. Rien de plus aiſé que de ne tirer aucune vanité de ſa fortune vis-à-vis de ceux qui ignorent que nous ſommes des parvenus; rien de plus difficile que cette équité raiſonnée avec ceux qui ont connu nos diſgraces ou notre obſcurité, & qui peuvent meſurer la grandeur du ſaut que nous avons fait. On ſe dit machinalement que ces derniers nous feront honneur de nos ſuccès, & que leur étonnement mêlé d'admiration n'irapoi nt ſans une ſorte de vénération perſonnelle. Le noble Canutſon ne ſe rappelloit pas qu'il avoit oublié de donner ſon adreſſe à Martin, & que cet indifférent mortel n'étoit point acceſſible à la curioſité qui auroit excité tout autre que lui à des informations. Auſſi eut-il tout le temps d'oublier le philoſophe Hollandois avant que celui-ci eût l'idée de le chercher.

Un jour que le caquet étoit plus nombreux & plus bruyant dans le Cabinet Chinois de l'Hôtel, il entendit débiter entre les nouvelles de la ville pluſieurs particularités ſur le compte d'un homme ſingulier qui lui rappella Martin, & qu'il prit bientôt pour Martin lui-même. C'eſt un Etranger, diſoit-on, qui a été perſécuté en pluſieurs pays

par

par les Eccléſiaſtiques. Il parle peu, ſi on ne le preſſe par des queſtions accumulées; il médite beaucoup, & il écrit encore davantage. Ce qu'on peut juger de lui avec certitude, c'eſt qu'il a beaucoup d'eſprit, de caprice & d'opiniâtreté. Il eſt un compoſé des diſparates les plus frappantes; & il paroît ne le pas ſentir. Il fuit la compagnie, & il fréquente les promenades publiques, les lieux d'aſſemblée. Il eſt aſſidu au ſpectacle qu'il aime, & il blâme le goût du ſpectacle: il ſe pique d'être ſçavant, & il décrie le ſçavoir: il cultive les arts, & il les mépriſe. Il ne fait aucun cas de l'argent, & on diroit que la jalouſie le dévore ſur ceux qui en ont & qui s'en ſervent. Il ne veut manger que de la ſalade & des fruits, & il gémit de ce que les gueux n'ont pas à manger des perdrix & des ortolans. Il ſe croit obligé de vivre de ſon travail, & il plaint ceux qui ſont obligés de travailler pour vivre. Il raiſonne profondément ſur ce qui lui ſemble impoſſible, & il ſe chagrine de ce que cet impoſſible n'exiſte point. Il dédaigne de conſidérer le monde comme il eſt, & il s'afflige de ce qu'il n'eſt pas autrement. Il ne parle que de la foibleſſe de l'entende-

ment humain, & il veut avoir toujours raiſon. Enfin ſa bizarrerie ſe répand ſur tout. Il ſe dit dans l'indigence, & il s'offenſe des ſecours qu'on lui offre. Il ſe dit dans le malheur, & il ſe refuſe aux moyens les plus faciles de n'y être plus.

Mr. Canutſon ne laiſſa point pénétrer qu'il connût un homme à qui tous ces travers puſſent aller. C'étoit autant par égard pour ſon ami que pour ſoi-même. Mais il auroit juré qu'il devinoit l'original: il étoit déjà de l'opinion de ceux qui font marcher la conſcience avant le raiſonnement, & qui penſent qu'il n'y a point d'abſurdités que ne puiſſe loger une tête aſſez dérangée pour vouloir comprendre la divinité. Un ſage de la trempe de Martin, ſe diſoit-il, n'a qu'un pas à faire pour devenir un fou de la premiere claſſe. Le ſçavoir n'eſt bientôt plus chez lui qu'une fiévre d'eſprit qui tient ſon cerveau dans un tranſport continuel, & ſa raiſon perpétuellement en conflict avec le ſentiment.

Ayant pris ſans affectation les indications du repaire du Sauvage lettré, il ne remit pas plus loin qu'au lendemain matin à l'y aller relancer & ſurprendre. Il laiſſa ſon carroſſe au détour de la rue, & il ſe preſenta ſans ſuite à la porte du logis, aſſiégé par la

la populace curieuse comme la barraque où l'on tient un animal extraordinaire. Les gens de la maison ne se méprirent point à l'air du Héros, malgré la simplicité de son habillement, ils le reconnurent pour un homme de distinction ; & l'hôte offrit de le conduire à l'appartement de l'étranger, quoiqu'il en eût reçu défense d'introduire personne. M. Canutson fut arrêté au repos de l'escalier par le son d'un clavecin dont ses oreilles furent frappées. Martin, se dit-il, auroit-il appris la musique au service d'un Pacha Turc ? Pour s'y être pris si tard, il a bien réussi : cette musique n'est ni sauvage ni Turque. Aux répétitions il put distinguer que son homme composoit. Tantôt c'étoit une touche timide & mal assurée qui tâtoit le sens intérieur qui répond au sens de l'ouie, tantôt c'étoit la touche rapide & brillante d'un maître qui a trouvé l'expression de sa pensée. Toujours dans sa prévention sur le philosophe Hollandois, Mr. le Chambellan, Conseiller du Roi, ouvre brusquement la porte, & court les bras ouverts à l'homme qu'il se figuroit son ami.

Il est plus aisé d'imaginer que de peindre sa surprise à la vue d'un Etranger vêtu à l'Orientale assez ridiculement, mais qui

n'avoit rien du tout de l'extérieur du philosophe Martin. Il resta quelques momens immobile, dans l'attitude d'un homme prêt à embrasser son ami.

L'Etranger ne put méconnoître qu'il y avoit eu erreur dans la brusque irruption. Il prévint Mr. Canutson avec la politesse la plus insinuante sur les excuses qu'il lui voudroit faire, & il le conduisit à un fauteuil.

CHAPITRE XXVIII.

Entretien curieux de Mr. Canutson avec le très-singulier philosophe Jean Jaques.

Mr. Canutson revint à soi en contemplant l'étranger, & il l'écouta avec plaisir. Le son de sa voix étoit doux, le ton en étoit affectueux, il parloit François, & notre héros sçavoit assez de cette langue, pour distinguer qu'il la parloit avec autant de pureté que de facilité. Enfin il lui répondit : ma visite doit toujours vous paroître une importunité. Le hazard qui me procure de vous surprendre dans un moment d'amusement, ne fait que vous rendre mon indiscrétion plus supportable. L'inconnu fronça le sourcil au mot d'amusement, puis il

il répondit avec un ſourire forcé : tout ce à quoi je donne du temps eſt pour moi une occupation ; je crois indigne d'un animal qui penſe de chercher à s'amuſer. Ainſi, Monſieur, ce n'eſt pas mon genre d'occupation qui ôte à la viſite dont vous m'honorez ce qu'il vous plaît d'appeller importunité : elle me doit flatter, puiſque vous avez cru la donner à un de vos amis : & elle me fait plaiſir en ce qu'elle me procure l'entretien d'un homme de mérite. Je faiſois quelques corrections & additions à un petit Opéra qui a été fort applaudi à Paris. Je vous félicite, dit Candide, de ſçavoir ne pas vous refuſer à cette agréable occupation. L'invention des *Opérettes* eſt une des plus jolies du ſiecle : c'eſt à mon gré la ſeule muſique qui ſoit convenable à l'action du Théâtre. Les François ont très-judicieuſement ſaiſi cette eſpece de Comédie ; & quoiqu'ils n'ayent fait que ſuivre les Italiens, ils ont mieux réuſſi que les inventeurs. Il eſt vrai, répartit l'inconnu ; mais il manque, & il manquera toujours aux François une Muſique. Leur génie & leur langue la leur refuſent, on ne ſçauroit corriger à cet égard ni l'un ni l'autre. Ce n'eſt donc pas un petit Opéra François que vous retouchiez,

dit

dit Candide avec embarras ? Je vous demande pardon, reprit l'inconnu ; & même l'addition que j'y ai fait eſt d'une harmonie charmante. Mr. le Chambellan ne crut pas que le philoſophe Muſicien lui parlât ſérieuſement. Vous m'étonnez, lui dit-il en riant, il manquoit à l'ami que je croyois trouver ici de ſçavoir ajoûter rien à rien, & de deux riens faire quelque choſe. Mais il avoit avec vous des reſſemblances qui ont occaſionné mon erreur. Il avoit été perſécuté de quelques Eccléſiaſtiques, & l'on m'a dit que vous avez eu à ſouffrir du zèle de ces Meſſieurs. --- Ah ! il n'a pas eu comme moi contre lui le Clergé de toutes les Communions Chrétiennes : cela m'étoit réſervé.

Cela eſt fâcheux, dit Mr. Canutſon. Quoique j'aye été volé par un Moine Eſpagnol, trahi par un Abbé François, outragé par un Jéſuite Allemand, cruellement traité par un Prélat Portugais, & lâchement abandonné à la calomnie par un Général d'Ordre de Religieux Orientaux, cependant j'honore le Clergé de toutes les religions ; & je plains ſincérement ceux qui ont le malheur de ſe l'attirer à dos. Mais mon reſpect pour lui ne va pas juſqu'à refuſer mon ſecours à un innocent qu'il opprimeroit par prévention.

L'in-

L'inconnu s'anima, il se leva de sa chaise avec vivacité. Certainement, l'innocence est opprimée en ma personne, dit-il; ou bien il y aura une loi que j'ignore, par laquelle il sera défendu à un chacun de penser & de croire à sa maniere. Mr. Canutson soupçonna que son homme ne lui disoit pas tout, & qu'il étoit en Théologie une espece de Pangloss, prêt à se faire pendre ou brûler plutôt que de se taire sur son systême. Voulant le voir se découvrir lui-même, il lui répondit avec l'air & le ton de la bonne foi, qu'il n'avoit pas oui parler d'une pareille loi en Dannemarc, que son opinion étoit qu'ainsi que la maniere de voir dépend de l'organisation du sens de la vue, la maniere de penser dépend du tour d'esprit qui régle pareillement la maniere de croire. --- Eh bien! Monsieur, parce que j'ai fait part de mes doutes au public, parce que j'ai publié ce que je pensois & croyois à ma maniere, les Ecclésiastiques se sont déchaînés contre moi; & ils ont tant cabalé, intrigué, qu'ils m'ont fait proscrire, même dans les pays où il y a le plus de liberté. --- Vous pouvez être innocent, repartit Mr. Canutson avec gravité, mais vous aurez peine à passer pour tel. Car pen-

penser & croire, ou publier ce qu'on pense & ce qu'on croit n'est pas la même chose. --- Pure distinction de Théologien! --- Je vous demande pardon si j'en juge autrement. Je passerai, par exemple, & je croirai devoir passer à tout homme de voir comme il pourra le travail de nos fabriques Royales. Mais si quelqu'un a sa maniere de voir qui lui soit particuliere, & qui ne soit pas à l'avantage de nos Artistes & Artisans; s'il s'avise en la publiant de décréditer les ouvrages de nos manufactures, je ne pourrai me dispenser d'opiner à ce qu'il soit châtié de son indiscrétion, il ne lui est permis de voir à sa maniere que pour lui seul. Mais peut-être que vous êtes vous-même Ecclésiastique, & obligé par état à enseigner --- Dieu m'en préserve! --- Vous avez donc succombé à la tentation de dogmatiser? Elle est souvent victorieuse chez vous autres Mrs. les Sçavans. --- Je ne vous suis pas connu, Monsieur; plutôt perdre l'usage de ma langue que de jamais dogmatiser. Mes ennemis m'ont bien accusé de l'avoir fait, mais ce sont des calomniateurs insignes. J'ai publié un livre; voilà tout. -- Passez-moi d'avoir ignoré jusqu'à ce moment qu'en bon François l'Auteur d'un livre dog-

matique

matique ne dogmatiſe pas : ſans-doute que nos Dictionnaires ſont dans l'erreur. --- J'ai donné au public un plan d'éducation complette. Sur ce qui touche la religion, je n'ai gueres mené mon Eleve au-delà de la religion naturelle ; Eſt-ce à moi de le conduire plus loin ? --- Non ſans doute ; & votre plan eſt complet ſi vous l'avez deſtiné aux Sauvages de l'Amérique. Quand ces hommes féroces ſont formés à l'humanité, ils ſont préparés ſuffiſamment pour les inſtructions des Miſſionnaires Chrétiens. --- Les Eccléſiaſtiques en contradiction avec eux-mêmes, m'ont demandé de quoi je me mêlois. -- Ils ont eu tort. Tout homme de lettres & honnête-homme eſt à louer & à eſtimer s'il ne borne pas ſon ſervice à celui de ſon pays. Sa Majeſté Danoiſe qui n'a que deux petites Iſles en Amérique, ne laiſſera pas que de vous tenir compte de votre travail. Ce Monarque bienfaiteur de ſon peuple, voudroit l'être de tout le genre-humain; & il ſaiſira avec joye l'occaſion d'être en même-temps le vôtre & celui des hommes de l'autre Hémiſphere. --- Vous ne m'avez pas compris, Monſieur; je ne deſire rien des Princes & des Grands. L'inconnu ſe recueillit en lui-même, & Candide

dide n'eut pas besoin d'en faire autant pour le juger un fou singulier. Mais il ne devinoit pas encore à quel homme il avoit affaire : il n'avoit point d'idée d'un Auteur de profession, d'un homme qui fait métier d'écrire & de publier des livres.

Je suis homme, reprit l'Etranger, je cherche des hommes, je m'imagine que j'en trouverai en Amérique ; & je suis venu chercher ici le vaisseau qui me fera passer dans un autre monde, je ne peux plus souffrir celui-ci. Partout où vous irez, lui repartit Candide en souriant, vous risquez fort de trouver tout au plus mal, si vous ne paroissez pas y voir tout au mieux. --- Hé Monsieur ! peut-on voir les choses en Europe comme elles doivent être ? Cependant on y décrete ma personne, on m'oblige à m'en bannir pour n'avoir pas eu ce coup d'œil impossible. --- Ayant cette maniere de voir, vous devez vous trouver fort désagréablement en Europe, & vous devez vous en éloigner sans peine. --- Autre chose est de penser, autre chose est de sentir. Je pense avec douleur aux miseres de l'homme en société : mais pour cela je ne les échangerai pas volontiers contre le bonheur de l'homme sauvage. Je pense à passer en Amé-

Amérique : il y a cent à parier contre un que je n'y passerai pas. Cependant je suis outré, désespéré de voir que dans ce monde policé l'homme soit dégradé, avili, chargé d'un joug peu fait pour des animaux raisonnables. --- Mais le bien de la Société exige qu'il y ait divers étages de conditions ; & quand le Gouvernement. --- Ne me parlez pas des Gouvernemens ; peu d'hommes ont été aussi loin que moi dans cette carriere. Je n'ai en vue que le bonheur des peuples, & cela m'a attiré une seconde proscription. --- Pardon, Monsieur, de vous avoir soupçonné d'être un Prédicant. Je ne suis donc pas le seul Gouverneur de Province qui se soit trouvé mal de vouloir trop bien gouverner. Puisque vous êtes homme d'Etat, vous aurez bientôt reconnu parmi nous que tout peut être au mieux, sans que tout soit bien. Moi qui ai été en Eldorado, je ne regrette presque point cet heureux pays à Coppenhague. Je me suis convaincu qu'en voulant que tout fût bien dans mon Gouvernement, je m'y prenois mal pour y mettre tout au mieux. Je suis bien sûr que la France ne vaut pas Eldorado, & je doute que la Province dont vous avez été Gouverneur ait des hommes

autre

autrement faits que ceux de la Province dont le Gouvernement me fut confié. --- Pour cette fois, interrompit l'Etranger, c'eſt moi, Monſieur, qui ne vous comprends pas. Je n'ai point été Gouverneur de Province, & je ne ſuis point homme d'Etat. J'ai été un des plus pauvres bourgeois d'une ville qui eſt un des plus petits Etats de l'Univers, à préſent je ne ſuis plus rien. -- J'ai cru que vous m'aviez dit que dans la carriere du Gouvernement vous aviez été auſſi loin que ceux qui y ont le plus avancé. --- Il eſt vrai, Monſieur, mais c'eſt dans mes Ecrits que j'ai fait tant de chemin. Dans le dernier que j'ai publié, j'ai approfondi le Droit politique, & j'ai donné ſolution des plus grandes queſtions du Gouvernement. --- Ceux qui gouvernent vous avoient ſans doute commandé cet ouvrage ? -- Bien-loin de là, ils m'ont accuſé d'y détruire tous les Gouvernemens, & cela parce que je fronde tous ceux qui exiſtent, & que je ne paſſe aux chefs aucune ſottiſe. --- Si vous aviez fait don d'un exemplaire à chacun de ceux qui gouvernent, & brûlé le reſte de l'édition, vous n'auriez été qu'un homme hardi. Mais je ne crois pas que vous ayez conſulté votre amour pour le genre-humain,

en

en rendant publique cette critique des Gou-
vernemens connus. Simple particulier, in-
capable de remédier aux maux ou aux abus
que vous avez découverts, qu'avez-vous
fait autre choſe qu'augmenter en ceux qui
ſont condamnés à obéir, le ſentiment de
eurs miſeres ? Que penſeriez-vous du Dé-
vot qui viſitant les hôpitaux par principe
de piété, feroit effort d'eſprit & d'éloquen-
ce pour décrier dans l'eſprit des malades les
Médecins qui les traitent, & les remedes
qui leur ſont adminiſtrés ? Les ſciences s'é-
artent de leur objet principal, quand el-
es troublent la Société qu'elles doivent
clairer pour ſon bonheur. --- Ah ! quel-
e fauſſe idée vous vous êtes faite de ces af-
reux poiſons de toute ſociété !

CHAPITRE XXIX.

Conclusion du curieux Entretien. Comment Mr. Canutson voulut inutilement être généreux envers le philosophe Jean-Jacques.

Mr. le Conseiller du Roi en ses Conseils des Domaines, des Finances & du Commerce fut étourdi de l'apostrophe. Il n'eut pas la force d'interrompre son homme, qui lui prouva fort au long avec de fort mauvaise logique, que les Sciences étoient nuisibles au genre-humain, qu'elles gâtoient l'esprit & corrompoient le cœur. La tirade lui ayant donné le temps de se remettre, il demanda au philosophe de l'air & du ton d'un homme qui ne sçait plus où il en est, s'il n'avoit pas cultivé les Lettres & les Sciences. Oui, Monsieur, répondit l'inconséquent discoureur, je les cultive encore, & je ne les en tiens pas moins pour les plus puissans instrumens de la corruption du cœur & de l'esprit. --- Mais ayant cette persuasion, vous n'êtes pas excusable de chercher à faire des progrès dans les Sciences, & de vouloir y en faire faire aux autres. --

Cela

Cela se peut : aussi je me reproche cette inclination victorieuse comme un honnête homme se reproche un penchant qui l'entraîne en dépit de sa raison. -- Permettez-moi de vous demander si c'est d'après l'effet que les Sciences & les Lettres ont produit chez vous, que vous en avez porté un jugement si défavorable ? -- Non, Monsieur, j'aime la vertu, je m'efforce de la pratiquer ; mes observations ont été générales, mais elles n'en sont pas moins justes, & je peux le démontrer. Posons d'abord en principe.... Brisons sur ce sujet, dit assez brusquement Candide, j'aime les Lettres & les Sciences, j'honore les Sçavans. D'ailleurs je me reprocherois de vous faire agir contre votre honneur & votre conscience, si je cherchois avec vous à m'instruire d'autre chose que des moyens de vous être utile. Je me suis trouvé plus d'une fois dans le cas d'avoir besoin de secours, & je n'ai point eu honte de le demander. Je vous estime assez pour vous croire supérieur à la vanité dont je sçus triompher. Obligez-moi de puiser dans ma bourse, & de me dire ensuite quels autres offices d'amitié vous croyez que je puisse vous rendre. -- Ce n'est point par un sot orgueil, que je vous re-

mercie de vos offres généreuses en refusant de les accepter. Il y a long-temps que je me suis fait une loi de vivre uniquement de mon travail. Si vous avez à faire copier de la Musique, soit Françoise, soit Allemande, ou Italienne, & que vous ne soyez point engagé avec un autre Copiste, je vous serai obligé de me l'envoyer. Je travaille vîte & à petit prix. Peu de Copistes d'ailleurs sont aussi exacts que moi. Notre héros renfermant au-dedans de soi la pitié que lui inspiroit la bizarrerie de ce manœuvre de nouvelle espéce, mit sa bourse sur la table, en le priant de recevoir cet à-compte; & en lui promettant de lui envoyer incessamment de la besogne, il gagnoit la porte de la Chambre. Mais son homme singulier en tout le ramena à la table, en le pressant de lui dire à vue de pays quel volume de Musique il avoit à faire copier. Le noble Canutson crut se tirer d'affaire en lui disant qu'il lui en enverroit autant qu'il en voudroit copier. Eh bien! reprit le peintre de croches & de dièses, je peux copier en un jour vingt pages grand format; à six sols la page, ce sont six francs. Je recevrai avec reconnoissance la semaine d'avance. Ce sont par conséquent deux louis d'or dont je vais être vo-

tre

tre débiteur pour huit jours. En même-temps il ouvrit la bourse, en tira les deux pieces d'or, la renoua, & demanda si décidément à son Créancier de la reprendre, que celui-ci qui ne vouloit pas le fâcher fut obligé de la remettre à sa poche. Il crut faire merveilles, en disant en particulier à l'hôte de mettre sur son compte tout ce qu'il fourniroit à son pensionnaire, & de lui fournir désormais tout ce qu'il croiroit lui pouvoir faire plaisir.

A peine fut-il rentré à l'Hôtel, qu'il fit faire un paquet de toute la Musique qui se trouva dans les tiroirs du Clavecin de Zéloïde, & l'envoya sous envelope à la fabrique des Copies. Pour l'honneur de l'Etranger & pour le sien propre, il crut devoir garder le silence sur sa visite, ne doutant point qu'à la fin de la semaine il n'eût nouvelles de son ouvrier. Il n'attendit pas longtemps. Le cinquiéme jour au soir Hôte lui fut annoncé. Cet homme lui remit trois paquets fort proprement enveloppés; l'un contenoit la vieille Musique comme il l'avoit envoyée, le second renfermoit copie extrêmement nette, le troisiéme contenoit quelques cahiers de Musique neu-, avec une lettre conçue en ces termes.

Jean-

Jean-Jacques à Canut Canutſon, ſalut.

» Vous voulez m'enlever mon indépen-
» dance qui fait mon unique bien. Peu
» m'importe comment vous vous y prenez :
» vous me rendriez malheureux en me la
» faiſant perdre. Que cela m'excuſe au-
» près de vous ſur mon départ furtif. La
» Muſique que j'ai copiée ne remplit que
» 115 pages : ce qui me met en reſte avec
» vous de 13 liv. 10 ſols tournois. Comme cet
» argent m'eſt néceſſaire & que vous êtes en
» état de le dépenſer pour votre plaiſir, j'ai
» compté que vous le tiendriez pour bien
» rembourſé par le morceau de ma muſique
» que je vous demande de recevoir en troc.
» Portez-vous bien ſi vous pouvez, & ſoyez
» toujours homme.

Le généreux Canutſon ne ſe mocqua point d'un homme à qui il croyoit des droits ſur ſa compaſſion. Il chargea un Domeſtique intelligent & diſcret de ſe mettre ſur ſa piſte, & de la ſuivre juſqu'à ce qu'il découvrît ſa retraite. Le laquais avec tout ſon zèle ne parvint qu'au bout d'un mois à donner ſatisfaction à ſon maître. Mais plus habile que lui n'y ſeroit peut-être jamais parvenu. Qui auroit été chercher en Dannemarc un Sçavant dans la cabane d'un Bucheron?

-on ? Ce fut-là que Jean-Jacques fut trouvé faifant tourner du bras & du pié un grand Rouet d'écraigne, fur lequel la femme du Bucheron lui avoit appris à filer du chanvre à la quenouille. C'étoit fon occupation de l'après-dîner : toute la matinée, il l'employoit à fe promener dans la forêt, où il cueilloit quelque falade fauvage. Quand les fous ne font point hargneux, fe dit Mr. Canutfon, on les laiffe courir les champs ; & il laiffa Jean-Jacques courir les bois.

CHAPITRE XXX.

Comme Candide retrouve Martin, qui lui prouve que c'eft lui qui a tort.

DÉja le noble Canutfon étoit pere, & il n'avoit pas encore revu Martin. Des rapports vagues & confus fe réuniffant à ce que le Philofophe lui avoit laiffé entendre de fa condition à Coppenhague, il le croyoit au fervice de Sa Majefté. Mais ne faififfant pas fur quel pié cet homme fingulier pouvoit y être, il craignit de lui nuire par des informations trop marquées ; & celles qu'il crut permi-

permiſes ne l'ayant mené qu'à des conjectures, il ceſſa de s'inquiéter de ſon ſort; ſur-tout lorſque les fêtes qu'il donna à l'occaſion de la naiſſance de ſon fils ayant exercé les beaux eſprits de la Cour & de la Ville, il put croire raiſonnablement qu'il n'étoit plus ignoré dans la Capitale que de ceux qui ne le vouloient pas connoître. Comme il ne goûtoit point du tout le ſyſtême du Hollandois, il ſe rappelloit ſouvent ſes opinions; car on revient plus volontiers à celles qu'on ſe juge capable de combattre avec ſupériorité, qu'à celles à qui on eſt obligé de faire joug. Mais les devoirs de ſon état reſſerrant de plus en plus le temps qu'il donnoit à ſes conférences de l'après-dîner, il ne s'étoit point apperçu qu'un homme tel que Martin laiſſât un vuide dans la ſociété littéraire. Enfin il ne penſoit plus du tout au Philoſophe bourru, quand le hazard qui le lui avoit fait rencontrer, le lui fit retrouver.

Le Seigneur à qui le Roi avoit confié la Sur-Intendance des Arts & des Sciences mit le noble Canutſon du nombre des amateurs qu'il invitoit à venir juger avec lui de l'épreuve de certaine découverte de méchanique très-utile. L'aſſemblée étoit indiquée

quée à la Bibliothéque du Roi. Mr. Canutſon ponctuel à l'heure aſſignée devança tous les invités. Comme il ſe promenoit ſeul dans le vaſte appartement, un des ſous-bibliothécaires vint lui offrir ſa compagnie, & ce ſous-bibliothécaire étoit Martin. Candide fut plus ſenſible en ce moment au mépris que le Philoſophe ſembloit avoir fait de lui, qu'au plaiſir de le revoir; & il le reçut fort froidement. C'étoit donc le pur hazard, dit-il avec un ſourire forcé, qui devoit me procurer de rejoindre Mr. Martin. Auquel de ſes deux Anges dois-je reprocher l'indifférence dont il paye ma ſincere amitié? De quoi que vous m'accuſiez, Seigneur, répondit Martin en montrant un peu les dents comme s'il avoit voulu rire, attribuez-le au bon. Rarement le mauvais a priſe ſur mon cœur: c'eſt par reconnoiſſance que j'ai riſqué de paſſer pour ingra dans votre eſprit. -- L'idée eſt ſinguliere comme vous, mon cher Martin. Mais je n'en conçois pas la juſteſſe. --- J'ai cru devoir épargner à mon bienfaiteur, à mon ami, une épreuve ſur laquelle j'ignorois ſes forces. Seigneur Canutſon, on ne voit pas toujours volontiers les gens qui ont notre ſecret.--- Quoi! avec ſon auſtere droiture

mon ami Martin a pu me méprifer avant que de m'avoir éprouvé? L'ame de Candide eft-elle dépendante de l'étoffe qui couvre fon fourreau? --- Elle dépend de deux maîtres comme celle de tous les autres hommes; & je ne devois pas être empreffé à la tâter dans un quart-d'heure qui auroit peut-être été celui du tyran.--Ah! Monfieur Martin, je n'ai pas mérité..... -- Tout doux, Seigneur, demandez-vous à vous-même fi quand vous avez été favori d'un grand Roi, puis Gouverneur d'une vafte Province, puis riche & voluptueux Epicurien, vous avez pris grand fouci de votre cher maître Pangloff, de votre femme Cunegonde, de la fille du Pape Urbain, de votre fervante Paquette; & de vos Serviteurs Martin, Cacambo, & Giroflée. Candide baiffa les yeux; mais, dit-il en bégayant, je vous croyois tous paffablement heureux dans l'habitation. Si vous y aviez pris encore quelque intérêt, reprit l'impitoyable Hollandois, vous vous en feriez informé: il vous étoit plus aifé d'avoir de nos nouvelles qu'à nous de recevoir des vôtres; & cependant nous en reçumes. Or, je n'ai pas cru valoir plus auprès de vous à Coppenhague, que n'y valurent en Perfe toutes les perfonnes à qui vous

vous teniez dans le monde; & pour achever de me justifier avec vos propres raisons, vous avez eu lieu de me croire heureux ici autant que je peux l'être. -- Grace, mon cher ami, grace, s'écria Candide en serrant ses mains dans les siennes, j'envisage aujourd'hui pour la premiere fois cette ancienne faute. Je ne chercherai point à l'atténuer. Mais j'ose vous promettre que je n'aurai jamais à rougir de la récidive.-- Soit, reprit Martin sans changer de ton ni de visage, j'irai chez le Seigneur Canutson à l'heure où il voudra bien être visible pour moi.-- Presque à toute heure, mon bon ami; mais toujours indubitablement à celle du dîner. Si vous êtes libre, je vous emmenerai tantôt: je vous presenterai à ma femme qui vous connoît & vous estime; je vous ferai voir que je suis un des plus heureux mortels: que mon bon Ange a plongé le mauvais dans l'abîme; & que pour moi tout est au mieux dans le meilleur ou le pire des mondes.--- Je le veux croire, & vous ne devez pas douter que je ne le voye avec une vraye satisfaction: je souhaite de tout mon cœur que cela dure. -- Je vous dis qu'il est pour jamais dans l'abîme. --- Je le souhaite. -- Vous diminuez mon bon-

heur, mon cher Martin, en doutant de sa solidité. --- Ce n'est pas mon dessein; & dorénavant je vous cacherai mes craintes & mes défiances. -- Non, n'en faites rien, j'aurai lieu de croire que vous cesserez d'être mon ami, quand vous dissimulerez avec moi. J'ai gagné quelque chose à vivre. J'ai observé des Philosophes; & je sçai que ces puits de sçavoir & de raisonnement ne donnent rien qui vaille hors de leur systême. -- Fort bien, Seigneur Canutson, mettez-moi du nombre de ces fous privilégiés à qui l'on ne reproche point le coup de hache qu'ils ont reçu à la tête; je vous rendrai la pareille sur celles de vos opinions qui seront contraires aux miennes. Vous sçavez que je ne suis point disputeur. --- Je ne veux point de cette convention, qui nous gêneroit. Fou celui qui croit que la raison est une, ou qu'elle n'a qu'une prise. Courir après elle est un exercice nécessaire; & les honnêtes gens se divertissent à la tirailler entr'eux, quand ils s'imaginent l'avoir atteinte. J'ai d'autres amis qui ont aussi leurs systêmes.

L'assemblée s'étant formée pendant l'entretien des deux amis, ils se séparerent avec parole de se rejoindre dans la même salle

lors

lors de la retraite. L'artiſte fit ſon épreuve, & la manqua; il en étoit conſterné. La plûpart des ſpectateurs attendoient en ſilence, & les yeux fixés ſur le Sur-Intendant, comment ce Seigneur leur diroit de prendre la choſe. Le généreux Candide partageoit le chagrin de cet honnête homme, & il étoit bien réſolu de le conſoler de ſa diſgrace, ſi ſon protecteur naturel l'y abandonnoit. Il n'en eut ni la peine ni le plaiſir. Le Seigneur Sur-Intendant avoit le cœur de même trempe que le ſien. Aſſez éclairé pour voir que l'artiſte ne manquoit ni d'habileté ni de bonne foi, il le délivra de la confuſion où le jettoit ſon mauvais ſuccès, en faiſant valoir les titres que ſes qualités perſonnelles & ſon zéle lui donnoient d'ailleurs à la reconnoiſſance du Public, & aux bienfaits de Sa Majeſté. Il l'invita à reprendre ſon travail ſans dégoût; il ſembla même le lui ordonner au nom du Roi, en lui ôtant toute inquiétude ſur la dépenſe. Enfin il le ramena comme il l'avoit amené, dans ſon carroſſe; & il le retint à dîner à ſa table. Des procédés ſi nobles & ſi judicieux ſont dans l'ordre, cependant ils paroiſſent extraordinaires. Notre héros lui-même qui s'en ſentoit ſi capable, en fut ſi

fortement frappé que l'impreſſion en duroit encore quand il fut rejoint par Martin. Le Diable, dit-il en riant au Philoſophe, a voulu jouer ici des ſiennes. Mais il a eu un pied de nez. L'infortune du Protégé a fait tant d'honneur au Protecteur, qu'ils en vont être plus attachés l'un à l'autre. Le bon Ange tire parti de la malignité du mauvais, voyez-vous que celui-ci s'en puiſſe relever? - Si je le vois! La choſe eſt peut-être déjà faite au moment que nous en parlons. Doutez-vous qu'il n'y ait ligue faite contre cet homme de talent? Il me ſemble entendre les ignorans, & les malhonnêtes gens de la confédération mettre la généreuſe confiance du Seigneur Sur-Intendant ſur le compte de ſa crédulité, & lui reprocher de prodiguer les bienfaits du Roi. Je ne voudrois pas gager que ce Protecteur des Arts & des Artiſtes ne ſera point forcé dès demain à paroître déſavouer ou excuſer le procédé dont il s'applaudit avec tant de raiſon.

CHA-

CHAPITRE XXXI.

Sentimens be Martin ſur le ſort de Mr. Canutſon.

IL n'étoit pas encore midi lorſque Mr. Canutſon rentra à l'Hôtel. Il vola à l'appartement de ſa femme, à qui il préſenta le Philoſophe ſon ami. Il avoit trop bien peint l'original à Zénoïde, pour que le nom ſeul ne lui rappellât pas tout le perſonnage. Elle aſſaiſonna le gracieux accueil qu'elle lui fit de maniere à lui laiſſer voir qu'il étoit pour elle une vieille connoiſſance qu'elle priſoit fort. Le froid Hollandois fut touché de tant de graces unies à une ſi grande beauté. Il parut animé d'un vif intérêt ſur l'heureux couple; & il ne diſſimula point combien il étoit curieux de ſçavoir par quelles routes ſon ami étoit arrivé à la félicité. Candide flatté de ſon impatience, ſe ſeroit reproché d'en laiſſer refroidir la premiere chaleur : il l'emmena dans ſon cabinet; & prenant du plus loin l'incroyable roman qu'il avoit conduit à heureuſe fin contre toute eſpérance, il mena ſon auditeur deſurpriſe en ſurpriſe. Quoique long, le

recit fut écouté avec avidité. Le dur Hollandois fut attendri plus d'une fois ; & il lui sembla que le Héros paſſoit trop rapidement ſur le conflict de la nature & de l'éducation, du ſentiment & des préjugés dans le cœur & l'eſprit de Zénoïde. Volhall, le Baron Jéſuite & ſa Diableſſe de ſœur furent chargés tour à tour de ſes imprécations. Mais il ne pouvoit ſe laſſer de louer le fidele Cacambo. Chaque contretemps le rappelloit avec inquiétude vers Zénoïde : il ſembloit craindre que ſon ami ne pût ſe réunir à cette tendre & généreuſe amante. Philoſophe & Républicain, il ne lui reprochoit point d'avoir quelquefois eu peu d'égard aux bienſéances : au contraire, il voyoit de l'héroïſme dans le mépris qu'elle avoit oſé faire de l'inégalité des conditions. Enfin les diverſes paſſions que le recit excita chez lui, firent connoître à Candide que cet homme en apparence ſi froid & ſi dur avoit un cœur ſenſible. S'étant remis dans ſon extérieur d'habitude pendant que Mr. Canutſon lui expoſoit ſa maniere de vivre, il lui adreſſa ce petit diſcours du ton le plus grave.

Suivant mes goûts & ma condition, Seigneur, je ſuis maintenant heureux autant que

que je puis l'être. Mais je m'apperçois que pour l'être autant que vous, il me manque une vivacité de ſentiment que vous avez reçue du ciel. Je ne ſçaurois être uniquement l'homme du préſent. Trop froid pour repouſſer les réflexions, je me laiſſe ſubjuguer par la raiſon ; & ma mémoire me tourmente par ſa fidélité. En faiſant le bilan avec mes deux maîtres, je trouve que celui qui prime aujourd'hui doit primer encore long-temps pour arriver au pair. Trois à quatre ans d'aiſance & de tranquilité à Coppenhague joints à environ autant que j'ai paſſés agréablement avec vous, ne ſont point un juſte équivalent de vingt ans de ſervitude ſous une femme & des Libraires d'Amſterdam. Lorſque je mets les autres accidens de détail en ligne de compte, je m'étonne que je m'en tienne à n'être que Manichéen. Pour vous, Seigneur, à qui le ciel a départi un cœur ſenſible, jouiſſez, & que le Diable s'éveille quand il plaira à Dieu. Il n'y a qu'une félicité médiocre qui admette l'inquiétude que j'honore du nom de prudence. Que Léviathan & Uriel tiraillent à ſoi les pauvres humains, ce n'eſt plus votre affaire. Je vous compare à un homme ri-

che

che & raisonnable retiré en pays neutre au milieu du théâtre de la guerre. Plaignez les Bulgares & les Abares, tour à tour incendiaires & incendiés. Mais que l'idée des massacres & des pillages ne corrompe point celle de votre félicité. Sans vous allarmer des révolutions possibles, amassez des souvenirs capables de vous soutenir dans la disgrace, si elle vient un jour jusqu'à vous : c'est ainsi que l'homme heureux peut jouir de tout son bonheur. Je ne sçaurois suivre cette méthode : qu'y faire ? Je ne suis pas pour cela tout-à-fait malheureux. Tout est arrangé dans ma tête de façon à me rendre content. J'ai ma compensation du bien que je ne goûte pas dans l'intrépidité avec laquelle j'attens le mal qui peut venir. Jamais ce dernier ne me surprend, parce que je mets tout au pis lors même qu'il paroît être au mieux. Je ris du Génie malfaisant qui prétend se jouer de moi ; & j'ai toujours l'orgueilleuse satisfaction de penser que c'est moi qui me joue de lui.

Comme il n'étoit pas encore l'heure de la table, Candide demanda à son tour à Martin de lui raconter ses avantures depuis leur séparation : ce que celui-ci fit de bonne grace, ainsi qu'on le verra dans le Chapitre suivant.

CHA-

CHAPITRE XXXII.

Avantures de Martin depuis le départ de Candide du Jardin de la Propontide.

VOtre départ fit une révolution dans notre petite Société. Mme. Cunegonde voulut être maître, elle nous traita mal. Giroflée qui n'étoit pas endurant, nous quitta ſans nous dire adieu, & fut s'enrôler Janniſſaire. Cacambo & moi plus complaiſans, nous ſurmontâmes nos petits dégoûts. Le travail du Jardin nous conſoloit. Il réuſſit pendant deux années au point de donner une ſomme aſſez conſidérable par delà nos beſoins. Nous étions donc riches. La diſparition de Pangloſſ, qui partit comme vous à la ſourdine, ajouta la tranquilité à l'aiſance ; en vérité nous étions bien, mais cela ne dura pas. Un jour ſur la brune, un jeune eſclave entre dans notre jardin, & le traverſant avec la vîteſſe d'une fléche, il va ſe jetter aux piés de Mme. Cunegonde qui faiſoit des bouquets. Le jeune homme étoit beau, il ſe déroboit à un maître barbare, qui pour en faire

le

le maître de musique de ses femmes, lui vouloit faire subir la cruelle opération. Les femmes sont tendres & compatissantes. Mme. Cunegonde accorda sur le champ retraite au jeune Italien ; & pendant dix jours, elle parut croire n'avoir fait de sa vie œuvre si méritoire. Le onzieme nous apprit à en juger autrement. Un Officier du Cadi accompagné d'une douzaine de satellites nous tint cet accablant discours : » » Chiens de Chrétiens, Sa Hautesse vous » fait grace de la vie. Ce Jardin est au » fisc, le propriétaire est un traître qui a » passé au service du Roi des *Fêtes rouges*. * » Vous, misérables, le Sultan vous fait es- » claves du Pacha de la mer, que vous » avez eu l'insolence d'outrager, en don- » nant retraite à son esclave fugitif. » Aussitôt on nous dépouilla de nos robes & on nous mit les fers aux piés. La pauvre vieille à la fesse coupée ne tint point contre cette derniere infortune, elle mourut peu de jours après ; & Paquette ne la fit guéres

* Les Turcs appellent les Persans *Casselbassis*, ou *Fêtes-rouges*, dit Mr. de la Croix, parce qu'étant sectateurs d'Ali, ils portent le Turban rouge, pendant que les Turcs sectateurs d'Omar portent le Turban blanc.

res plus longue. M^{lle}. Cunegonde qui avoit ratrapé un peu de fraîcheur & d'embonpoint, trouva grace devant le Pacha. Cacambo, après quelques disputes fort vives avec le chef des Eunuques noirs qui le vouloit de sa bande, fut laissé à son état d'homme; & il eut l'habileté de gagner la confiance de ce monstre, au point d'être presque le maître dans la maison. Il adoucit mon sort autant qu'il lui fut possible; & enfin sa généreuse amitié me fournit l'occasion de le faire changer. Voulez-vous passer pour Médecin, me dit-il un jour ? Vous aurez votre liberté. Le jeune Italien est en piteux état, mais pas si désespéré que le croit le Médecin Juif qui le traite. Voyez à lui conserver la vie. Je risquai l'avanture : ayant vu les Hottentots traiter avec fort peu de façon, & toujours avec succès, une partie de la cruelle opération que le pauvre Musicien avoit essuyée toute entiere, j'entrepris la cure avec aussi peu de cérémonie; & plus heureux que sage je réussis. Le Pacha fort content d'avoir pour ses femmes un maître qui ne leur apprendroit que la Musique, me donna ma liberté, avec un fort bon habit à la Grecque & dix sequins. J'embrassai l'honnête Cacambo mon libérateur

teur, en lui promettant bien de revenir le voir, & je fus à Conſtantinople chercher fortune.

Comme j'errois dans les vaſtes places publiques de cette Capitale, j'aviſai des Allemands accompagnés d'un Janiſſaire, leſquels faiſoient expliquer un monument par un Antiquaire Juif. Je pouvois me flatter d'en ſçavoir plus ſur l'article que l'ignorant Iſraëlite. Je m'approchai donc des curieux avec confiance, & je hazardai mes conjectures qui leur parurent plus juſtes que les aſſertions du Juif. L'entretien ſe lia. Ils m'apprirent qu'ils étoient envoyés par le Roi de Dannemarc en Egypte & en Arabie, pour y recueillir tout ce qu'ils jugeroient utile aux Sciences, & ſurtout à la Médecine. Ils m'offrirent de me recevoir en leur compagnie. J'acceptai le parti avec avidité. Il me ſembloit y entrevoir la voye d'un retour avantageux en Europe. Je ne leur fus pas inutile dans le voyage, au moyen de la langue Turque qu'aucun d'eux n'entendoit. Arrivés au Grand-Caire, ils ſe ſéparerent, ſe partageant l'Egypte de maniere qu'en peu de mois ils l'auroient étudiée toute entiere.

Le ſçavant à qui j'échus pour compagnon, étoit un excellent homme que l'avi-

dité

dité de connoître & de sçavoir dévoroit, & qui malgré un tempérament peu robuste ne se refusoit jamais à la moindre apparence de quelque découverte utile, quelque fatigue qu'il lui en dût coûter. Bientôt il succomba. Une fievre lente qu'il avoit espéré surmonter & chasser par le régime & l'exercice, le mit au tombeau à Aden sur le bord de la mer-rouge. Avant que de mourir, il me remit ses papiers dont je ne fis pas alors tout le cas qu'ils méritoient. Je prisai bien plus que toutes ses sçavantes observations une lettre de change de cent douze sequins qu'il avoit prise à Constantinople sur un Marchand Turc d'Alep, & dont il me fit don. Ce secours m'étoit d'autant plus nécessaire, que les Officiers du Prince d'Aden s'opiniâtrant sur le rapport du Juif qui nous servoit, à me prétendre domestique du mort, s'emparerent de tous ses effets, par le droit d'Aubeine, & ne me laisserent que mes hardes & les papiers. Je gagnai Moca, marché fameux, où je comptois trouver à négocier ma lettre. Je vécus sur la route du métier de Médecin que j'exerçai assez heureusement & sans avoir à me le reprocher, n'ayant jamais rien donné aux malades qui leur pût faire mal. La diète, &

la

la premiere eau de riz ou de Mahys étoient mes ſpécifiques. J'eus le bonheur de rencontrer à Mocka un facteur du Négociant d'Alep, qui ne fit nulle difficulté de me payer les cent douze ſequins. Cela me mit en état de retourner commodément au Caire, où étoit le rendez-vous des Sçavans Danois. Voyant mes ſequins diſparoître en les attendant, je repris le métier de Médecin. Une fiévre peſtilentielle déſoloit cette grande ville : ſes Médecins qui avoient de la pratique de reſte, ne firent pas attention à mes petits ſuccès. Mais la malignité de l'influence étant diſſipée, je devins pour eux un objet de jalouſie. Ils s'y prirent d'une façon ſinguliere pour ſe débarraſſer de moi. Ayant prévenu le Pacha à mon déſavantage, ils m'accuſerent d'être un Charlatan tout-à-fait ignorant du méchaniſme de la nature dans le corps-humain, un Empirique réduit à quelques petites recettes que je tenois du pur hazard; & ils requirent d'être admis à la preuve : Ce qui leur fut accordé. Ils demanderent au Pacha un de ſes plus vigoureux eſclaves. Cet homme, dirent-ils, eſt en parfaite ſanté. Ordonne-lui, Seigneur, de ſe laiſſer mettre au lit, & de feindre d'être malade. Tu feras appeller l'im-

poſteur

poſteur Franc près de lui : tu entendras ſon opinion ; & lorſque deux heures après nous te rendrons ton eſclave en auſſi bonne ſanté qu'il eſt à ce moment, tu jugeras ſi tu dois confier la vie des ſujets de Sa Hauteſſe à ce téméraire étranger. Rien ne leur fut refuſé. Pour quelques piéces d'argent ils engagerent l'eſclave à ſouffrir qu'on lui mît quelques gouſſes d'ail dans l'orifice poſtérieur. Le lendemain, je fus appellé près de l'eſclave, à qui je trouvai une fiévre violente. Je le dis, on me répondit par une huée générale. Le Pacha qui étoit derriere une courtine, ſe montra, & me fit conduire en priſon. Trois heures après, l'ordre y vint de me donner cent coups de bâton ſous la plante des piés, & de me chaſſer ſur le champ de la Ville, avec menace de la mort ſi j'oſois y rentrer.

J'eſſuyai la ſentence tout de ſon long ; & il me fallut ſuivre ſur mes piés qui ne tenoient plus à mes jambes que par des filets de muſcles & de nerfs, les Janiſſaires impitoyables qui me conduiſirent juſques hors du Fauxbourg. Je me couchai près d'un tombeau, invoquant la mort que je hâtois de mes vœux, quoique je ne la cruſſe pas loin. Le ſommeil conſolateur des miſéra-

bles me surprit en cet état. Je ne m'éveillai qu'en me sentant enlever fort doucement par deux hommes qui me coucherent sur une civiere. Indifférent sur ce qui pouvoit m'avenir, je les laissai faire sans leur dire mot. S'étant mis au brancard ils m'emporterent vers la ville. Lorsqu'ils m'inviterent à me lever & à les suivre, je me reconnus avec effroi dans le palais du Pacha. Deux Janissaires me prirent sous les bras & m'aiderent à aller jusqu'à la salle d'audience, où je perdis une grande partie de ma peur, en voyant l'honnête Turc qui m'avoit donné logement dans sa maison depuis plus de six mois. C'étoit un homme fort considéré au Caire pour son opulence & sa probité. Il me fit quelques signes des yeux & de la main pour m'inviter à prendre courage. Le Pacha ne tarda pas à paroître. Il vint à moi avec bonté. L'on m'a trompé, me dit-il, je t'ai maltraité, j'en ai du regret : je croyois faire un acte de justice ; mais tu vas être vengé. Retourne en ta maison, où tu trouveras toutes les affaires au même état que tu les as laissées. Reprens ta profession, & ne crains plus tes ennemis. En ce moment entrerent trois de mes calomniateurs conduits par des soldats.

cats. Ils furent sur le champ couchés à terre ; & ils reçurent chacun deux cens coups de bâton sous la plante des piés. Qu'une juste vengeance est un puissant lénitif ! J'eus la force de suivre mon honnête Turc en sa maison, où il m'informa des démarches qu'il avoit faites en ma faveur sur le soupçon de quelque lâche manœuvre de la part de mes jaloux. Je restai chez lui jusqu'à ce que j'eusse recouvré ma santé. Mais je tins bon contre ses instances pour m'y arrêter plus long-temps. Ayant trouvé un Chamelier qui partoit pour Alexandrette, je louai de lui un chameau sur lequel je gagnai le bord de la mer fort à mon aise. J'avois quelqu'argent & tous les papiers du sçavant Danois. Je m'embarquai pour Constantinople. Aucun contretemps ne retarda notre navigation. Je courus à votre Jardin, où Cacambo étoit sur le même pié que je l'y avois laissé. Mais Cunegonde étoit tombée en disgrace & confondue avec les esclaves de service. Vous fites alors votre apparition avec Pangloss. Je ne sçai quelle terreur panique vous fit retirer lorsque je commençois notre piteuse histoire. Je vous cherchai inutilement dans une ville immense ; & je revins presser de nouveau le

cher Cacambo de faire uſage du crédit du chef des Noirs auprès du Pacha pour avoir ſa liberté & repaſſer avec moi en Europe. Je le tenterois, me répondit-il, ſi vous aviez ramené Candide. Mais qu'irai-je faire en un autre pays que celui-ci où je ne ſuis pas mal ? Il me communiqua ſa façon de penſer. Je me donnai aux Etrangers pour Antiquaire, & je gagnai fort honnêtement ma vie à ce ſingulier métier qui ne me donnoit pour jaloux & pour ennemis que quelques miſérables Juifs, trop mépriſés pour me pouvoir jouer de mauvais tours. Comme je ne manquois point d'aller au Jardin deux fois la ſemaine, je fus tout étonné de voir un beau matin Cacambo chez moi.

Grande nouvelle, me dit-il, le Sultan a eu beſoin de la tête de notre Pacha, & elle lui a été portée cette nuit. Maintenant je ne refuſe point de retourner en Europe. Faiſons préſenter par Giroflée une requête au Sultan lui-même lorſqu'il ira à la Moſquée. Nous y reclamerons le Jardin & notre liberté : ſurement nous obtiendrons le dernier. Giroflée nous rendit ce bon office de grand cœur, & le ſuccès fut tel que Cacambo l'avoit prévu. Cunegonde & lui furent déclarés libres. Nous ne tardâ-

tardâmes pas à trouver un embarquement. Un vaiſſeau Marſeillois nous donna le paſſage à un prix raiſonnable. Le hazard l'ayant fait relâcher à l'Iſle de Chio, jugez quelle fut notre ſurpriſe de voir venir à nous le Philoſophe Pangloſſ, qu'un autre hazard avoit porté dans cette iſle quelques mois auparavant. Suivant l'uſage du pays il avoit contracté avec une fort jolie inſulaire un mariage qui devoit durer autant que ſon ſéjour dans l'iſle. L'amour conjugal fut plus foible que le deſir de ſe rejoindre à ſes anciennes connoiſſances. Nous l'emmenâmes avec nous. A Marſeille, Mme Cunegonde dégoutée des fatigues de la mer demanda de traverſer la France, & d'aller par terre en ſon pays. Cacambo qui avoit aſſez bien fait ſes affaires en ſe mêlant de celles du Pacha conſentit d'être ſon Ecuyer. Pangloſſ ne les voulut point quitter. Pour moi, craignant moins les périls de la mer que ceux d'un voyage à travers la France, j'attendis qu'il vînt quelque vaiſſeau du Nord. Je fondois ſur le dépôt que m'avoit laiſſé le ſçavant Danois des eſpérances qui n'ont point été trompées. C'eſt à lui que je ſuis redevable de la protection & de la bienveillance du Seigneur protecteur des Arts &

des

des Sciences : il m'a encore procuré de plus l'honneur d'être préſenté au Roi , dont la munificence s'eſt ſignalée en ma faveur. Sa Majeſté a daigné me tenir compte de mon voyage comme ſi je l'avois fait par ſes ordres : Elle m'a gratifié d'une penſion ; & j'ai un emploi dans ſa bibliothéque. Voilà, Seigneur , où j'en ſuis : je me trouve bien, cela durera ce que cela pourra.

CHAPITRE XXXIII.

Révolution dans le magnifique Hôtel. Mr. Canutſon eſt accablé de chagrin.

L'Eſprit eſt un don de la nature : en le cultivant, on développe, on étend le génie ; & le talent naît de l'un & de l'autre, à l'aide de l'étude & de l'application. Le noble Canutſon heureuſement partagé au premier égard , étoit parvenu à ſe faire diſtinguer aux deux autres. On l'écoutoit volontiers dans le Conſeil ; & le ſage Miniſtre ſon Protecteur & ſon ami lui faiſoit l'honneur de l'admettre quelquefois à travailler avec lui dans ſon cabinet. Un de ces jours de con-

confiances, Son Excellence lui tint ce discours: Vous n'ignorez pas, Seigneur Canutson, combien le Roi a été malheureusement trompé il y a quelques années sur son pauvre Peuple de Norvége. Vous sçavez les soins paternels de Sa Majesté pour relever cette contrée de ses malheurs : autant qu'on en peut croire le rapport de ceux qu'Elle y a employés, il reste, à la population près, peu de traces de ses miseres passées. Je souhaiterois qu'un homme serviteur zèlé de notre auguste Souverain, & véritable ami de son peuple, fît une exacte visite de ces deux ou trois Provinces, que ce fût un homme capable d'embrasser en grand ce qui se peut faire pour les rendre florissantes, & de descendre aux moindres détails sur ce qui peut augmenter & assurer le bien-être des Communes & des Cultivateurs. J'ai jetté les yeux sur vous. Vos pouvoirs pour faire du bien seront sans bornes; puisez dans les caisses royales autant que vous le jugerez convenable au bien de l'Etat & à celui du peuple. Je ne vous lierai point les mains pour vous empêcher de faire du mal, je vous crois incapable d'en faire. Consultez-vous, & voyez si une commission si hono-

honorable à l'humanité peut vous faire perdre de vue sans regret pour quelque temps votre famille. La réponse de notre Héros ne fut point équivoque. Cependant nature pâtissoit un peu chez lui, il n'étoit pas possible de mettre du voyage sa chere Zénoïde qui promettoit d'être mere pour la troisiéme fois à quelques mois de là. Il se retira dans son Hôtel bien résolu à l'absence, mais il en étoit attristé. Appellera qui voudra ce petit conflict intérieur une foiblesse. Les Lecteurs plus indulgens jugeront peut-être que plus le sacrifice qu'il faisoit à son Roi & à la patrie lui coûta, plus il est louable de l'avoir fait. Zénoïde, la tendre Zénoïde pleura, & n'osa faire d'objections. Le jour du départ vint : les deux époux se promirent mille choses ; ils crurent se voir encore long-temps après la derniere embrassade.

Ce Tome-ci n'étant pas destiné aux exploits politiques du Seigneur Canutson, nous dirons simplement qu'il remplit parfaitement les objets de sa commission & les intentions du Ministre qui la lui avoit donnée de la part du Roi. Il traça de nouveaux villages pour des Colonies, il avança les semailles aux Cultivateurs pau-

vres

vres, il donna des chevaux & des bestiaux à ceux qu'il présuma gens à en tirer bon parti : il fit une nouvelle division & de nouveaux baux des terres des Domaines, il fit relever les habitations ruinées, rebâtir les bourgs incendiés. Enfin dans l'espace d'une année il donna véritablement une nouvelle face à toute cette partie du Royaume, & pour ainsi dire, une nouvelle vie à ses habitans.

Le temps use tout ; il avoit fait disparoître en peu de jours cette violente affliction de la belle Zénoïde, qui sembloit tenir du désespoir, elle avoit été remplacée par une tendre langueur, dont les Médecins annoncerent des suites fâcheuses, si on ne la dissipoit par de puissantes distractions. Ses compagnies ordinaires lui donnoient de la mauvaise humeur, en lui rappellant son cher Candide qui y representoit avec tant d'avantage. Cette petite troupe d'amis, de gens de mérite & de talent, s'apperçut du caprice, & se prit de dégoût à son tour ; peu à peu elle se retira, & on ne la vit plus à l'Hôtel. Alors les Seigneurs & Dames de la famille de Zéno, à qui leur parente étoit devenue plus chere depuis l'élévation de son mari, s'empresserent à conso-

ler la belle affligée. Zénoïde s'accoutuma à leurs élégantes politesses, à leurs délicates prévenances, à leurs caresses flatteuses. Ayant recouvré sa belle taille quelques semaines après avoir donné le jour à un fils, elle n'eut plus d'amusement, plus de plaisir, qu'avec cette brillante Noblesse. Tout se monta dans l'Hôtel sur le nouveau goût de la maîtresse. Un maître-d'Hôtel de couleur d'olive parut un monstre à éloigner, le fidele Cacambo fut déposé, & mis au nombre des vétérans, sous prétexte qu'il avoit assez travaillé pour avoir besoin de repos, & assez bien servi pour qu'on le lui procurât sans attendre qu'il le demandât. Il y eut petit couvert à dîner, & grande table le soir, cercle ou assemblée tous les jours, bal trois fois la semaine: enfin l'Hôtel de Canutson ne fut plus connu que par les plaisirs bruyans si recherchés des personnes de qualité qui ne sont bonnes à rien.

Candide recevoit moins fréquemment des lettres de sa chere Zénoïde, elles étoient de jour en jour moins longues; & il se dépitoit contre les cruelles migraines, qui lui retranchoient sans cesse une portion de son plus grand plaisir. C'étoit bien toujours du sentiment & de la tendresse, parce que le

style

ſtyle d'une femme ſpirituelle & tendre eſt comme la touche d'un grand peintre. Mais l'expreſſion n'avoit plus cette chaleur à laquelle on reconnoît que la main eſt conduite par le cœur, & peut à peine ſuffire à l'impétuoſité de ſa dictée. Le fidele Candide s'en affligeoit, en croyant bonnement que la maladie du corps portoit ſes influences ſur l'eſprit, & que la langueur de l'un ſe communiquoit à l'autre. Il redoubloit de travail & de fatigue pour ſe procurer plutôt le retour vers cette chere perſonne. On s'imagine aiſément qu'aucun des amis du Seigneur Canutſon ne s'aviſa de lui donner avis du changement arrivé dans ſa maiſon. Le fidele Cacambo lui-même gardoit le ſilence ſur ce point avec ſon maître & ſon ami, & il y perſiſta juſqu'à ce que Candide lui eût écrit ſon prochain départ de la Norvége pour revenir à Coppenhague. Effrayé des ſuites du coup dont le tendre époux ſeroit frappé, il ſe crut obligé de le lui adoucir en l'en prévenant. On ne prenoit point garde à lui: un beau matin il partit pour la Norvége. Il eut beau vouloir compoſer ſon viſage: M. Canutſon vit dans ſes yeux de l'embarras & l'impreſſion du chagrin. Il ſe précipita

dans les bras de son valet qui étoit son ami. Ah! cher Cacambo, s'écria-t'il en sanglotant, que viens-tu m'annoncer? Ai-je perdu Zénoïde? -- Zénoïde jouit de la plus brillante santé, ainsi que vos chers enfans. Cacambo dans le reste de sa réponse chercha à gagner du temps. Mais Candide étoit prévenu qu'il n'avoit pas fait le voyage par pure fantaisie; & il le pressa tellement qu'il fut forcé au sincere Métis de faire sa confidence toute entiere.

Le tendre époux estimoit sa femme autant qu'il l'aimoit, il la plaignit plus encore qu'il ne la blâma; & il n'éprouva que de l'indignation en apprenant que les Messieurs de l'antichambre du Ministre étoient les tenans dans sa maison. Cacambo l'aida à se persuader que sa présence rétabliroit l'ancien ordre; il avoit rempli son objet, qui étoit de préparer son cher maître à une révolution dont l'aspect inattendu l'auroit affecté trop vivement.

CHA-

CHAPITRE XXXIV.

Comment Martin devient plus malheureux que jamais, & comme le généreux Candide lui rend & lui assure sa tranquilité. Le Philosophe Hollandois se trouve bon Chrétien sans le sçavoir.

MR. Canutson arriva qu'il étoit déja nuit. Il étoit attendu dans le grand sallon par une brillante & nombreuse compagnie, que Zénoïde se fit un mérite d'avoir rassemblée pour célébrer son retour. Il put lire dans les yeux de sa tendre épouse qu'elle avoit de la joye de le revoir : mais l'empressement & la tendresse qui étoient dans l'accueil qu'il en reçut étoient mêlés d'un composé bizarre de dignité & d'enjoûment tout-à-fait nouveau pour lui. Ayant parcouru des yeux la brillante compagnie, & n'y appercevant aucun de ses anciens amis, il fut bientôt excédé d'ennui. Il prétexta la fatigue du voyage, & se retira dans sa chambre, où il attendit avec impatience la retraite des illustres importans. Dans ce temps de désœuvrement il prépara un fort

beau discours, dont il se promettoit le plus heureux succès. Réthorique perdue. Zénoïde entra dans sa chambre lorsqu'il se disposoit à l'aller joindre dans la sienne. Après quelques embrassades, elle lui fit le récit du nouvel ordre qu'elle avoit mis dans l'Hôtel, d'un air si libre & si dégagé, d'un ton si résolu & si parfaitement décidé, qu'il vit bien que les remontrances & les raisons seroient en ce moment & inutiles & fort mal reçues. Il replia, pour ainsi dire, son beau discours, & sans avoir approuvé ni blâmé sa femme, il ferma les yeux en Philosophe, pour se livrer en amant au plaisir de se croire toujours aimé de l'unique objet de sa tendresse.

Le lendemain il reçut les visites de ses anciens amis, dont aucun ne se plaignit de Zénoïde. Ceux à qui il parut vouloir s'ouvrir sur ses chagrins domestiques, se déroberent habilement à la dangereuse confidence, en faisant usage des ressources de leur esprit pour lui faire abandonner ce sujet. Il n'osa en inviter aucun à dîner. Mais ayant fait dire qu'il mangeroit dans sa chambre, il envoya prier Martin de venir lui tenir compagnie.

Le Philosophe Hollandois, chose étonnante!

nante ! guettoit avec la plus grande impatience le retour du Seigneur Canutſon : il vola à l'Hôtel ſur l'invitation qui le combloit de joie, en lui garantiſſant la bienveillance d'un Protecteur devenu néceſſaire. Il n'étoit plus le même homme, une ſombre mélancolie avoit triomphé de ſon indifférence. Son viſage annonçoit un homme dévoré d'inquiétude & de chagrin. Candide en fut ſi touché, qu'oubliant ſes propres peines ſur leſquelles il vouloit ſoulager ſon cœur avec ſon ami, il n'eut que de l'avidité pour connoître celles du Philoſophe & y chercher remede.

Ah, Seigneur ! dit Martin, le mauvais génie eſt enfin le plus fort, il a mis toute ma fermeté à bout, il a épuiſé ma patience, je ſuis au déſeſpoir. Il y a environ un an qu'ayant donné avis à ma femme que j'étois dans l'aiſance à Coppenhague, il lui inſpira de venir m'y joindre. Elle arriva avec ſa fille qui amena les deux enfans que le Portugais lui a laiſſés, & avec mon fils, grand & vigoureux Drôle, dont on auroit fait quelque choſe, s'il n'étoit pas un vaurien. La nature ne perd point ſes droits : je ſentis que j'étois pere, je reçus la petite troupe avec cordialité, & je partageai de

bon cœur avec elle mon bien-être. Mais les années n'ont point changé ma femme : bientôt je fus le serviteur, ou plutôt l'esclave de ma maison. Encore si j'y avois eu la paix à ce prix ! Ma furie ne l'a pas voulu. Elle a fait le Diable, parce qu'il n'y a à Coppenhage ni les tourbes ni les chauffe-piés d'Amsterdam, parce qu'on n'y fait pas le pain de la même pâte, parce qu'on n'y parle pas Hollandois. Sa fille s'est emmourachée d'un grand pendart de Soldat aux Gardes, qu'il a fallu lui laisser épouser, & qui a enrôlé son beau-frere par surprise dans son Régiment. Enfin celui-ci a déserté, il a été repris, il est actuellement en prison, en attendant le terrible châtiment des baguettes, auquel il n'y a pas apparence qu'il survive. Sur l'avis de votre prochain retour, j'ai employé ce que j'ai d'amis pour faire surseoir le jugement : toute mon espérance est en vous, Seigneur Canutson : Sauvez-moi mon fils : quel qu'il soit, il me fait sentir toutes les angoisses d'un pere affligé.

Candide avoit d'abord saisi tout ce qu'il pouvoit faire en faveur de son ami. Soyez sans inquiétude, mon cher Martin, lui dit-il en l'embrassant, & chassez votre chagrin ; je vous rendrai votre fils, je ferai un éta-

bliſſement à votre fille, je vous délivrerai de votre femme. Je veux que vous donniez paiſiblement le reſte de vos jours à la ſaine philoſophie, que vous reconnoiſſiez de vous-même l'illuſion de votre ſyſtême..... Ah, Seigneur! s'écria le Philoſophe, ſi vous opérez ces prodiges pour moi, je n'ai plus de ſyſtême: je penſerai ſur toutes ces ſpéculations comme il vous plaira. Non, mon bon ami, il faut la conviction pour le contentement de l'eſprit. Que ſont vos deux maîtres, même dans votre opinion? Ne ſont-ce pas des êtres ſubalternes au-deſſus deſquels votre raiſon vous éleve? De qui tenez-vous cette raiſon & la force d'en faire uſage? N'eſt-ce pas d'un être ſupérieur? --- Oui ſans doute, Seigneur, je n'ai jamais eu le moindre doute ſur l'exiſtence d'un être ſuprême. --- Eh bien, mon cher Martin, vous vous convaincrez auſſi pleinement de ſa providence, ſi vous étudiez avec attention la nature & ſon admirable méchaniſme. Vous trouverez que vos deux Agens ſont le Perſécuteur de Job, & le Protecteur du jeune Tobie, vous aurez honte de vous être cru Manichéen; & vous ſerez auſſi bon Chrétien que moi. --- Seigneur Canutſon, tout eſt

eſt déja comme vous le dites. En vérité, les opinions des Philoſophes ne ſont que des mots.

Mr. Canutſon étoit trop ami des loix pour demander abſolument la grace d'un Déſerteur. Ayant écrit dès le même ſoir au Colonel des Gardes que Martin racheteroit ſon fils par deux hommes dont il feroit la recrue, il le pria ſans ſcrupule de lui accorder l'impunité d'un homme qu'il pouvoit ſouſtraire au châtiment ſans bruit & ſans éclat, & par conſéquent ſans troubler l'ordre. La réponſe fût telle que là pouvoit attendre un homme univerſellement eſtimé. Dès le lendemain Martin eut ſon fils dans ſa maiſon. Cacambo négocia avec le reſte de la famille. La fille reçut avec reconnoiſſance une Cenſe dont le Seigneur Canutſon lui faiſoit don, ſous condition d'aller avec ſon mari & ſes enfans l'habiter & la faire valoir. Le fils parut auſſi content d'aller être propriétaire & cultivateur dans le même canton. Enfin la femme, après quelques difficultés, conſentit de retourner vivre à Amſterdam, avec une penſion honnête qui lui fut aſſurée. Huit jours après avoir communiqué ſes peines à ſon illuſtre ami, Martin fut délivré de tou-

tes

es. Mr. Canutſon en reſſentit une grande ſatisfaction, quoique d'ailleurs il fût accablé d'inquiétude & de chagrin.

CHAPITRE XXXV.
& dernier.

Comme Mr. Canutſon prit ſur ſes chagrins domeſtiques un parti vigoureux qui lui réuſſit. Il demande & obtient l'Ambaſſade de Dannemarc en Ruſſie.

ZEnoïde ne pouvoit pas douter que le nouvel ordre qu'elle avoit mis dans l'Hôtel ne parût à ſon mari un très-grand déſordre, & ne lui déplût beaucoup. Mais comme elle n'enviſageoit pas les choſes du même œil que lui, elle faiſoit fond ſur ſa complaiſance pour elle, & ſur l'habitude qui le familiariſeroit inſenſiblement avec les nouveaux amis & la nouvelle ſociété. Elle étoit bien loin de pénétrer ce qu'il rouloit en ſa tête. Mr. Canutſon prétextoit ſes occupations pour reſter le ſoir en ſon appartement. Là il ſe livroit à ſes réflexions.

Zénoï-

Zénoïde, se disoit-il, m'a fait ce que je suis. Mais elle m'a invité elle-même à oublier ce que j'étois pour ne penser qu'à ce que je suis devenu. Je suis le chef de la maison, je suis pere de famille, comptable par conséquent à mes enfans de l'emploi de mon bien, & au public du désordre qui régne dans mon domestique. Si le Philosophe Martin, si indifférent à la louange & au blâme des hommes, si ce citoyen obscur & presque ignoré a considéré comme le plus grand de ses maux domestiques le mépris que lui attiroit de la part de ses connoissances sa foiblesse vis-à-vis de sa femme, où en suis-je moi qui ai quelque réputation? Non, Zénoïde, je ne le souffrirai pas, mon honneur est le vôtre : vous ne sçauriez être estimée si je suis méprisé. Vous m'avez fait votre égal, vos chers & vertueux parens m'ont établi votre protecteur & votre guide. Je manque à tous mes devoirs si j'ai la foiblesse de me laisser égarer avec vous. Chaque jour il se proposoit de se déclarer hautement. Mais il voyoit sa femme, elle lui parloit avec tant de dégoût de son ancienne société, & avec tant de satisfaction de la nouvelle, que la reconnoissance devenant le sentiment le

plus

plus vif, il n'avoit pas la force de chagriner une perſonne à qui il avoit de ſi grandes obligations.

Comme il étoit au fort de cette perplexité, un Officier du Seigneur Warh-Adelich vint apporter les complimens de cet illuſtre ami avec l'avis qu'il étoit arrivé à Coppenhague, pour le mariage de ſa Couſine avec ſon amant devenu Officier Général dans un ſervice étranger. L'Officier donna ce mariage pour excuſe de ce que le Seigneur Gouverneur n'étoit pas venu prendre logement à l'Hôtel. Mr. Canutſon ſe trouvant ſeul avec Zénoïde eut le courage de lui dire que pour cette fois il doutoit de la ſincérité du Seigneur Warh-Adelich. Quelle imagination! Interrompit-elle, c'eſt un homme de qualité qui ne peut que ſe plaire en la compagnie de perſonnes de ſon rang. Content d'avoir été deviné, & plus encore d'appercevoir que le meſſage donnoit à penſer à Zénoïde, Candide délibéra avec ſoi-même ſur ſa derniere réſolution. Après une longue & vive diſcuſſion, non, ſe dit-il, je ne mépriſerai point Zénoïde. Je ne veux point employer des étrangers pour interceſſeurs entr'elle

&

& moi. Aujourd'hui, elle prononcera elle-même entre nous.

Les deux époux se hâterent d'aller saluer l'illustre famille, dont ils furent reçus avec un peu plus de cérémonial qu'il n'y en avoit eu juques-là entr'eux : cela n'échappa point à Mr. Canutson ; & la Dame Warh-Adelich força bientôt Zénoïde à reconnoître le changement, en lui marquant de la surprise sur le goût qu'elle avoit pris pour les compagnies nombreuses & bruyantes. Candide qui vit l'embarras de sa chere épouse, répondit pour elle avec son air & son ton d'ingénuité : C'est ma faute, Madame, c'est moi qui ai voulu que pendant mon absence ma chere Zénoïde menât, pour ainsi dire, un nouveau genre de vie, afin de se rendre à mon retour avec plus de volupté à l'ancien. L'idée est singuliere, repartit le Seigneur Warh-Adelich, & elle est juste. Quelques mois d'une vie oiseuse & dissipée donnent un nouveau goût, une espéce de passion, pour celle dont on peut se rendre compte tous les soirs avec quelque satisfaction. Quand j'ai passé quelques semaines à Coppenhague, le desir d'être dans ma Province est chez moi une espéce de fureur. Mais permettez-moi de vous faire

faire observer, Seigneur Canutſon, qu'il a été bien plus aiſé d'attirer chez vous toute cette belle compagnie qu'il ne le ſera de vous en débarraſſer, quand vous le voudrez. Pendant que le Seigneur Warh-Adelich parla, l'embarras de Zénoïde augmenta extraordinairement. Son tendre époux en ſouffroit beaucoup; mais l'eſpérance d'en tirer parti lui donnoit du courage. Vous faites-là une réflexion, Seigneur, reprit-il promptement, qui ne nous a point échappé; & elle me rendroit coupable d'imprudence, ſi nous n'avions pas eu en réſerve un voyage ſur nos acquiſitions de Norvége, nouvelles plantations où la bienfaiſance de ma chere Zénoïde aura occaſion de ſe ſignaler. Les illuſtres amis trouverent que c'étoit fort bien s'y prendre pour dénouer le nœud Gordien; & la converſation paſſa ſur un autre ſujet.

Zénoïde fut diſtraite pendant le reſte de la viſite; dans le caroſſe, elle ſerra plusieurs fois la main de ſon mari, & elle ne lui parla point. Il la conduiſit à ſa chambre où elle ſe jetta dans un fauteuil; & auſſitôt ſes belles joues ſe couvrirent de ſes larmes. Candide fut allarmé, comme on le croira facilement. Toute ſa fermeté ſe ſeroit

roit éclipsée, si Zénoïde se montrant sensible à ses tendres attentions, ne lui avoit donné lieu de croire que la crise, s'il sçavoit la conduire, finiroit à sa satisfaction. Enfin les larmes & les sanglots ayant eu leur cours, la belle affligée lui dit en prenant une de ses mains dans les siennes : oh, mon cher Candide ! Quel douloureux quart-d'heure je viens d'essuyer, & qu'il auroit été honteux pour moi, si votre bonté ne m'en avoit sauvé l'humiliation ! Je sens tous mes torts, & le prix de votre indulgence. Mais point de voyage en Norvége : il auroit l'air d'un châtiment ; & quoique je l'aye mérité, il ne nous feroit honorable ni à l'un ni à l'autre que vous parussiez me punir. Faites mieux, cher époux : il y a plusieurs Ambassades vacantes, sollicitez, briguez-en une. Je ne doute point qu'elle ne vous soit accordée. Alors vous réformerez votre domestique, vous remonterez votre maison sur l'ancien pié : je vous proteste que je suis si confuse de l'avoir changée, que rien au monde ne me ramenera jamais à des goûts qui lui soient contraires. Qui pourroit exprimer la joye, le ravissement du reconnoissant Candide ? Ce jour fut pour lui comme le premier de son mariage : il n'avoit pas encore

jou

joui auſſi pleinement du plaiſir de poſſéder le cœur de Zénoïde.

S'étant informé ſur les Ambaſſades vacantes, il donna la préférence à celle de Ruſſie. C'eſt, dit-il, un grand Empire qu'un puiſſant génie tire du néant : j'y verrai la légiſlation dans toute ſa force & ſon activité : j'y acquerrai des connoiſſances ; je reviendrai plus capable de ſervir mon Souverain & mon Pays. Pour obtenir ce qu'il demandoit, il n'eut beſoin que de faire part de ces vues au Miniſtre ſon protecteur & ſon ami. Mais l'offre qu'il fit de ſervir ſans appointemens fut rejettée. La gloire du Roi & de l'Etat, votre propre honneur, lui répondit le ſage Miniſtre, exigent que vous ſoyez ſur le même pié que les autres Ambaſſadeurs. M. Canutſon reconnut ſon imprudence, & pria le Miniſtre de l'oublier. Ah ! Pangloſſ, Pangloſſ ! s'écrioit-il à part ſoi, tout eſt au mieux dans ce monde, mais c'eſt quand nous le voulons.

FIN.

08~59

125577.
E769
C217c